

plain white .38

orange 525

- Roman phalanstérien (Ph. IV)

(P)

Avis peu favorable - [illegible]
des vocabulaires propres à Fourier
(Attraction, Harmonie, Égalité ...)
qu'il considère comme [illegible]

Une expérience analogue donne
forme d'[illegible] [illegible] :
"Raymond : Théorie [illegible] à
la Recherche d'une position sociale"

LES OUVRIERS DE PARIS.

Sous presse :

LES DRAMES DE PROVINCE

Par ANDRE THOMAS.

Ouvrages de Xavier de Montépin.

—

Brelan de Dames . . . . 4 vol.
Le Loup noir . . . . 2 vol.
Confessions d'un Bohême . . . . 3 vol.
Les Chevaliers du Lansquenet . . . . . . 10 vol.
Les Viveurs d'autrefois . . . . 4 vol.
Pivoine . . . . 2 vol.
Les Amours d'un Fou . . . . 4 vol.

Sous presse.

Mignonne.
Le Vicomte Raphaël.

Ouvrages d'Alexandre Dumas fils.

—

Tristan le Roux. . . . . 3 vol.
La Dame aux camélias. . . . . 2 vol.
Aventures de quatre femmes . . . . 6 vol.
Le docteur Servans . . . . 2 vol.
Le Roman d'une femme . . . . 4 vol.
Césarine . . . . 1 vol.

Sous presse.

Monsieur Théodore.
Henri de Navarre.
Les Amours véritables.

Ouvrages d'Eugène Sue.

—

Les Enfants de l'Amour. . . . . 4 vol.
Les Sept Péchés Capitaux. . . . . 16 vol.

Sous presse :

L'Institutrice.
L'Avarice.
La Gourmandise.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

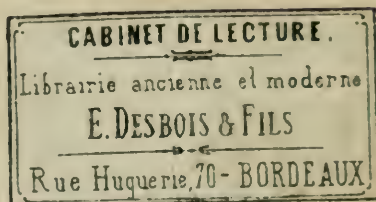
LES

OUVRIERS

DE PARIS,

PAR ANDRÉ THOMAS.

1



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
32, RUE DE LA HARPE.

1851

A mon ami Charles Monselet.

Mon cher ami,

La dédicace de mon premier livre t'appartient de droit, à toi qui as vu de près mes efforts et mes labeurs et qui m'as tant de fois crié : Courage ! Les *Ouvriers de Paris* sont l'aube de ma pensée ; à ce titre j'ai voulu y attacher ton nom.

Tout à toi,

ANDRE THOMAS.

Mai 1851.

PREMIÈRE PARTIE.

I

A la Pensée du Papillon volant.

Ils étaient seize attablés dans la grande salle d'un restaurant du Petit-Charonne. Ouvriers et ouvrières, ainsi que le disait leur vêtement, ils consacraient le premier quart d'heure de ce repas à un silence qu'expliquait le cliquetis des couteaux et des fourchettes. — Sur la table on voyait

du vin bleu, du vin blanc et du vin rouge, combinaison patriotique d'un apprenti qui avait exigé cette subtile représentation des trois couleurs. Les assiettes étaient en faïence, les fourchettes en maillechor, les couteaux en fer luisant. La table, quadrilatère assez long, ressemblait à un immense banc tendu de serviettes juxta-posées. La fumée des mets montait avec une sorte de majesté et s'enroulait en vaporeuses nuées sur les lumières qui éclairaient nos seize personnages.

L'apprenti, — parisien de quinze ans, — proprement vêtu d'une blouse à ceinture, avait des yeux pétillants comme ceux d'un écureuil, une figure pâle, maigrotte, un sourire malin braqué dans ses coins de lèvres, un air de préoccupation continuelle se pouvant traduire par ces mots : Comment faire rire la société ?

Auprès de lui, contraste morne, était assis un vieillard; le plus vieux des seize, sombre, affaissé sous une pensée lourde; cet homme paraissait préoccupé. Son inquiétude n'était pas de celles qui cherchent à faire danser le rire sur le goulot des bouteilles. Il était arrivé le dernier dans la salle et au moment où on ne l'attendait plus.

— Vous dînez, vous autres! avait-il dit en entrant.

— Tu as quelque chose, père Larigette? Faut-il que Jérusard ou moi sortions de table pour aller avec toi, avait répondu un des assistants.

— J'attendrai que vous ayez dîné.

— Tu es de la fête, toi aussi, Larigette, asseois-toi et fais comme nous.

— Je ne pourrais pas avaler une miette.

En disant ces mots, le vieillard s'était

assis à la place qu'on lui avait réservée, et l'apprenti observait avec joie que l'estomac de Larigette n'était nullement d'accord avec ses dernières paroles.

Cet incident avait causé quelque émotion. Mais tout était rentré dans le mutisme, car chacun avait faim.

L'apprenti jugea peu après qu'il commençait à être temps de rompre le silence; il promena son regard sur toutes les têtes penchées vers les assiettes. Evidemment il cherchait sur quoi planter sa première saillie.

— Pourquoi donc aime-t-on à se reluquer dans ces miroirs de faïence ? dit-il en donnant à son assiette une blancheur de neige ; répondez-moi à ça, vous m'sieur Jérusard ?

Cette question s'adressait à un homme un peu chauve, mais encore vert et fort.

Il regarda l'apprenti, puis à droite, puis à gauche ; il vit les jeunes filles qui déchiquetaient leur fricandeau. Ses yeux s'arrêtèrent complaisamment sur un gros garçon aux joues bombées comme s'il jouait de l'ophicléide.

— Courage, Pantaléon, lui dit-il, donne-t-en pour quelques jours, mon fils.

Le gros garçon faillit casser un plat en y piquant son couteau pour faire honneur à cet encouragement. Il sourit à son père, mais d'un sourire pressé. — Pantaléon aimait le veau.

— M'sieur Jérusard, reprit l'apprenti, il va falloir bientôt tirer le ressort à votre fils comme à un omnibus, afin qu'on lise : Complet !

Cette plaisanterie provoqua une hilarité générale.—A table, quand on rit, on commence à ne plus avoir faim. — La veuve

de Scarron savait bien cela. — Mais entre ne plus avoir faim et ne plus manger, il y a une immensité. Nos seize personnages entraient enfin dans cette heureuse période où la fourchette n'est à la main qu'un hochet de fantaisie ou d'étude culinaire.

Le bonhomme que l'apprenti avait nommé M. Jérusard, était demeuré la tête levée, les yeux errants sur cette assemblée de bonne humeur. Une vague expression de tristesse se mélangeait à la joie de son regard. Puis, la tristesse avait remplacé la joie. Maintenant, immobile et pensif, on eût dit qu'il écoutait tomber sur son cœur une larme qu'il avait empêché de sortir par ses paupières.

— A quoi rêves-tu? lui demanda son voisin, gros et solide père de quarante ans.

— Je compte les convives, répondit Jérusard; et je trouve, ajouta-t-il à voix basse, qu'il en manque.

Le soupir navrant dont ces derniers mots furent accompagnés, ne fut observé que du gros voisin; mais il faut croire qu'il comprit toute la solennité de cette douleur, car par-dessous la table il saisit la main de Jérusard et la serra vivement en lui disant :

— C'est bien vrai, Calixte, il y en a deux qui ne sont pas avec nous.

— Tout ce que vous voudrez, m'sieur Jérusard, interrompit l'apprenti; mais ici, à 2 francs par tête, il faut avouer qu'on vous chauffe gentîment la chaudière.

Ainsi que l'apprenti vient de le dire, c'est à un pique-nique de 2 francs que nous assistons. Le prix en a été débattu la veille avec le maître restaurateur. Cette

petite fête, dont une partie seule des convives connaît la cause, a lieu tous les ans, à la même époque, mais non au même lieu. Chacun des quelques pères de famille qui semblent l'avoir instituée ont le droit d'y conduire leur femme, leurs enfants ou leurs amis, moyennant 2 francs par tête.

—Ce gamin de Pleurniche est-il bavard, murmura Pantaléon.

Pleurniche était le nom de l'apprenti, et certes jamais créature humaine ne mentît mieux à son nom. Pleurniche avait pu verser des pluies de larmes dans sa première enfance ; mais, à l'heure où nous le voyons, il est devenu le plus caustique, le plus sautillant, le plus gai des apprentis. Pour se venger de l'attaque dirigée contre sa dignité par les dernières paroles de Pantaléon, il se prend à lorgner

d'un œil une des jeunes filles assises à la gauche du gros voisin de Jérusard. C'est une ronde fillette au teint de cerise, potelée, jolie.

— Mamselle Chevrotte, lui dit Pleurniche, dites-donc à quelqu'un d'ici qu'il vaut mieux être bavard que gourmand, parce que, dans un ménage, bavarder ne coûte rien.

— Vous vous trompez, Pleurniche, répondit une voix charmante ; un bavard ne vaut pas mieux qu'un gourmand : l'un dépense sa vie en paroles, l'autre en festins.

Ce n'était pas Chevrotte qui venait de parler de la sorte ; c'était une autre jeune fille frêle, pâle, douce ; la seule qui fût coiffée en cheveux à cette table d'enfants du peuple. Ses paroles furent applaudies par l'assemblée tout entière, et

Chevrotte pétilla d'enthousiasme en murmurant :

— Ma sœur !

— Ton Henriette est la sagesse même, Perrillon, dit Jérusard à son gros voisin.

Celui-ci se rengorgeait dans sa cravate, et dégustait avec bonheur l'admiration que provoquait le moindre mot de sa fille Henriette.

En ce moment, un garçon entrait dans la salle. Il apportait une énorme carpe qu'il déposa sur la table. La plupart des convives se regardèrent avec étonnement. Pleurniche fit une grimace au garçon, à la carpe, puis à toute la société.

— En voilà un *flotteur* de qualité, dit-il ; quand j'affirmais qu'on était bien servi à *la Pensée du Papillon volant*.

L'étrangeté de l'enseigne citée par

Pleurniche exige que nous nous arrêtions un instant, lecteur, pour voir en quel pays nous sommes. Paris a une immense ceinture de murailles trouées çà et là de portes grillées ; toutes ont leur nom particulier sous la désignation commune de barrières. Les faubourgs, quoique avalés par la délimitation circulaire de la ville, sont demeurés faubourgs. Les barrières, lorsque le mur de délimitation les aura englobées, resteront barrières. Un nom donné à un quartier vit plus que le quartier même. Chaque faubourg a ses mœurs comme chaque barrière. Seulement la barrière étant une manière de queue du faubourg, conserve toujours un peu la couleur du corps auquel elle appartient malgré elle. Il y a des barrières d'ivrognes et des barrières d'amoureux, des barrières honnêtes et des barrières

vicieuses, des barrières de plaisir et des barrières de travail.

En général, les mœurs sont plus nues aux barrières que dans Paris. La débauche y est plus osée, le tapage plus large, l'ivresse plus terrible. Certaines barrières ont leur célébrité de saturnales, d'autres leur réputation commerciale, tout cela à jour fixe, tous les dimanches, tous les lundis, ou une fois dans l'année. La Courtille noie le carnaval dans les flots de vin. Au petit Charonne et à la barrière du Trône, on voit la foire au pain d'épice, le lundi de Pâques.

Malgré tout, sans en excepter les barrières les plus prudes, le boulevart extérieur n'est qu'une gigantesque rangée de cabarets, laids ou beaux, qui cernent Paris pour l'inviter à venir boire. Cette invitation est écrite sur les ensei-

gnes en langage très pittoresque, parfois si bizarre que vous en restez ébahi. Le petit Charonne, sur son boulevart, étale en lettres bleues ou vertes, entre le premier étage et le rez-de-chaussée de ses maisons de plaisir, une infinité de devises comme celles-ci : *A l'envie de bien faire, aux Noces de Cana*, *maison Cana, à la Dame de Pique, à Abd-el-Kader,* et enfin *à la Pensée du Papillon volant.* Les pensées emblématiques dont ces extraits — historiques — sont accompagnés, donnent le vertige à l'œil. Ce n'est que grotesque. Si on le regarde fixement, cela devient fantastique, comme la danse macabre ou les affabulations infernales de Valpürgis. A la *Dame de Pique,* une horrible caricature de reine tient son pique ainsi qu'une danseuse tient son bouquet; au cabaret d'*Abd-el-Kader,* on a noirci une muraille en essayant d'y

tracer le portrait du célèbre Africain ; ses yeux ont dû coûter un pot de noir. *A la Pensée du Papillon volant*, c'est simplement un papillon jaune qui caresse de sa trompe une pensée de je ne sais quelle couleur. Certes, cette dernière enseigne a tout ce qu'il faut pour mériter la préférence ; et c'est grâce à elle, peut-être, que nous trouvons dans le restaurant qu'elle décore, les seize personnages que vous savez.

Ce restaurant est d'un aspect très-honnête. A l'extérieur, le rez-de-chaussée est peint en chocolat jusqu'à la hauteur de l'enseigne dessinée sur fond vert pâle. L'emblême du pavillon coupe l'inscription en deux. La maison n'a que deux étages spacieux. On entre de plain-pied dans une boutique-cuisine. A gauche, rasant la porte, un comptoir, défendu par un surmontage de barres de cuivre très-luisan-

tes, offre divers commestibles au coup-d'œil du passant : du veau, d'abord, taillé comme un pavé long, revêtu d'une couche de gélatine, des sardines et des harengs frais, mais cuits. Une dinde rôtie depuis plusieurs jours, une salade de pommes de terre bouillies plaquetées de feuilles de persil, et des haricots à peine crevés par une imparfaite cuisson. Ce légume, inséparable ornement d'un grand nombre de mets, attend très-patiemment son heure d'emploi. Il est pour le restaurateur ce qu'est le blanc pour le peintre ; il figure presque partout. Derrière cet étalage à robustes friandises, siége la dame de la maison, le poing sur la hanche, l'œil sur le marmiton qui, auprès d'elle, élabore ses produits fumants.

En traversant cette entrée, on se trouve devant une porte vitrée enrichie de ri-

deaux rouges ; c'est la porte de la grande salle, parallèlogramme vaste, pouvant servir de lieu de danse ou de festin, suivant qu'on veut des violons ou des fourchettes. Les salles semblables à celle-ci ont une odeur à elles, une odeur de tabac, de vinaigre et de vieux souliers combinés. Pour certaines gens, carrés d'estomac, cette odeur produit l'effet d'un verre d'absynthe.

Par une heureuse exception, l'atmosphère du lieu ou dînaient Jérusard et sa société était irréprochable.

Six bougies, un pauvre lustre à quatre jets de lumière, s'efforçaient d'éclairer entièrement la salle, mais ils parvenaient tout au plus à produire assez de clarté pour satisfaire les exigences de Pleurniche qui adorait le gaz. Une tapisserie rouge à ra-

mages couvrait les murs. Le plafond haut au-dessus de la table était plus bas vers les extrémités latérales. Et voici les motifs de cette irrégularité : dans les établissemens de ce genre, la question de fortune est une question d'intelligence résolue par des subdivisions de local. Afin qu'il y ait place pour tout le monde et pour toutes les intentions, on avait pris quelque chose de la grande salle pour en faire des cabinets dont les escaliers dérobés se perdaient dans la nuit éternelle des corridors. — Ceci n'est pas immoral. — Les lauréats du grand-prix de vertu peuvent très-bien ne vouloir dîner au restaurant de barrière que dans un cabinet particulier, manière de loge grillée d'où l'on voit tout sans être vu, surtout ici où les fenêtres des cabinets s'ouvrent dans la grande salle même. Des rideaux d'un blanc verdâtre permettaient

aux chalands des cabinets de se cacher s'ils le jugeaient convenable.

Or, toutes les fenêtres de ces cabinets étaient ouvertes quand le dîner de la grande salle avait commencé ; mais depuis un instant l'une d'elles avait été fermée, et les rideaux étaient tombés. — Cependant aucune lumière n'y apparaissait, et il faisait si sombre autour, que Pleurniche lui-même, qui possédait les meilleurs yeux de la société, ne pouvait apercevoir les oscillations mystérieuses qui agitaient ces rideaux.

— Mais comment est-il possible qu'on nous donne un poisson de cette grosseur pour deux francs par tête? demandait Perrillon à Jérusard.

— M'sieur Perrillon, dit Pleurniche, je vais prier le garçon d'apporter l'acte de

décès de l'animal, pour voir depuis quand il a fermé l'œil.

— Ce poisson est très-frais, murmura Pantaléon en humant la fumée qui s'exhalait de la carpe.

— Bah ! dit un des convives, vous croyez que c'est quelque chose un poisson, c'est une chair de supplément. On nous donne ça par distraction et nous le mangeons de même.

— Denis Lœuf a raison, ajouta un jeune ouvrier typographe, vénéré comme philosophe et penseur. D'abord, un poisson a été pris dans la rivière; donc il est à tout le monde, parce que la rivière n'appartient en réalité à personne. On nous le sert, mangeons-le. S'ils élèvent quelques réclamations, je leur prouverai que ce poisson est du domaine public.

— Bien parlé, Etienne Cassaignet, s'é-

cria Pantaléon; je trouve ce poisson très-beau, nous devons le manger.

— Silence, dit Jérusard avec un ton d'autorité affable, mais grave en même temps. Je ne veux pas aujourd'hui entrer sur le terrain où Etienne Cassaignet a failli conduire la discussion. Je remets la partie à une autre occasion, et ma seule réponse est celle-ci, pour le quart-d'heure...

En disant cela, Jérusard frappa son verre avec son couteau.

Aux sons stridents produits par ce choc, deux ou trois voix répondirent : Voilà voilà! — C'étaient la dame du comptoir, le marmiton et le garçon qui avaient jeté ce mot, si habituel pour eux, qu'ils le prononcent sans se hâter en rien, sans même savoir à qui il répond. Quand vous laissez tomber une pierre dans un puits, il en revient un son quelconque; quand, au res-

taurant de barrière, vous frappez sur votre bouteille, il en revient le cri : Voilà! voilà! C'est tout.

Les membres du pique-nique à deux francs attendirent.

Le garçon arriva chargé de plats, si étonnants pour Pleurniche qu'il ne trouva pas la moindre plaisanterie pour saluer leur apparition. Une nouvelle grimace fut tout ce qu'il put leur offrir.

— Garçon, dit Jérusard, vous faites erreur, je crois. Nous n'avons pas voulu toucher à ce poisson avant de vous avoir prévenu que nous ne devons payer notre repas que deux francs par tête.

— Je le sais, mossieur.

— Vous voyez bien, fit Denis Lœuf.

— Mais c'est pour nous ceci? reprit Jérusard.

— Oui, mossieur.

Et le garçon disparut après avoir mis quatre bouteilles de Bordeaux sur la table.

— C'est bien étonnant, dit Perrillon qui commençait à partager les impressions de son voisin de table.

— M'sieur Jérusard et M'sieur Perrillon, recommença Pleurniche, il y a peut-être fort longtemps que vous n'avez nocé hors barrière ?

— Pas mal de temps, mon enfant.

— Ah ! c'est ça. Depuis que vous y êtes venu, les tarifs ont diminué. Le vin ordinaire vaut quatre sous la négresse ; le Bordeaux un franc, et le flotteur rien du tout.

Pleurniche affectionnait ce genre de langage coloré que possède si bien l'enfant des faubaurgs. Pour lui, une bouteille était une négresse, un poisson un flotteur.

— Ne craignez pas, allez, reprit Etienne

Cassagnet, le logicien, on ne vous servira pas du gibier.

A peine ces mots avaient été prononcés, que le garçon entra chargé de deux plats de métal sur lesquels se trouvaient des bécasses entourées de mauviettes. Il rangea ces plats de façon à faire supposer qu'il en avait un autre à apporter. Effectivement, il sortit et revint placer un chapon truffé sous les yeux ébabis de l'assemblée.

— Non, non, s'écria Jérusard, ne touchons pas à ces plats, il y a là-dessous quelque mystification déloyale. C'est à notre bourse qu'on en veut!

Toute la société des seize répondit par un signe de tête affirmatif. Cassaignet lui-même commençait à douter. Pantaléon partageait bien un peu l'étonnement de son frère, mais le parfum des truffes lui inspirait un insurmontable désir de passer

sur tout ce qui était étranger au dépècement des volatiles. Chevrotte, offusquée des œillades étincelantes qu'il prodiguait aux nouveaux plats, le tira par son habit.

— Assez de gourmandise comme cela, dit-elle à voix basse.

Il sourit, regarda Chevrotte, puis, pour qu'on ne lui fît plus le moindre reproche, il tint ses yeux collés au plafond pendant que l'anxieuse question des truffes se vidait.

A la demande de Jérusard, le maître du restaurant vint en personne.

— Monsieur, nous dînons à deux francs, lui dit Jérusard avec ce ton de méfiance qui attend et prévient une négation.

— Je le sais, monsieur, répondit celui-ci.

— Mais alors que signifient ces truffes?

— Laissez-les, si vous n'en voulez pas.

Vous me paierez deux francs, pas un sou de plus.

— Je vote une adresse de félicitations à ce restaurateur, dit Cassaignet.

— Je crois, dit Pleurniche, que cet homme est payé pour se ruiner.

A la porte de la salle, le maître restaurateur rencontra son garçon :

— Viens, dit-il, tu vas leur servir du Champagne.

Aux vitres du cabinet fermé, l'un des rideaux laissait maintenant un vide anguleux au travers duquel on aurait pu voir le profil d'une tête d'homme.

La table du pique-nique était occupée de la manière suivante Perrillon et Jérusard au milieu, vis-à-vis une femme âgée, sœur de Perrillon et madame Cassaignet, petite personne de quarante-cinq ans. A droite de Perrillon, ses deux filles, Hen-

riette et Chevrotte ; puis, immédiatement après, Pantaléon, placé à l'un des bouts de la table, Pleurniche à une assez grande distance, comme on le voit, lui faisait face; les autres convives étaient rangés çà et là. Pantaléon n'avait pu réprimer une exclamation de joie en entendant les rassurantes paroles que le restaurateur venait de dire au père Jérusard. On dépeçait le bipède truffé. Cette opération captivait les regards de Pantaléon.

— *Culotte*, lui adressa Pleurniche, *Pantalon*; non, je me trompe, Pantaléon, je veux dire; si tu continues à regarder comme ça ce chapon, nous ne pourrons plus le manger, tu le brûles avec tes yeux.

Chevrotte tira de nouveau Pantaléon par la basque de son habit. Il se redressa alors seulement. Absorbé dans sa contem-

plation, il n'avait pas entendu le lazzi de Pleurniche.

Jérusard, Perrillon et Cassaignet avaient fini par croire qu'ils obligeaient le restaurateur en consommant un repas de noces laissé pour compte. Ils communiquèrent cette pensée à l'assemblée entière. Chacun admit cette opinion, excepté Henriette qui sourit, cependant, en faisant un signe de tète qui semblait dire : c'est possible.

Henriette était choyée par Chevrotte. Celle-ci lui choisissait les meilleurs morceaux, lui coupait du pain et la forçait à boire de temps en temps quelques gouttes de vin pur. La sollicitude de cette bonne fille pour sa sœur se trahissait dans les moindres choses et partout. C'était une vénération mise en pratique. Une poule n'a pas pour son poussin les continuelles prévenances que Chevrotte avait pour

Henriette. Entre ces deux jeunes filles, la différence d'âge n'était pas grande, Chevrotte avait dix-huit ans, Henriette, dix-sept; mais il y avait une énorme différence d'éducation. Chevrotte, ignorante et naïve, élevée par son père, savait un peu lire dans les grosses lettres, c'était là tout son bagage intellectuel, mais elle savait son métier de brunisseuse. Elle le connaissait à fond. Henriette avait étudié pendant cinq ans dans un pensionnat, selon la volonté d'un de ses oncles, qui devait lui léguer une petite fortune. L'oncle mourut au moment où Henriette arrivait à ce faux degré d'éducation d'où l'on voit tout sans rien connaître. Henriette n'hésita pas. L'oncle n'avait que des dettes. La jeune fille rentra dans la maison paternelle pour y reprendre la vie d'ouvrière. Elle en était partie, croyant qu'il n'y avait pas

de plus grand bonheur sur terre que manger en famille un lapin sauté à Montreuil-sous-Bois ; elle y revint, ayant vu dans le lointain un nouveau monde chamarré de satin et d'or.

Elle avait une beauté originale plus dangereuse que toutes les beautés régulières nées sous le compas d'une création méthodique. Une imperceptible tension nerveuse répandait sur son visage un petit air de souffrance éternelle plein de tristesse et de poésie. Elle était pâle ; ses yeux et ses cheveux étaient noirs. Sans doute parce que Chevrotte avait de l'embonpoint pour deux, Henriette n'en avait pas du tout.

De même qu'elles se ressemblaient peu au physique, ces deux sœurs se ressemblaient peu au moral. Chevrotte aimait rire. Rarement il s'écoulait un quart

d'heure, sans que ses belles lèvres, d'un rouge vif, n'envoyassent un éclat de joie gonfler ses joues. Henriette chérissait la rêverie, mignonne escarpolette à cordes roses où les jeunes filles se balancent sans toucher terre jamais ; souvent elle demeurait comme une statue, sans mouvement, sans regards, jusqu'à ce que Chevrotte, venant la surprendre, lui posât ses doigts sur les yeux en lui disant : « Devine qui t'embrasse. » Chevrotte avouait hautement sa prédilection pour les festins de barrière et même les bals de noces ; Henriette lui avait dit une fois : « Je ne puis souffrir tout cela, on y fait trop de bruit. » Chevrotte était bavarde ; sa sœur ne l'était pas. Enfin Chevrotte avait des goûts d'ouvrière, Henriette avait des goûts de châtelaine. Cependant, l'une travaillait comme l'autre, sinon du même état, du moins à

peu près dans la même condition : si Chevrotte polissait des porcelaines, Henriette coloriait des lithographies. Cette dernière, en ployant sous le sort qui lui était fait, avait bien senti son amour-propre se briser dans son cœur; mais il y avait chez elle assez de vertu pour qu'il y eût un peu de résignation. Elle se laissa aller à sa destinée, fermant les yeux comme un enfant qui a peur.

Chevrotte avait peut-être compris le sacrifice que la pauvre Henriette faisait de ses illusions : immolation mystérieuse pieusement accomplie, qui faisait d'elle une sainte, un idéal de vertu.

La gaîté commençait à épuiser tout ce qu'elle possédait de mieux dans son répertoire pour dérider Henriette et le père Jérusard, les deux convives les plus difficiles à réjouir. Pleurniche exécutait un feu

roulant de sarcasmes drôlatiques. Il s'attaquait à tout le monde, et faisait retomber sur lui-même celles de ses railleries qui ne pouvaient atteindre personne. — On apporta le dessert, on étala sur la table quatre bouteilles de champagne, des friandises sans nom, et au milieu, un plat surmonté d'un couvercle en plaqué.

Il y eut dans l'assemblée un murmure qui ressemblait à la colère. Ce n'était ni Pantaléon ni Pleurniche qui se fâchaient. Mais Jérusard, Perrillon, Cassaigne, Denis Lœuf et même le morne Larigette, qui n'avait pas prononcé un mot depuis le commencement du repas, se trouvaient offensés de l'abondance luxueuse qu'on déversait sur leur table.

— Appelez le maître, dit sèchement Larigette.

— En voilà des idées ! fit Pleurniche en haussant les épaules.

Pantaléon se hâta d'offrir un geste de sympathie à cette dernière exclamation.

Le restaurateur arriva conduit par le garçon, assez étonné lui-même d'une énigme dont le mot ne lui avait pas été donné.

— Que signifie ce champagne ? demanda le vieillard au maître de l'établissement.

— Est-ce que vous ne l'aimez pas ? répondit celui-ci d'un ton doucereux.

— Répondez catégoriquement.

— Messieurs et dames, c'est ainsi que je sers. Voilà tout ce que j'ai l'honneur de vous dire. Si cela ne vous convient pas, j'en suis désolé ; mais j'emploie toute ma bonne volonté à vous satisfaire.

Le restaurateur, après avoir parlé de la sorte, salua et sortit.

— Je vous donne ma pratique à perpétuité, lui cria Pleurniche.

— Et moi aussi, murmura Pantaléon entre ses dents.

Le petit vieillard haussa les épaules, puis reprit son silence accoutumé en murmurant toutefois :

— Dès que ça ne doit pas coûter plus cher, ça me va.

— Il faut nous résigner, dit Perrillon. Et il approcha de Jérusard le plat mystérieusement couvert, pour qu'il en fît les honneurs.

— Tu veux que je serve cette bizarrerie ?

— Puisque tu as servi les autres, tu serviras bien celle-ci.

— Attends au moins qu'on en ait fini avec les bagatelles.

Le champagne est presque passé de mode. Il a eu sa grandeur, il a sa décadence. Après avoir mouillé les dentelles des Turcaret, les paillettes des Lauzun, les lèvres des Mirabeau, les moustaches des Murat, il vient humblement grimper au cerveau des grisettes pour en décrocher le veto de la pudeur. Autrefois gentilhomme, ce vin est devenu laquais. Il soulevait la tenture du boudoir aurore, il ouvre maintenant la porte de la mansarde. Parfois on l'aperçoit encore sur la table du patriotisme, saluant de ses détonations les discours de nos modernes philanthropes; mais cela n'a pas levé la condamnation qui est tombée sur lui.

Néanmoins, avant de disparaître à jamais, il se faufile sur les nappes honnêtes.

Usé pour le vice, il se ferait ermite si on voulait le lui permettre. Il n'est pas de petites noces, pas de brave famille en décente goguette qui ne désirent voir sauter un bouchon au plancher. C'est ce qui fait que le champagne existe encore, c'est cette admiration vouée à la danse du bouchon, qui est cause de l'accueil sournois que lui offrent Perrillon Cassaignet, mari et femme, Denis Lœuf et Chevrotte même, — je ne dirai pas Pantaléon ni Pleurniche, car ces deux drôles acceptent cette dangereuse boisson avec toutes ses mauvaises conséquences, et pour eux le bouchon ne sauterait pas, qu'ils boiraient de même.

Mais les bouchons avaient bien et dûment signé leur pirouette au plafond. Dans les verres, les perles du vin cuit tournoyaient comme des boules dans la main d'un jongleur. On riait largement, on bu-

vait de même. Chevrotte, en tourmentant Henriette, venait de lui faire avaler le quart d'une rasade — sans eau. Jérusard, entraîné par son voisin de table Perrillon, avait ôté un ou deux riz aux voiles de sa tristesse habituelle. Pleurniche et Pantaléon jouaient au volant avec des carcasses de volaille qu'on eût dit dégraissées par des rats de Norwége. — La joie allait *crescendo* comme une symphonie Berlioz.

Calixte Jérusard pensa qu'il était temps de découvrir le plat mystérieux. Le couvercle, levé, laissa voir un magnifique gâteau d'amandes enrichi de sculptures et de ciselures de toutes couleurs. Jérusard, quelque peu myope, n'aperçut d'abord rien qui méritât un regard dans cet enchevêtrement de frivolités sucrées. Mais en cherchant comment on s'y prenait pour diviser cette pâtisserie, il vit une

petite inscription blanche sur sa partie supérieure. Cette inscription portait ces mots : *Il en est deux qui manquent.* — Jérusard demeura un instant suffoqué par une explosion soudaine de douleur et de colère. Il pâlit ; de la pointe de son couteau, il brisa l'inscription ; puis s'étant levé, il sortit.

Aucun des assistants, pas même Perrillon, n'avaient compris les déchirures faites si violemment sur la surface du gâteau. Pleurniche lança une raillerie qui commentait d'une façon narquoise les émotions de Jérusard et sa subite disparition.

Assez repu pour perdre un instant en paroles, Pantaléon souriait d'un air benin à tous ceux qui l'environnaient. Mais tout-à-coup un nuage passa sur son front.

— Ah ! dit-il en regardant autour de lui pour bien se convaincre que son père ne

pouvait l'entendre; si mon frère n'était pas mort, comme il s'amuserait aujourd'hui!

Chevrotte murmura un mot d'amitié à l'oreille de Pantaléon. Et comme si elle eût voulu le récompenser de son amour fraternel qu'elle comprenait si bien, elle lui versa deux doigts de champagne. Mais d'un ton de dédain majestueux, il abandonna son verre en disant :

— Je ne bois que quand il est plein. Donnez encore, Chevrotte, j'en veux!

La jeune fille saisit vivement la bouteille sur laquelle Pantaléon étendait la main; elle la fit passer à Henriette, qui la donna à Perrillon; celui-ci la remit à Cassaignet, et bientôt ce fut Pleurniche qui s'en empara. C'était la dernière où il restât de la liqueur, aussi Pantaléon la suivait de l'œil avec anxiété.

— Mon bon petit Pleurniche, dit-il, aie pitié de moi, j'ai soif à boire du vinaigre.

— Mam'selle Chevrotte, répondit celui-ci, approchez-lui la carafe.

— Je n'ai pas vu son pareil pour la cruauté à ce moutard, s'écria Pantaléon, *Judaël*, de l'Ambigu, est un petit saint auprès de lui.

— Allons *Culotte*, dit Pleurniche, ferme ta boîte, elle est pleine.

Comme on a pu s'en apercevoir déjà, le surnom de *Culotte* avait été donné à Pantaléon. Ses camarades d'atelier l'avaient d'abord appelé *Pantalon*. Pleurniche, sans demander un brevet de perfectionnement, changea Pantalon en *Culotte*. Il osait rarement employer ce surnom devant le père Jérusard; mais dès qu'il n'était plus sous le regard sévère de cet homme, il reprenait dans son dictionnaire

de gamin non seulement ses sobriquets chéris, mais encore ses expressions les plus risquées.

Une joyeuse clameur salua le retour de Calixte Jérusard. En reprenant sa place, il saisit son verre plein jusqu'aux bords, et le vida d'un trait. Il voulait noyer un peu le chagrin, coutume byronienne admise par le peuple, sorte de suicide momentané qui entasse sur la douleur les ombres de l'ivresse, mais non celles de l'oubli. L'incertitude bachique de Jérusard ouvrit carrière à l'effervescence de Pleurniche et de tous ceux des assistants qui se sentaient le cœur embrumé d'alcool. Chacun préparait une saillie et la mâchait comme un soldat fait d'une cartouche. C'étaient des éclats de rire à ressusciter Rabelais, le grand prêtre de la désopilation. Henriette elle-même mettait à nu ses petites dents

à force d'entr'ouvrir ses lèvres égayées.

Et maintenant le rideau du cabinet particulier était plus relevé que jamais. Personne n'y prenait garde. Cependant il y avait là, collée contre la vitre, une tête d'homme presque verte de pâleur. On eût dit qu'il y avait des diamants entre ses yeux et ses moustaches.

— C'étaient des larmes dans lesquelles scintillaient quelques rayons de lumière.

Pendant les divertissements qui absorbaient l'assemblée, Pantaléon se livrait dans l'isolement à un monologue assez accidenté. Il glissait dans ses poches tous les restes qu'il pouvait atteindre ; viande, fromage, fruits, pain, tout disparaissait dans les gouffres d'étoffe.

Chevrotte fut la première à s'en apercevoir. Elle fixa sur Pantaléon un regard foudroyant. Le gros garçon demeura coi

sous ce regard, et, promenant sa main sur sa joue, il se prit à compter les fils de la nappe.

— C'est honteux ! lui dit Chevrotte à voix basse.

— Faites pas attention, mam'selle, c'est pas pour moi, c'est pour Pas-de-Chance.

— Ah ! fit Chevrotte, agréablement surprise ; à la bonne heure. — Tenez, ajoutez ceci.

Elle lui fit adroitement passer une bouteille à moitié vide qu'elle avait glissée sous sa chaise. — Pantaléon avait une si vive affection pour le cachet vert ou rouge, indifféremment, qu'avant de plonger la bouteille dans son énorme poche, il hésita, se demandant : s'il n'était pas plus convenable de l'utiliser ailleurs. Un coup d'œil de Chevrotte l'aida à triompher de son altération inextinguible.

Le repas était fini. — Calixte Jérusard se leva et dit ces mots avec douceur : — Mes enfants, nous autres pères, nous allons rester un moment pour causer entre nous. Allez-vous-en tous les mères, les filles et les garçons. Nous avons à parler d'affaires.

L'instant d'après il n'y avait plus dans la grande salle que Jérusard, Perrillon, Etienne Cassaignet, Denis Lœuf, Larigette et trois autres ouvriers.

Le rideau du cabinet particulier était retombé depuis le départ des jeunes filles. Etienne Cassaignet se leva ; il alla fermer les portes de la salle, mais en observant les fenêtres du cabinet.

— La séance ne peut avoir lieu ici, dit-il, sans nous livrer à l'indiscrétion du premier venu.

— Pourquoi cela ? fit le vieux et sombre

Larigette en frappant son poing sur la table.

— Vous ne voyez pas ces fenêtres? dit Cassaignet.

— Larigette, ajouta Jérusard, les communications que vous avez à nous faire sont pressantes peut-être, mais notre règlement nous interdit de les entendre dans un lieu dont nous ne sommes pas sûrs. Allons immédiatement rue de la Muette, et nous vous écouterons.

Les huit ouvriers se levèrent.

Henriette, Chevrotte et les autres membres du pique-nique congédiés par Calixte Jérusard s'étaient dirigés vers la barrière du Trône pour rentrer dans Paris par une voie large et nette. Pleurniche donnant le bras à madame Cassaignet, ouvrit la marche, Henriette, Chevrotte et Pantaléon venaient les derniers et à assez

grande distance, car Henriette, avant de sortir du restaurant, avait eu à mettre son chapeau et ses socques. Chevrotte ne voulait pas, en hiver, que sa sœur fît un pas sans cette double chaussure, dont elle se passait fort bien, elle, comme ses camarades. Quant au chapeau, legs fort inutile des modes du pensionnat, Henriette l'aurait échangé contre un bonnet semblable à celui de sa sœur, si cette dernière ne le lui avait défendu sévèrement. Pour peu que l'on connaisse un cœur de pensionnaire, on doit comprendre combien, en ce cas, la soumission fut facile.

Pantaléon, sur le boulevard extérieur, ragardait le mur de ronde. Evidemment, il cherchait quelqu'un. Henriette portait les yeux du même côté où, sous le prétexte d'une station de voitures, on voyait trois ou quatre bidets attelés. En ce moment, un

jeune homme fort élégamment vêtu se disposait à monter dans l'un des fiacres arrêtés en cet endroit ; la lueur d'un réverbère éclairait son visage tourné vers Henriette, tandis que le cocher déboîtait le marchepied. C'était la figure que nous avons déjà vue à travers la vitre du cabinet particulier. Henriette, en l'apercevant, eut par tout le corps un tressaillement nerveux.

Longtemps elle suivit des yeux le fiacre qui partit avec une rapidité inusitée. Elle n'était pas la seule qui eût observé ces détails si peu importants en apparence. Une manière de laquais déguisé les avait étudiés minutieusement. Planté sous une lanterne, il tira un petit carnet sur une page duquel il écrivit les mots suivants : « M. le comte est resté jusqu'à neuf heures dix minutes *à la Pensée du Papillon volant*. Il en est sorti, comme il y était entré, par une

porte dérobée, et est allé prendre à la barrière un fiacre portant le n° 1,557. »

L'émotion d'Henriette n'avait pas été remarquée, Pantaléon cherchait toujours le long du mur d'enceinte. Il s'avança vers une ombre informe qui se dessinait au pied d'un arbre.

— Est-ce toi, Pas-de-Chance ? demanda-t-il

— Oui, mon bon Culotte, répondit une voix lente, triste et normande.

II

Pas-de-Chance.

Les ouvriers de Paris se divisent en nombreuses catégories. Nous aurons occasion de parcourir ces différents échelons de la vie salariée. Ici nous constaterons une seule vérité, c'est qu'il y a dans cette immense famille deux positions distinctes : celle de l'ouvrier qui travaille et celle de l'ouvrier qui ne travaille pas. L'homme

que Pantaléon vient d'accoster est presque toujours dans cette dernière position. Il se nomme Pas-de-Chance. Ce n'est pas son nom de baptême, c'est le sobriquet que lui ont valu ses éternelles vicissitudes depuis sa première jeunesse. — Né dans une ville de Normandie, de l'amour d'une fille d'auberge et d'un commis-voyageur, il se souvient d'avoir mendié jusqu'à l'âge de quatre ans, époque à laquelle sa mère mourut. Un Auvergnat le prit sous sa protection et lui enseigna l'art de nettoyer les cheminées. Mais son corps se développa si vite en peu de temps, qu'une fois il fallut démolir une muraille pour arracher Pas-de-Chance à une mort affreuse. L'Auvergnat ne voyant dans cet évènement que la perte d'une pratique, reprocha au malheureux enfant la grosseur prématurée de ses membres et le renvoya. Pas-

de-Chance ne comprit rien à tout cela, sinon qu'il avait failli mourir dans une cheminée, souvenir horrible, suffisant pour le dégoûter à jamais de faire concurrence aux petits nègres de l'Auvergne. Il noircit presque toute l'eau d'une rivière en se lavant la figure et les mains, si bien qu'il s'en fallut de peu que des blanchisseuses ne le fissent noyer. Echappé à ce nouveau danger, il se demanda comment il souperait : — le pauvre enfant ne connaissait que deux repas, celui du matin et du soir. — C'était en hiver. La bise glacée mordait son nez ahuri. Il pensa bien à mendier, mais la honte lui était venue avec l'âge. Il tendit la main devant un bourgeois, et au regard du bourgeois; la main de Pas-de-Chance monta jusqu'à sa casquette. — Il salua en rougissant. — Le bourgeois lui dit :

— Qu'est-ce que tu veux, mon petit gars?

— Je ne sais, répondit Pas-de-Chance.

— Tu pleures?

Et en effet Pas-de-Chance pleurait.

— Il fait si froid que je ne voudrais pas coucher dehors, dit-il. Maître Pierre ne veut plus de moi; il m'a chassé parce que j'ai failli étouffer dans une cheminée.

Le bourgeois emmena l'ex-ramoneur et le donna à un de ses frères, capitaine de cabotage. Pendant quatre ans, Pas-de-Chance fut mousse; il déserta pour ne pas être tué par un matelot sur les pieds duquel il avait, par maladresse, laissé tomber un pot de goudron brûlant. Cette fois il possédait quatorze francs, somme énorme sur l'emploi de laquelle il réfléchit longtemps. Les allumettes chimiques venaient d'être inventées, le commerce sou-

riait à Pas-de-Chance. Il se fit marchand voyageur, vendant aux paysans; il couchait dans les fermes sur le foin où sur la paille. Une nuit, ses marchandises s'enflammèrent; il se sauva, après avoir tout fait pour éteindre l'incendie : la ferme brûla. Se croyant poursuivi par toute la gendarmerie de France, le pauvre garçon demeura huit jours dans une forêt, dormant sur les feuilles sèches et mangeant des noisettes pour unique nourriture. Quand il se hasarda à quitter cette existence de peau rouge, il fit vingt lieues en un jour, afin de s'éloigner de la ferme incendiée. Il n'avait plus rien, ni marchandises, ni argent. Son capital, resté dans la boite aux allumettes, devait être en lingots maintenant. Exténué, affamé, las de vivre, se trouvant sur une grande route seul, sans espérance, sans un rayon de

foi dans le cœur, Pas-de-Chance regarda une branche d'arbre, puis sa cravate. Il s'assit sur un tas de cailloux, jura comme un démon et éclata en sanglots. — Pauvre enfant, il ne savait de la vie que ce qu'on lui en avait montré, le côté nu et matériel. Rien ne le soutenait dans sa lutte contre l'adversité. Il croyait l'espoir de l'homme fini à l'endroit du chemin où la faim creuse son fossé. Toute sa philosophie, — chaque être à la sienne propre, — était suspendue aux cordes humaines de son cœur. N'y trouvant plus la force de vivre, il y trouvait la force de mourir.

— Allons, dit-il, je vais éteindre ma chandelle.

C'était bien nommer la lumière de sa vie que de l'appeler une chandelle, lui qui n'avait pas le soleil de la pensée.

Il roula sa cravate, ses bretelles et son

mouchoir, il en fit un petit câble. L'instant d'après Pas-de-Chance était pendu.

Ordinairement le suicide n'a de réveil que dans l'éternité. Une miraculeuse exception eut lieu pour Pas-de-Chance ; ses yeux se rouvrirent chez un menuisier de Château-du-Loir. Ce brave homme passant par hasard devant l'arbre auquel notre désespéré venait de s'accrocher, coupa la corde et porta chez lui cette victime de la fatalité. Il le garda dans sa maison, et lui enseigna son métier. Le bonheur eut l'air de sourire à ce malheureux. Le menuisier avait une femme et une fille. Pas-de-Chance se prit à aimer cette famille avec une sorte de frénésie. Depuis si longtemps il se sentait une soif d'affections. Il s'en donna pour les années perdues. Sauf quelques instants de colère et même de fureur incompréhensibles, Mathurin

Soviche, le menuisier de Château-du-Loir, n'eut rien à reprocher à son apprenti pendant trois ans. Celui-ci savait déjà faire un meuble. La fille de Soviche, Ninette, belle et orgueilleuse fille, devint la pierre d'achoppement de cette période heureuse. Pas-de-Chance l'aimait et voulait l'épouser. Rien ne lui semblait plus simple, Mathurin Soviche ayant déjà promis son adhésion : mais Ninette était coquette et malicieuse ; sa conduite avait plusieurs fois suscité la colère de son futur, et Dieu sait ce qu'était cette colère ; une véritable folie furieuse, sorte d'éruption chronique, provenant peut-être des irritations et des souffrances dont le souvenir bouillonnait dans ce cœur aigri. — Après quoi Pas-de-Chance ressemblait à un mouton pour la douceur.

Ninette avait-elle un brin de sentiment

à offrir à son ardent amoureux ? C'est une question que l'avenir résoudra. Seulement, quand Ninette regardait Pas-de-Chance, elle souriait sournoisement, analysant sa grosse tête, ses yeux bleus toujours brillants, son nez écrasé vers le bout, comme si on y eût asséné un coup de marteau, et ses cheveux d'un blond insolent; tout cela perché sur un corps carré comme une armoire, haut de cinq pieds six pouces, et fort comme celui d'un éléphant.

Ninette allait seule chercher de l'oseille dans le clos d'un notaire. Pas-de-Chance lui avait dit souvent : Ninette, si vous voulez, je vous accompagnerai. — Non, répondait-elle. — Sans qu'elle s'en aperçut, Pas-de-Chance l'accompagna un beau jour. A cent pas de distance, il lui regarda cueillir des herbes. Le fils du notaire, Lovelace en gilet rond, sortit d'un fourré de

vignes et vint, se glissant comme un serpent, surprendre Ninette qui le voyait venir. Ninette feignit un ébahissement. Le fils du notaire l'embrassa. Elle lui donna un soufflet; le fils du notaire lui donna une épingle d'or. Mais au moment où il allait lui-même l'attacher au fichu de Ninette, Pas-de-Chance surgit et sauta au cou du petit tabellion comme un loup au cou d'un agneau. Ninette s'enfuit, Pas-de-Chancc lâcha son adversaire en le suppliant de se défendre. Il le boxa si impitoyablement qu'il le laissa évanoui sur un lit d'oseille. — Le lendemain, les gendarmes frappaient chez Mathurin Soviche, il n'y trouvèrent pas celui qu'ils voulaient arrêter. Et voilà Pas-de-Chance encore dans le malheur. Soviche lui ferma la porte en lui disant : Va-t-en au bagne! — Il partit pour Paris. De là il écrivit à Ni-

nette. Elle lui répondit : « Le fils du notaire est mort de vos coups de poing ; je ne m'exposerai jamais en devenant votre femme à être assommée par vous. » Pas-de-Chance eut envie d'étrangler l'écrivain public qui lui lut cette lettre. S'il ne le fit pas, c'est qu'il lui vint de si gros sanglots dans la poitrine qu'il en fut suffoqué. Il sortit et s'alla promener par les rues. Ses gémissements faisaient trembler les vitres des boutiques. Et pour la première fois de sa vie, il s'avisa de songer au nom dont on avait étiqueté sa personne. Il eut un instant de vertige en voyant ce fatal sobriquet suspendu sur sa tête. Il lui sembla entendre des voix infernales qui criaient à l'assourdir : Pas-de-Chance! Pas-de-Chance !

— Je suis maudit, pensa-t-il. Le nom qu'on m'a donné me le dit bien assez.

Pourquoi Mathurin Soviche m'a-t-il décroché de mon arbre ?

Pas-de-Chance demanda au premier passant où était la rivière. On lui montra la rue qui y conduisait. Il arriva sur le Pont-Neuf — point de départ classique du suicide par immersion. — Il monta sur le parapet ; mais au moment de se jeter à l'eau, l'image de Ninette lui apparut.

— Misérable ! s'écria-t-il, je l'aime, je l'aime trop pour mourir !

Jeu singulier des passions humaines ! l'amour qui a tant de fois souri au suicide, recula devant ce gouffre d'oubli ! — Quel est l'amour le plus fort, celui de Werther, celui de René ou celui de Pas-de-Chance.

Depuis ce jour il ne songea plus à la mort. A force de persévérance, il trouva de l'ouvrage dans un atelier de la rue Transnonnain. Son séjour n'y fut pas de

longue durée. Une bataille terrible, livrée par lui à tous ses camarades, pour terminer une querelle insignifiante, le rejeta sur le pavé. Après deux semaines de misère et d'attente, il entra chez un fabricant de caisses d'emballage. Connaissant peu ce genre de besogne, et y consacrant trop de zèle, il y gagnait tout au plus un franc cinquante centimes par jour. Il logeait à quatre sous la nuit dans un garni infect de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, où les draps de lit éclectisme de guenilles mal jointes étaient à peine changés tous les trimestres. Un bouillon de fruitière versé sur une livre de pain composait son déjeuner. Des noix, des pommes, des harengs crus, achetés sur une charrette aux marchands des rues, élevaient la carte de son dîner à la somme invariable de vingt-cinq centimes. Il faisait des éco-

nomies. Il voulait se réconcilier avec la famille Soviche en lui envoyant bientôt un livret de la caisse d'épargne additionné sous son nom fatal. C'était un défi jeté à sa destinée. Mais il avait compté sans son ennemi le plus implacable : son caractère étrange. Un différend survint entre son maître et lui ; la colère lui monta aux oreilles. Il saisit son maître et le jeta à la porte de sa propre maison. Une minute après, les rôles étaient intervertis ; ce fut au tour de l'ouvrier à passer par la porte, qui se referma sur lui. Pas-de-Chance s'arracha une poignée de cheveux.

A Paris, les défauts et les qualités d'un ouvrier sont connus dans tous les ateliers d'une même corporation avec une promptitude et une régularité prodigieuses. Les coups de poing de Pas-de-Chance furent

signalés sur toute la ligne par un télégraphe mystérieux. Quand il se présentait la casquette à la main, la rougeur au front, car il était timide, on lui souriait, on le congédiait. Ce fut à l'une de ses nombreuses tentatives d'embauchage qu'il dut sa liaison avec Pantaléon Jérusard.

Touché de son air malheureux, Pantaléon lui adressa des compliments sur sa musculeuse stature. Ça devait le réjouir et le flatter, mais au contraire il baissa les yeux comme une jeune campagnarde admirée par un insolent. Les deux poings campés sur les hanches, ainsi qu'on se repose dans un atelier de menuiserie, Pantaléon cherchait l'énigme de cette candeur herculéenne.

— Je voudrais bien travailler, dit Pas-de-Chance, en colorant ses mots de l'accent normand qui empâtait ses lèvres.

— Le bourgeois veut pas, lui murmura Pantaléon. — Vous m'avez l'air d'un bon enfant, venez donc canonner avec moi.

Ils allèrent trinquer d'abord en simples confrères ; mais au second coup, ils se traitèrent d'amis ; au troisième, ils se seraient embrassés, tant il y avait sympathie entre eux.

— Une bouteille à quinze, du cachet vert! s'écria Pantaléon. Allons, entrons dans le cabinet : on ne rencontre pas tous les jours des amis.

— Je peux pas, camarade, dit Pas-de-Chance ; ce serait de bon cœur ; mais je peux pas : rapport à mes occupations qui m'en empêchent.

— En v'là une un peu drôle, par exemple! Vous cherchez de l'ouvrage et vous avez des occupations. C'est une couleur, ça.

— Nom de nom!... grommela Pas-de-Chance en se grattant le front. Vous me donnez un démenti, sac...

Il s'arrêta pensif comme étonné de lui-même ; puis il reprit tout-à-coup :

— Bon! voilà que j'allais vous cogner, vous. Oh! queu gredin de caractère, mon Dieu!

— Ah! vous aimez à cogner?

— Non. J'aime pas ; c'est bête, mais c'est ma maladie. Sitôt qu'on me dit un mot, ça me fait comme un couteau dans l'œil.

— Où est-il le mot que je vous ai dit?

— Nom de nom!.... nom de nom!.... Tenez, vous êtes un brave garçon. Et si je fais des manières c'est pas à cause de vous.

— Je comprends, dit Pantaléon en poussant Pas-de-Chance par les épaules pour le forcer à entrer dans le cabinet.

Ils burent une bouteille en pleurant de joie de s'être rencontrés.

Les sympathies sont inhérentes au caractère de l'homme. Elles naissent et se développent avec lui. C'est une des manifestations les plus palpables de l'existence de l'âme ; car c'est la lueur intellectuelle devançant nos instincts d'affection pour les guider.

Entre Pas-de-Chance et Pantaléon la sympathie fut complète, instantanée. Ces deux êtres avaient été créés l'un pour l'autre. L'un, doux et patient, comprenait la colère à peu près comme un sourd comprend la musique. Il la considérait en amateur. L'autre avait une réciprocité d'admiration pour la douceur et la patience. — Comment se fait-il que des natures si opposées s'harmonisent si souvent entre elles ? N'y a-t-il pas en cela l'influence sur-

humaine qui combine et coordonne tout ce qui tend à la perfectibilité de l'homme.

Un évènement bizarre ajouta un charme nouveau à leur amitié. Pour s'être oublié au cabaret, Pantaléon fut à l'instant congédié par son maître. On lui régla son compte. Il retrouva Pas-de-Chance qu'il avait prié de l'attendre dans cette prévision assez juste et maintenant réalisée, Pantaléon contraignit son nouvel ami à accepter un prêt de dix francs, puis sous prétexte de lui enseigner les restaurants économiques de Paris et de la banlieue, il le promena de guinguette en guinguette toujours mangeant et buvant.

Pour la première fois Pas-de-Chance était ivre. Figurez-vous un éléphant enragé. Il se fit empoigner par la garde dans un bouge qu'il avait à moitié démoli.

Ainsi commença la liaison intime, à la

vie et à la mort de Pantaléon et Pas-de-Chance.

A l'heure où nous voyons ce pauvre diable au pied d'un arbre du boulevard extérieur, il a travaillé dans vingt ateliers de Paris. Partout on l'a renvoyé pour les mêmes motifs. Il est excellent de cœur, mais trop fort et trop dangereux dans ses moments d'oubli. Depuis un mois il n'a pas trouvé un coup de rabot à donner. Sans Pantaléon, il serait mort de faim. — Il a pour tout vêtement un bourgeron, autrefois bleu, un pantalon en coutil de quarante-neuf sous, il est chaussé de souliers troués, et nous sommes en hiver, au mois de décembre 1847.

III

La poche aux miracles.

Pantaléon avait laissé Henriette et Chevrotte sur l'un des côtés du boulevard, et les priant d'attendre un instant, il était venu offrir à Pas-de-Chance les confortables bribes du pique-nique.

— Nous nous sommes poussés de l'oiseau truffé, lui dit-il en l'abordant, voici ta part.

— C'est une idée que beaucoup d'autres n'auraient pas eue, répondit celui-ci.

Et à peine les morceaux arrivaient dans ses mains, qu'ils montaient jusqu'à ses dents. Il n'avait pas mangé depuis la veille.

— Dis donc, je suis là avec mademoiselle Cheverotte et sa sœur. Certainement, je suis heureux auprès d'elles parce que tu sais qu'il y en a une qui sera ma femme un jour ; mais je voudrais terminer la soirée avec toi. Pour rigoler un peu, nous irions au *Camp de la loupe,* si tu voulais.

— Mets le sexe en omnibus. — Cependant te prive pas pour moi, hein ?

— Tu as raison. Je vais user de la *voite* à six sous.

L'homme que nous avons vu transcrire ses observations sur un carnet semblait maintenant épier Pantaléon. Deux fois

déjà il avait passé entre le mur de ronde et l'arbre contre lequel Pas-de-Chance était adossé auprès de son ami.

Henriette et Chevrotte, impatientées d'attendre, traversèrent le boulevard et s'approchèrent des deux menuisiers.

— Bonsoir, monsieur Pas-de-Chance, dit Chevrotte.

Le pauvre diable, surpris la bouche pleine, balbutia des civilités qui auraient fait rire Henriette, si elle ne se fût trouvée encore sous l'impression du saisissement qu'avait provoqué chez elle la vue du jeune homme montant en fiacre. L'aspect du dénûment de Pas-de-Chance la rappela à elle. Il n'avait pas de chemise. Son bourgeron montait à cru sur son cou. Se figurant qu'il ne lui manquait qu'une cravate, elle détacha son unique foulard.

— Bon Pas-de-Chance, dit-elle, vous

êtes l'ami de Pantaléon ; vous devriez lui donner de bons conseils. Vous n'y pensez peut-être pas. Tenez, mettez ce foulard autour de votre cou, et toutes les fois que vous le toucherez, souvenez-vous de ma recommandation.

Quoique Normand, Pas-de-Chance n'était pas fin. Il prit le foulard avec émotion et se le noua autour du cou, comme s'il avait voulu s'étrangler.

— Vous pouvez compter, mamselle, que je lui ferai de la morale, à ce garçon ; nom de nom ! je vas-t-y lui en faire ! — Et ce n'est pas de votre recommandation seulement que je me souviendrai, mais de vous, de vous, oh ! toujours !

Il avait des larmes dans les yeux.

— Eh bien ! au revoir, Pas-de-Chance, dit Pantaléon en clignant de l'œil.

Et il offrit un de ses bras à chacune des deux sœurs.

Les omnibus de la barrière du Trône n'étaient pas loin. Le jeune Jérusard eut besoin d'employer les grandes supplications, afin de décider Henriette et Chevrotte à monter dans l'une de ces voitures, d'autant plus que, par économie, disait-il maladroitement, il voulait suivre à pied.

Pour payer le conducteur en cachette, Pantaléon fouilla dans ses poches. Il crut y prendre une pièce de vingt sous, toute sa fortune, il tira une pièce de vingt francs. Un homme s'apercevant qu'on lui a volé sa bourse n'a pas un accès de colère aussi tempétueux que celui de Pantaléon voyant cette pièce d'or.

— Je suis ensorcelé! s'écria-t-il. Quel guignon! mon Dieu, quel guignon!

Avec les vingt sous trouvés dans une

autre doublure, il paya les places des sœurs Périllon.

L'omnibus partit. De loin on voyait le mouchoir blanc de Chevrotte qui saluait Pantaléon; mais lui, les oreilles rouges, les yeux fixés sur le pavé, il était demeuré immobile comme une borne.

— Je suis ensorcelé, reprit-il; voici la cinquième fois que ça m'arrive.

Pas-de-Chance, après avoir consommé sa part du festin, leva les yeux, cherchant Pantaléon, autant que la lueur des réverbères pouvait le lui permettre.

Il crut le reconnaître au milieu de la place, posant en miniature d'obélisque. Un souvenir de son premier métier de marin, joint à la douce chaleur d'estomac qu'il ressentait en ce moment, firent sortir de sa poitrine un hèlement épouvantable.

Pantaléon l'entendit; l'empereur sur la colonne dut l'entendre aussi.

Les deux amis se rencontrèrent.

— Quel guignon! quel guignon! répétait le fils de Jérusard pour la centième fois.

— Qu'as-tu? contre qui te fâches-tu? montre-le moi, je l'assomme.

— On veut sûrement me faire damner!

— La bonne charge!

— Viens, Pas-de-Chance, viens sous les arbres, là-bas; je veux te raconter une histoire à effrayer un mort.

— C'te bêtise!

— Regarde.

Et Pantaléon montra à son ami la mystérieuse pièce de vingt francs. Il y avait si peu d'affinité entre Pas-de-Chance et un louis d'or, qu'il recula devant la scintilla-

tion du métal comme un chat devant un cigarre allumé.

— Es-tu allé quelquefois à la Porte-Saint-Martin? reprit l'amoureux de Chevrotte.

— Oui, pour acheter des pommes à une marchande qui stationne du côté...

— Je te parle du théâtre. Tu n'y es jamais entré, je vois. Nous irons un jour. On y joue des histoires où il y a des fées. Ces dames-là, — elles sont toutes très jolies, et on croirait que leurs robes ont été taillées dans un arc-en-ciel, — font tout ce qu'elles veulent. Elles n'ont qu'à parler, et dans la poche d'un gueux il y a un million. Ces sorcières-là existent-elles comme toi et moi?

— Mon opinion dit non.

— Alors comment ce louis est-il venu

dans ma poche? — Quelqu'un veut me jouer un mauvais tour!

— Cette pièce est arrivée dans ton gousset sans que tu lui en ouvres l'entrée?

— Sans que je sache comment.

— C'est grave. Si je connaissais le gredin qui... ouf!

Le geste de Pas-de-Chance termina sa phrase.

Mais ce n'est pas la première fois, mille tonnerres! c'est la cinquième; et toujours juste au moment où je n'ai pas le rond, lorsque je ne travaille pas. — Je n'ai pas osé te le dire; car ça m'humilie, vois-tu, autant qu'un soufflet.

— Si tu mettais demain dans les journaux: « Un honnête ouvrier a trouvé dans sa poche... »

— C'est peut-être bien ce que je ferai,

interrompit Pantaléon ; mais, en attendant, je vais te prêter de quoi te harnacher un peu.

— Non, non, jamais, mon ami, jamais je ne me servirai de cet or dont la source n'est pas claire.

— Pas-de-Chance, mon intention n'est pas de te donner le louis : je t'offre seulement deux pièces de cinq francs.

— Alors, je ne dis pas. Cette pièce d'or, vois-tu, elle te porterait malheur.

— Oh ! je ne la garderai pas. Nous allons, si tu veux, en liquider une partie.

— Oui. J'admets ; c'est le moyen de la purifier. Néanmoins, nous devrions aller chez Nivôse Bibeau pour le consulter. C'est un philosophe, tu le sais, puisque c'est toi qui me l'as fait connaître.

— Bien ; mais il va nous endormir avec sa philosophie. Et ses mioches et sa

femme, tout ça piaille et miaule, c'est assommant!

— Ça me rend heureux, moi, de voir cette famille si gaie et si pauvre. Je m'imagine qu'un jour, quand Ninette Soviche sera ma femme, j'aurai des moutards et du tapage, comme Bibeau en a.

— Oui, mais je crois que nous sommes redevables d'une petite visite au *Camp de la Loupe*, sauf à voir Bibeau un autre jour.

Et Pantaléon entraînait, sans de grands efforts, son camarade. Mais il y avait encore loin pour aller au Camp de la Loupe, et tant de gracieux reposoirs se trouvaient sur la route, qu'ils ne purent résister à la tentation de s'arrêter quatre minutes pour se désaltérer un peu et changer la pièce d'or. Ils ne possédaient de montre ni l'un ni l'autre : ils comptèrent les minutes en

vidant les bouteilles. A la quatrième, ils dirent : C'est assez.

Au sortir de ce cabaret, l'homme que nous avons vu transcrire ses espionnages sur son carnet se trouva subitement en présence de Pantaléon, et lui tendit la main.

Ce dernier le regardait entre les yeux, avec un ébahissement qui semblait dire : Je ne vous connais pas.

— Tu es mon neveu ! s'écria l'homme à figure de valet.

Pantaléon ne se savait pas d'oncle.

— Où travailles-tu ? où demeures-tu ?

— Je demeure rue Geoffroy-Lasnier, 15. Je travaille rue de Charonne, 57.

— Comment te nommes-tu ?

— Pantaléon Jérusard.

Le prétendu oncle feignit une profonde stupéfaction.

— Pardon, Monsieur, murmura-t-il. Je croyais avoir reconnu en vous, à votre ressemblance... mais votre nom me dissuade. — J'ai bien l'honneur de vous saluer.

— C'est un mouchard! s'écria Pas-de-Chance. Je vais courir après lui.

— Pas-de-Chance, reste avec moi, mon soutien, ma consolation...

Les jambes de Pantaléon s'obstinaient à étudier l'entrechat. Sa langue soulevait les mots comme un cric soulève les masses.

— Bon, te voilà rond, tu y es; ton père se fâchera, dit Pas-de-Chance.

A quelque distance, le faux oncle écrivait sur son carnet : « L'un des convives du pique-nique à deux francs se nomme Pantaléon Jérusard, et travaille rue de Charonne, 37. »

IV

Le Camp de la Loupe.

Entre la barrière de l'Orillon et celle des Trois-Couronnes, le plus remarquable de tous les cabarets est, sans contredit, le *Camp de la Loupe*. L'enseigne de cette colossale buvette est d'une franchise rare ; elle va ruiner le proverbe qui disait : Menteur comme une enseigne.

Avoir une *loupe* dans la main, en style

d'atelier, signifie : avoir une idée de paresse. Du reste, pour compléter ses intentions, cette devise se pose sur le nom de son inventeur : *Feignant, marchand de vin.* Tout cela écrit sur bois en lettres ventrues, entre deux peintures de genre, contrefaçons de Thomas Couture, reproduisant des phases de décadence humaine. C'est large, c'est grandiose dans son genre.

Le Camp de la Loupe a salon d'été et salon d'hiver, ni plus ni moins que le plus grand hôtel du faubourg Saint-Honoré. Son salon d'été est un grand carré de terre qui a le ciel pour plafond. Quelques acacias maigres, crispés, composent ses tentures ; son parquet est glissant, c'est de la terre battue par les gros souliers et les sabots ; son mobilier est en pierres et en décombres, une pile de moellons, une

vieille planche, un bout de madrier, tout sert de table et de siége.

Le salon d'hiver est mieux arrêté dans ses formes; c'est une longue barraque adossée à un mur, économiquement construite, qui a quelque ressemblance avec l'un de ces édifices forains que les marchands de jouets d'enfants élèvent les jours de fête à Saint-Cloud et à Saint-Denis. Douze poteaux ronds et noirs, gros comme des tuyaux de poêle, soutiennent la toiture. Dans cette longue barraque hermétiquement fermée, quand il fait froid, une trentaine de tables étroites, clouées dans la muraille d'un côté, portées sur un pied de l'autre, remplissent la moitié de l'espace. Des barriques superposées forment vis-à-vis une superbe tapisserie bien digne d'un palais dédié à Bacchus. L'hiver on boit là. On y voit des gens empilés,

serrés sur les bancs comme des gamins à l'école. Ils se passent alternativement un pot noirâtre; ils le suspendent à leurs lèvres pendant quelques secondes, puis le remettent en circulation. Telle est la manière de boire au Camp de la Loupe; l'usage des verres y est considéré comme une superfluité aristocratique. Il n'y a point de garçons de service ; qui veut un litre se lève, va le demander, le paie quatre sous et revient le boire. Les hôtes habituels de ce lieu sont presque tous en bourgerons. Le pantalon de quelques-uns, effiloché au bas, laisse voir le soulier avalant rudement le pied au-dessus duquel les éclaboussures de boue ont formé une chaussette chinée. Ils ont des pipes , et le soir, quand ils fument, ça éteint les chandelles. On est obligé d'ouvrir une lucarne si on veut les rallumer. La baraque du

Camp de la Loupe était ainsi une immense étuve pleine de vapeur quand Pas-de-Chance et Pantaléon vinrent s'asseoir à l'une des tables du milieu. A cause de son habit en drap vert-dragon, ce dernier accaparait la curiosité des buveurs. Ce n'était rien moins qu'un lion comparativement à eux, avec son chapeau, sa cravate blanche aux bouts pendants, tachés de vin, son gilet en satin noir si court, si mal ajusté à son pantalon, qu'il laissait voir sur son ventre un crevé de calicot.

— Est-il huppé ce daim-là! Je vas lui soutirer des ronds ! s'était écrié un buveur déguenillé, maigre, petit, dont la figure ressemblait à une cocarde.

Cette dernière comparaison est burlesque, mais elle est vraie. Une affection scrofuleuse englobant le nez, la lèvre supérieure et une partie des joues de cet

homme formait un rond d'écarlate enflammé au milieu de son visage, dont le reste était d'un blanc de cierge. Un colier de barbe et des cheveux noirs-bleus complétaient cette image stupéfiante.

— Eh, bourgeois! dit-il en s'approchant de Pantaléon, vous êtes rupin et vous avez de l'os, j'en suis sûr. Faut-il, à seule fin de vous divertir, vous faire des tours à ma façon?

— Faites tout ce que vous voudrez, avait répondu Pantaléon en souriant de ce rire d'ivresse qui n'a pas de fin.

En un instant les buveurs du Camp-de-la-Loupe s'étaient levés et attroupés autour de La-Branche-d'Or; c'est ainsi qu'on nommait l'homme à figure tricolore.

Comme on le voit, le sobriquet est une des manies endémiques de la classe pauvre de Paris. Dans les ateliers, elle existe assez

généralement, mais elle n'atteint son apogée que parmi les grands bohémiens de l'industrie. Tous ont un surnom qui souvent résume leur vie, raille impitoyablement leur plus cuisante douleur ou leur vice le plus enraciné. — Le surnom splendide donné à cet homme en haillons était un sarcasme vivant.

— Allons, on va travailler, dit-il en tirant de sa poche quatre vieux bouchons encore coiffés d'un cachet de cire qui indiquait leur passé glorieux. — Crésus, vous m'aboulerez deux sous, et je me collerai tout chaud un de ces bouchons sur le front. C'est le premier tour.

— Je comprends pas, dit Pantaléon.

— Tenez, reprit La-Branche-d'Or, on approche le bouchon de la chandelle, la cire qui est au bout s'enflamme, et je me

pose ça sur le front, mais avant, je veux faire mes conditions.

La-Branche-d'Or, joignant l'action à la parole, avait approché le bouchon, subitement transformé en torche allumée ; mais il ne l'avait pas appliqué sur sa peau.

— Non de nom ! vous nous prenez pour des bédouins, s'écria Pas-de-Chance, irrité et attendri à la fois.

Pantaléon regardait La-Branche-d'Or, et il riait.

— Oh ! ne ris pas de cela, toi, ou je te...

En parlant ainsi, Pas-de-Chance avait levé le poing très énergiquement ; il le laissa retomber sur la table qui faillit en être brisée.

— Mon ami ne veut pas, reprit Pantaléon, et moi non plus. Pourquoi donc éprouvez-vous le besoin de vous cuire en

détail? ajouta-t-il en s'adressant à La-Branche-d'Or.

— Si je veux avoir du *trèfle* (1), il faut bien que j'en gagne, répondit-celui-ci.

Ici, lecteur, nous avons, autant que le permet la langue française, qui ne brave pas l'honnêteté, cherché à reproduire fidèlement les expressions pittoresques en vogue dans les cabarets de barrière et même dans les ateliers des faubourgs. Ce n'est pas de l'argot proprement dit, les ouvriers rougiraient de parler comme des forçats ; et lorsqu'un des plus gros romans de notre époque mit l'idiome du bagne à la mode, ce fut dans les petits salons bourgeois et non dans les mansardes que cette noire fantaisie essaya de sautiller sur des lèvres pudiques.

(1) Du tabac.

Les dernières paroles de Pantaléon et de Pas-de-Chance n'étaient rien moins qu'une sorte de censure opposée aux spectacles qui pouvaient égayer le Camp-de-la-Loupe.

Les buveurs qui encadraient ce tableau de mœurs de barrière, ne s'étaient pas levés de leur place pour écouter des sensibleries. Un murmure général exprimait déjà le mécontentement.

— Qué qui veut c'ty-là, avec ses raisons ? avait-on grommelé.

Tous les regards, fixés sur La-Branche-d'Or, attendaient impatiemment qu'il opérât ses tours de gentillesse cruelle.

— Tenez, voici les deux sous, dit Pantaléon, et ne vous brûlez pas le front.

— C'est bien, murmura Pas-de-Chance, une larme dans l'œil, c'est bien ce que tu fais-là.

— En v'là des *danois* (1) ! On va te leur *pousser du cuir* (2) tout à l'heure, s'écrièrent les buveurs désappointés.

Mais la grossière curiosité de ces gens avait été piquée à un si haut point, qu'ils continuaient leur attroupement autour de La-Branche-d'Or, devenu pour eux une machine amusante.

— Tiens, moi je donne un sou, dit l'un.

— Moi aussi.

Une exclamation de joie accueillit ces largesses.

— Le bouchon ! le bouchon ! vite !

— Minute, dit La-Branche-d'Or, le capital se monte à deux ronds, mais il peut se grossir. Voyons, les amis, aboulez du cuivre ; voici le programme : moyennant la bagatelle de 10 centimes, je me pose la

(1) Imbécilles.

(2) Donner du pied.

cire brûlante, mais éteinte. Pour six sous, je me cachette mieux ; je n'éteins la flamme que sur mon front.

— Commencez à travailler pour deux sous, dit une voix ; on verra après.

— Oh ! ne faites pas cela, dit Pas-de-Chance.

Aux grands applaudissements des buveurs, La-Branche-d'Or approcha de la chandelle un bouchon au bout duquel pétilla aussitôt une flamme fumeuse verdâtre. Il souffla dessus et se le colla au milieu du front. — La grimace affreuse qui tordit alors cette figure étrange, l'aspect nouveau que lui donna cette corne de liége, produisirent un effet hideux. Pas-de-Chance seul détourna la tête. La baraque du Camp-de-la-Loupe trembla aux explosions d'un rire infernal, lors-qu'en arrachant l'instrument de son sup-

plice La-Branche-d'Or laissa voir la trace rouge de la brûlure.

— Maintenant, nous allons passer au second exercice, reprit le malheureux ; ça ne coûte que six sous.

Pas-de-Chance se pencha vers Pantaléon et lui parla à voix basse.

— Voici les six sous, dit le jeune Jérusard, à condition que vous ne recommencerez pas vos farces ; elles sont trop chaudes !

Un grognement de colère s'éleva de toutes parts.

— Ils veulent lui ôter le pain de la main, à ce pauvre homme ! hurla un des buveurs. Si ça lui plaît de se rôtir tout vif !

— Ça ne me plaît pas, à moi, répondit Pas-de-Chance en se redressant ; et si quelqu'un de vous n'est pas content, qu'il vienne me le dire tout-à-l'heure.

— On va vous casser la *gueruffe* (1) à vous ! s'écria une voix.

— Nom de nom !

A peine l'agresseur de Pas-de-Chance avait-il articulé sa menace, que ce dernier s'était élancé sur lui.

— Place ! place ! cria-t-on.

Un cercle aussi large que possible se fit autour des combattants.

— Dis-moi ce que tu veux garder de ta figure, l'ami, vociférait Pas-de-Chance.

On entendit des coups comme il s'en donne aux abattoirs sur la tête des bœufs.

L'adversaire de l'ouvrier menuisier n'était pas taillé en tambour-major ; mais sec et nerveux, il avait une force et une adresse redoutables. Néanmoins Pas-de-Chance fut vainqueur. Il saisit son ennemi

(1) Figure.

dans une étreinte d'acier et le renversa en tombant sur lui.

Les témoins de ces sortes de pugilats ne regardent jamais comme définitivement vaincu celui qui est dessous. Ceux qui s'intéressent à lui l'encouragent à triompher par les dents et les ongles ; tandis que ses ennemis crient à celui qui le maintient contre terre :

— Souque ! souque !

Souquer, c'est frapper sur la figure d'un homme abattu, c'est frapper de façon à lui crever l'œil, lui casser les dents, lui meurtrir les lèvres, c'est faire de son poing un pilon dont le mortier est en chair humaine. — Voilà ce qui s'appelle souquer.

— Je ne veux pas, disait Pas-de-Chance dont la colère était passée, vous traiter autrement qu'en ami, comme je pense

que ça été votre intention à mon égard.

Celui à qui il parlait ainsi avait la mâchoire en sang.

— Je vous ai battu en camarade, sans cela, continuait-il, vous auriez besoin de béquilles.

Le vaincu se leva et accepta la main que lui offrait Pas-de-Chance.

Les buveurs haussèrent les épaules en retournant à leur place. Cette manière de terminer un combat, qui promettait de grandes émotions, et surtout du carnage, leur inspirait un dédain, un mépris indicibles.

Etonné de ne pas avoir vu Pantaléon auprès de lui pendant qu'il se battait, Pas-de-Chance le cherchait partout. Il aperçut une masse noire sous la table, c'était le jeune Jérusard qui ronflait.

Peu à peu, la baraque de la Loupe s'é-

tait vidée. — Pas-de-Chance avait réveillé son ami quatre fois, et toujours Pantaléon, après s'être remis sur son séant et avoir bu ce qu'il nommait une gorgée, disparaissait comme l'ombre de Banquo et reprenait son sommeil.

— Viens donc, viens donc chez ton père, lui répétait Pas-de-Chance, mais Pantaléon ne répondait plus.

Ils ne sortirent qu'au petit jour. Ayant dormi l'un sur la table, l'autre dessous. Pas-de-Chance grelotait si fort qu'on eût dit de la grêle tombant sur les tuiles. Entièrement revenu de ses vapeurs bachiques, Pantaléon voulut se diriger immédiatement vers le Temple, afin d'y acheter des vêtements pour son camarade. Mais tout à coup celui-ci, ôtant de son cou le foulard d'Henriette, se prit à le regarder d'une façon nâvrante.

— Oui, dit-il, tu m'as bien servi, pauvre foulard d'*un ange*. J'ai flanqué de bons conseils à mon jeune ami. Crapule que je suis ! Je lui ai laissé passer la nuit hors de sa maison, tandis que son père l'attendait. Ce digne homme aura juré et tempêté jusqu'au jour.

— Te lamentes pas comme ça, interrompit Pantaléon ; tu te figures que c'est pour essuyer des larmes qu'Henriette t'a donné un foulard ?

— Je ne pleure pas, et cependant je devrais avoir une rivière à chaque œil.

— Tout de même, tu viens de me remettre en mémoire une chose inquiétante. J'ai peur que mon père ne soit pas content ce matin.

— Vas-y, vas-y de suite, dis-lui que c'est moi qui t'ai empêché de rentrer.

— Oui, mais toi, tu vas aller au Temple.

— Il sera toujours temps.

— Non pas, je veux te présenter aujourd'hui dans mon atelier. Je tiens à ce que tu aies des frusques honorables. — Tiens, voici les quinze francs...

— C'est tout ce qui te reste ; je ne suis pas un sans-cœur !

Pantaléon posa les quinze francs sur une borne et se sauva à toutes jambes.

Pas-de-Chance, chez qui toute émotion se trahissait par un mouvement de boxe, détacha un tel coup de poing sur la borne qu'elle en trembla.

V

Il en est deux qui manquent.

Excepté quelques rues exclusivement formées d'hôtels voués au luxe depuis la cave jusqu'au grenier, l'ouvrier habite un peu tous les quartiers de Paris. Il serait difficile de trouver une maison ordinaire qui n'ait pas un ménage d'ouvrier en haut ou en bas. Quelques propriétaires n'ai-

ment pas cette classe de locataires parce qu'elle a rarement la main blanche et qu'il est des lambris d'escalier sur lesquels la moindre tache est un dégât réel. De là vient la préférence des concierges pour les tailleurs ou les gantiers. Néanmoins, quoique les ouvriers n'aient pas de quartiers attitrés, ils s'entassent dans certaines rues, suivant leur métier et la proximité des ateliers où ils travaillent. Les faubourgs Saint-Martin, Saint-Denis, Saint-Antoine, Saint-Marceau, recèlent chacun leurs différentes classes de travailleurs, beaucoup plus confuses dans le Marais et le milieu de Paris. L'ouvrier célibataire, à moins d'appartenir aux industries lucratives et artistiques, comme l'orfévrerie, la peinture en bâtiments, la typographie et tant d'autres, loge souvent en garni, moyennant une somme plus ou moins

forte, payée au jour ou au mois, il a un lit mais non une chambre. Selon la propreté du lieu, le prix baisse ou augmente. Le taudis où couchait Pas-de-Chance dans la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, coûtait, comme on le sait, vingt centimes par nuit: soit six francs par mois.

Il existait dans la Cité une maison, grouillante de vermine, où on avait un ignoble simulacre de lit moyennant deux sous; mais on a démoli cette véritable léproserie. Vingt centimes est donc le prix le plus réduit que coûte un sommeil d'ouvrier pauvre. Ceux qui traitent largement cette nécessité de la vie, ne reculent pas devant le cabinet de neuf francs par mois. C'est de l'opulence s'ils sont seuls, c'est de la plus déplorable misère s'ils sont en famille. Dans ce dernier cas ils couchent, père mère et enfants sur un

seul lit, et ils ont à subir la continuelle inquisition du logeur, comptant minute par minute les dépréciations causées à ses simulacres de meubles. L'hôtel garni pour une famille d'ouvriers, c'est l'enfer, et en même temps c'est l'élément d'une misère sans fin. — Heureux ceux qui ne sont pas condamnés à ce logis incommode et insalubre ! Ils réalisent une économie énorme sur leur logement et peuvent goûter cette délicieuse tranquillité qu'on appelle la vie chez soi.

Le père Jérusard possédait son mobilier rue Geoffroy-Lasnier, n° 15, au rez-de-chaussée de l'arrière-corps d'une immense maison lézardée dans tous les sens, exploitée dans ses moindres détails. Cette construction grotesque, à cause de sa vétusté négligée, avait dû être un couvent sous Louis XI, une hôtellerie sous Hen-

ri IV, une maison galante sous Louis XV; maintenant c'est une caserne d'ouvriers. L'escalier, noir, glissant, toujours humide, semblait s'être entendu avec l'Hôtel-Dieu pour lui envoyer des jambes cassées. Au fond du trou garni de murailles, désigné sous le nom de cour, le jour était verdâtre, et à midi éclairait à peine les chambres du rez-de-chaussée, dont l'une servait de domicile à Calixte Jérusard, cordonnier de son état. En voyant l'intérieur de son ménage; on découvrait les phases les plus intimes de sa vie.

Deux lits en bois de chêne, ornés chacun de deux oreillers, et recouverts de courtes-pointes, sortes d'échiquiers en étoffes de vingt nuances; un bahut, une commode, un vieux fauteuil, dix chaises dépareillées, trois glaces, l'une à trumeau champêtre, sur la cheminée, reflé-

tant une rangée de tasses modestement retournées sur leurs soucoupes ; tout cela symétriquement placé dans cette chambre à murailles nues, disait le passé d'une famille nombreuse, dont il ne restait plus qu'une fraction pour garder ces vieux souvenirs.

Le jour naissant faisait de prodigieux efforts pour descendre jusqu'à la demeure de Calixte Jérusard. Ce brave homme, assis au milieu de sa chambre, se livrait à de tristes réflexions. — Aucun des deux lits n'était défait.

Cette tête nue, immobile, penchée vers le carreau, avait un aspect lugubrement poétique dans cette demi-obscurité. Young, ce hibou de l'amour paternel, devait être ainsi quand le jour venait le surprendre.

Calixte Jérusard, que nous n'avons vu

qu'imparfaitement dans les nuées d'un pique-nique, avait une physionomie énergique, austère. Son regard, levier magnétique, soulevait les choses et les êtres. Il pouvait avoir atteint sa cinquantième année, à en juger par son crâne chauve et les rides de son front. Ses traits rappelaient ces têtes de moines que Zurbaran a laissées à l'admiration des Diderot modernes. Quoique de petite taille, il devait être fort, car ses membres paraissaient solidement musclés.

Il se trouvait dans une disposition d'esprit particulière aux êtres dont le cœur est profondément sillonné par une douleur persistante. Ils ne sont jamais plus accablés qu'après un moment d'oubli. La veille, pendant un instant, il avait semblé se laisser emporter par la gaîté, cet ange terrestre aux ailes sans cesse ou-

vertes. Mais bientôt ses noirs et mystérieux chagrins le reprirent. Les mots tracés sur le gâteau d'amandes, les instances de Larigette, qui l'avait entraîné lui et ses camarades rue de la Muette, où ils étaient restés jusqu'à onze heures, et enfin l'inconduite de Pantaléon, envers qui il avait été si bon la veille, roulaient dans sa tête comme une chaîne de malheurs.

Calixte Jérusard appartenait à cette classe d'ouvriers prudents qui, certains de gagner leur vie en travaillant chez les autres, n'ont jamais songé à courir les chances du commerce. Ses journées lui valaient cinq francs toujours, quelquefois plus, suivant son genre d'ouvrage. Il apportait du goût et du savoir dans son métier. Une botte, en cuir ordinaire ou verni, était à ses yeux une œuvre d'art. Il prodiguait à sa confection une patience acharnée et ne

reculait pas dans sa haute expérience devant les inventions susceptibles d'en enrichir ou perfectionner les moindres détails. Les maîtres bottiers de Paris choyaient Calixte Jérusard, comme les directeurs de théâtre Scribe ou Dumas. Ils le convoitaient tous, et par des moyens souvent machiavéliques ils obtenaient quelques journées de sa collaboration. Calixte avait servi dans le 4e régiment de ligne ; mais, comme tous les soldats bons ouvriers, il s'était fait incorporer dans les ateliers militaires pour ne pas oublier son métier tout en apprenant le maniement des armes. Trois ou quatre années de caserne galvanisent un homme de quelque condition qu'il soit. Calixte entré au service en 1816, en sortit pour garder scrupuleusement les idées d'honneur et de rectitude que donnent l'esprit et la disci-

pline militaires. Il s'était marié. Resté veuf avec trois enfants en bas âge, deux garçons et une fille, il les avait élevés à force de travail et d'économie. Mais hélas! il ne leur enseigna que les choses humaines; ses principes s'arrêtaient à ce mot: la morale; sa force ne dépassait pas cet argument de famille qu'on appelle une correction. Avec cela il crut apprendre à vivre à ses trois enfants. L'ignorance religieuse dans laquelle il était né et demeuré lui-même ne lui permettait pas de sentir qu'il fallait à ces pauvres petites créatures autre chose qu'un bâton pour marcher dans la vie. — Fatale ignorance de Dieu! tu coules avec le lait, des mamelles de la mère aux lèvres de l'enfant; c'est toi qui es le poison de notre société, c'est toi qui l'as couchée sur le ventre, à cette heure, dans cette

boue sanglante où elle râle et meurt comme un bœuf assommé !

La porte de la chambre s'ouvrait lentement, comme si quelqu'un eût voulu entrer sans bruit.

Calixte Jérusard sortit tout à coup de son immobilité ; il se leva.

Pantaléon parut.

— Vous rentrez à six heures trois quarts, dit le père d'un ton où il y avait à la fois colère et désespoir.

— Oh !... non !... il est pas si tard !... C'est... c'est pour ne pas vous réveiller que j'ai pas voulu rentrer avant.

Le lourd Pantaléon balbutiait.

— Vous finirez mal, oh ! bien mal, reprit Calixte.

— Bon, à présent ! parce que j'ai un peu oublié l'heure depuis hier soir !

— C'est la troisième fois depuis quinze

jours, malheureux. Vous me tuerez de chagrin !

Ce pauvre père s'animait de plus en plus.

— Il a fallu la nuit entière à vos débauches, n'est-ce pas? tandis que vous me saviez seul ici, tourmenté d'inquiétudes. — D'où venez-vous ?

—Je sais pas ! répondit Pantaléon plutôt par bêtise que par insolence.

— Votre frère passait les nuits dehors, aussi. Il a commencé de la sorte. Puis, comme il lui fallait de l'argent pour ses orgies, il en a demandé au crime. Vous ferez ainsi à votre tour.

Au seul nom de son frère, Pantaléon avait tressailli. De grosses larmes lui roulèrent sur les joues. Ce reproche, qui pour lui évoquait un fantôme chéri, lui brisa le cœur.

— Mon père ! mais il est mort, Sulpice. Ne parlez pas de lui, je vous en supplie, c'est comme si vous m'enfonciez un tire-bouchon dans la poitrine.

Il est certaines natures aigries chez lesquelles les douleurs les plus vives se trahissent plutôt par des paroles que par des larmes. Calixte Jérusard, qui avait eu dans sa vie deux ou trois de ces malheurs qui tarissent les sources lacrymales, ne trouvait plus que des malédictions pour épancher l'amertume dont son âme débordait.

— Je n'ai plus d'enfants ! s'écria-t-il, je suis seul au monde maintenant. Mon fils aîné a commencé, lui, l'œuvre de dévastation de ma famille. Je l'avais fait instruire ; il aurait pu devenir avocat ou médecin. Le vice s'est emparé de lui, et alors, non-seulement il n'a plus eu la

force de continuer ses études, mais, rentré dans la condition de son père, d'où il n'aurait jamais dû sortir peut-être, il est devenu mauvais sujet, criminel! Et une fois la débauche introduite dans ma maison, ça n'a pas été seulement mon fils qui a été dévoré par elle. Ma fille! oh! ma fille!...

Calixte s'arrêta sous le poids de sa douleur. Pantaléon sanglottait.

— Tu as bien fait de mourir, ma pauvre femme, reprit le père, tu n'as pas vu notre déshonneur accompli par nos enfants!

— Mon père, hasarda Pantaléon, ma sœur est plus à plaindre qu'à maudire. Et mon frère Sulpice n'est plus sur la terre. Quoi! la mort n'excuse pas à vos yeux?

— Il est mort!... Mais, malheureux, toi qui marche dans sa voie de perdition,

tu ignores quel crime il avait commis avant de mourir.

— Ne me le dites pas, je vous en supplie.

— Il est temps de te l'apprendre pour t'arrêter peut-être au bord du précipice.

— Non... non, taisez-vous !...

— Ton frère...

— De grâce !

— Ton frère est mort assassin !

Pantaléon s'était bouché les oreilles, et cependant ces trois horribles syllabes frappèrent dans sa tête comme si elles avaient rejailli sur sa cervelle.

— Assassin ! oh ! cela n'est pas, mon Dieu ! On l'a calomnié. Lui, si bon, si aimant... Lui qui pleurait, le soir, en vous voyant dormir sur votre lit. Non, non,

mon frère n'est pas un assassin ; cela ne peut pas être !

Une lueur étrange, brilla dans le regard de Calixte. On eût dit que cet homme raillait ses propres malheurs.

— Ta sœur, répondit-il, n'est-elle pas une prostituée !

Ce mot fut un nouveau coup de poignard pour Pantaléon. Il fit un geste de rage désespérée, adressé à Dieu et aux hommes à la fois.

Pantaléon ressentait d'autant plus les paroles de son père que c'étaient ses folies bachiques qui causaient ces cruelles évocations du passé.

— C'est horrible, tout cela, mon père, reprit-il après un silence, et je ne me pardonnerai jamais le mal dont je vous accable aujourd'hui. Oubliez cela, tenez. Vous savez combien je vous aime. Je mourrais

de chagrin si vous pensiez de moi des choses comme celles dont vous accusez mon pauvre défunt frère. Pardonnez-moi, et je ne m'attarderai plus la nuit.

Le père Jérusard était tombé dans cette sorte d'affaissement moral qui suit toujours les grandes émotions. Les bonnes paroles du jeune menuisier furent un baume pour son âme profondément ulcérée. Il tendit les bras à son fils et le tint longtemps serré contre sa poitrine sans avoir la force de prononcer un mot.

Maintenant, lecteur, il est temps de vous apprendre que Sulpice n'était point mort. — Le vieux Jérusard le savait.

VI

Un enfant qui a de l'avenir.

L'ouvrier est naturellement rêveur, parce que son travail occupe ses mains plus que sa pensée. Son genre de rêverie diffère selon son âge et son intelligence. L'ouvrier, père de famille, trouve une délicieuse matière à châteaux en Espagne dans l'avenir de ses enfants. Rien n'est plus sacré et plus pernicieux à la fois que

cette continuelle divagation de l'espérance ; c'est l'amour paternel qui la provoque, mais hélas ! c'est souvent la vanité humaine qui la dirige. Aux yeux de l'ouvrier, l'incarnation du bonheur est vêtue de Sedan, elle a des bottes vernies, des gants jaunes et de l'or au gousset. Que faire pour conduire une chère progéniture vers cet idéal de la félicité parisienne? Telle est la question éternellement suspendue au cœur de ces hommes chez qui les sentiments de famille doivent être d'autant plus développés, qu'ils sont leurs seules voluptés réelles.

Les uns, rebutés par d'insurmontables difficultés, après avoir longtemps soulevé la porte dorée d'un monde chimérique où ils croyaient voir une si belle place pour leur enfant, laissent tout à coup retomber leur regard vers le positivisme ; ils vivent

en travaillant, leur fils vivra comme eux. Mais il en est qui s'acharnent à la réalisation de leurs rêves. C'est une lutte avec la destinée, lutte sublime de privations, de souffrances, de véritables tortures, qui dure longtemps et souvent n'aboutit à rien d'heureux. Calixte Jérusard était un des martyrs de cette persistance glorieuse, mais déplorable dans ses résultats.

Ce brave père avait voulu placer un de ses enfants au sommet de l'échelle. Cet enfant se nommait Sulpice, c'était son premier-né.

A l'âge de huit ans Sulpice perdit sa mère, bonne et laborieuse fille d'un concierge de la rue Saint-Martin, n'ayant apporté en mariage qu'une partie du mobilier rangé à cette heure dans la demeure de Jérusard. Elle avait, comme son mari, des vertus basées sur ce qu'on nomme la

morale, mais pas plus de religion que lui. C'est-à-dire que la morale, ce code proportionné à la taille de chaque interprétation, suffisait à son tempérament vertueux. Elle ne put, elle aussi, donner à ses enfants que ce qu'elle avait reçu. En bonne mère, elle s'efforça de leur apprendre à distinguer le bien du mal. Mais quand ils lui demandèrent pourquoi le mal différait du bien, sa logique se renferma dans le cercle étroit de la morale, la morale isolée, appuyée sur quoi? — sur l'intérêt social un peu et sur le bonheur individuel beaucoup plus encore. La foi à l'intérêt social ne pouvant être opposée à l'égoïsme inné de l'intérêt individuel. — Eh! pauvre femme, vous n'aviez qu'à dire à vos enfants: Ceci est mal, parce que Dieu le défend! — Elle ignorait cette réponse, elle ne savait pas le premier mot

de la science sans laquelle l'intelligence ne sert à l'homme qu'à assouvir son brutalisme.

Sulpice à huit ans se trouva le gardien de son frère Pantaléon et de sa sœur Laure. Pendant que le père allait gagner sa journée, cette pauvre marmaille restait livrée à elle-même. Quoiqu'il songeât sérieusement à faire instruire son fils aîné, Jérusard ne voulait pas l'envoyer aux écoles des frères : « On lui apprendrait des bêtises, » disait-il. Ses préjugés d'ancien soldat et d'ouvrier parisien, ne lui permettaient pas d'estimer les disciples de Jean-Baptiste de la Salle. Cette antipathie contre tout ce qui a une apparence évangélique, est poussée chez l'ouvrier jusqu'au mépris. L'esprit philosophique du XVIIIe siècle, après avoir porté le ravage et la mort au sommet de l'arbre social, s'est

abattu sur les dernières branches. C'est au point qu'aujourd'hui beaucoup de pauvres gens élèvent leurs enfants dans une ignorance systématique de la religion. Quelques-uns admettent seulement qu'ils doivent écouter quatre sermons du curé ou du vicaire pour faire leur première communion, formalité regardée par eux comme un simple point de démarcation entre l'enfance et l'adolescence. — Ce n'est pas dépravation chez les ouvriers, c'est indifférence ou abrutissement. Et s'il nous fallait dire les causes de cet abrutissement, si nous devions chercher où se sont fabriqués les poisons qui ont alourdi le moral du pauvre, nous aurions à stigmatiser bien des plumes célèbres où tient encore la boue qu'on a prise pour de la poésie !

L'infortuné Jérusard, poussant jusqu'au

plus haut degré son innocent mépris de toute institution colorée de catholicisme, regardait les salles d'asile même comme nuisibles à l'enfance. Les prières qu'on y disait, le monde divin dont on y parlait, pouvaient fausser le jugement. Ainsi, Calixte Jérusard préféra ses enfants au logis qu'aux écoles chrétiennes. Il savait lire et écrire comme un garde-champêtre. Il consacrait ses soirées à communiquer à Sulpice les premières notions de la lecture et de l'écriture. Doué d'une mordante intelligence, cet éphèbe avalait l'instruction comme un fiévreux avale de l'eau. Chargé de transmettre ses études à son frère et à sa sœur, c'est-à-dire à un marmot de sept ans et à une poupée de six, Sulpice s'abandonnait de bonne heure au charme de l'autorité. De là peut-être lui vinrent les

idées d'ambition dominatrice qui devaient tourmenter sa vie.

Calixte berçait dans son cœur une pensée toujours vibrante, susceptible de lui inspirer une force surhumaine ; faire entrer Sulpice comme pensionnaire dans un collége. Pensionnaire, afin qu'il se développât chez lui une nature nouvelle, à l'abri des influences trop modestes du toît paternel. Obtenir une bourse eût été le comble du bonheur ; mais Calixte n'était ni électeur ni homme politique. Ce fut donc par lui-même, par lui seul qu'il dut songer à accomplir son projet. Il lui fallait deux cents francs pour commencer. A Versailles, on lui avait enseigné une institution où les études suivies tout aussi bien qu'au collége Henri IV, ne coûtaient que cinq cents francs pour les riches et trois cents pour les pauvres. Le premier tri-

mestre et l'indispensable trousseau ne montaient donc qu'à deux cents francs.

Avant d'arriver à posséder cette somme, Calixte eut six mois d'insomnies, de tortures. Aux produits de ses journées, il ajoutait celui de ses travaux de nuit; si bien qu'il desservait deux maîtres, l'un à la journée, l'autre aux pièces. L'un et l'autre de ces maîtres croyaient posséder exclusivement cet excellent ouvrier. — Trop loyal et trop bon père pour faire rejaillir sur ses deux autres enfants son désir de bien élever Sulpice, il songeait à Pantaléon, à Laure, en même temps qu'à son fils aîné, et il ne mettait pas un écu dans le sac du collége, — ainsi nommé à cause de sa destination, — sans s'occuper de donner un équivalent quelconque à ses deux autres enfants.

A dix ans, Sulpice entra dans l'institution de M. Doubledent, à Versailles.

Rien ne peut donner une idée de la perversité qui règne dans les colléges en général et dans les institutions secondaires en particulier. Les colléges, établis sur de larges bases, ont une supériorité morale sur tous les établissements de *marchands de soupe*, ainsi que les nomme le faubourien. Cette supériorité consiste en les trois divisions par âge. Au moins, un enfant innocent n'est pas accolé à un grand niais dont la bouche n'est qu'une fontaine de plaisanteries fétides.

A Paris, la plupart des collégiens, — nous rangeons sous cette dénomination tout ce qui paie les droits universitaires, — ont tous les vices des valets. — Ils sont cyniques, cruels, calomniateurs et rampants. Cyniques partout et toujours, cruels

envers les faibles, calomniateurs et rampants à l'égard de leurs matres. Si on jugeait une génération d'après eux, on en aurait peur et horreur. Dans tous les colléges il y a une sorte de police exercée par les espiègles, à seule fin de savoir quelles sont les vérités ou les calomnies dont on peut accabler un nouveau venu. Les secrets de famille, dévoilés on ne sait comment; les hontes de la misère surtout, la profession plus ou moins élevée d'un père, tout se change en sarcasme contre le malheureux qui n'apporte pas aux jaloux ébahissements de ses camarades la lueur d'un grand nom, le prestige d'une belle fortune. Et encore ces dorures de naissance ne garantissent-elles pas des injures qu'attire le moindre désavantage physique ou moral.

On donna au jeune Sulpice le sobriquet

de Tout-en-Cuir. Il comprit la malice de ce mot en voyant les gestes dont il était ordinairement accompagné. C'était le travail de son père qu'on ridiculisait. L'humiliation ne s'oublie jamais quand elle passe par le cœur pour arriver aux joues. La première fois qu'on le fit rougir de la profession de son père, Sulpice eut un mouvement de rage et de haine; si ses forces eussent secondé sa colère, il aurait tué le petit gueux qui lui jetait ainsi le venin d'une fausse honte, venin horrible, dont la blessure est incurable, parce qu'elle frappe la plaie éternellement vive de l'orgueil. De ce jour, Sulpice eut en horreur le métier de son père.

Ici se présente, sans que nous l'ayons cherchée, une occasion de parler de ce prétendu mépris qui, au dire des utopistes, frappe la classe ouvrière. Il est dans

la société des opinions qui ne comptent pas: celle des sots notamment. Comment des écrivains sérieux ont-ils pu baser une idée sur de pareilles faussetés! — Quoi! l'ouvrier, qui tient sa vie dans ses doigts et qui à chaque instant en échange une fraction contre un morceau de pain, n'est pas semblable aux autres hommes! S'il y a une différence entre lui et quelque fraction de la race humaine, elle est à sa gloire et à son avantage. L'ouvrier est dans les conditions les plus nobles où il soit donné de vivre; il reçoit de ses sueurs un prix convenu. La cupidité, le lucre inique, n'ont pour lui ni embûches ni tentations. Il fait ce que Dieu a dit à l'homme : « travaille. » Et quand il remonte vers son créateur, il peut lui montrer des mains durcies peut-être, mais pures de rapines. Dans l'univers intellec-

tuel il est deux juges : la Religion et l'Esprit. La Religion a toujours honoré l'ouvrier ; c'est de leurs mains sanctifiées qu'elle a reçu les lois du Christ. L'Esprit, antique ou moderne, a si bien compris la valeur de l'industrie, que la mythologie avait fait un dieu forgeron et qu'aujourd'hui la poésie n'a jamais plus de force que lorsqu'elle met une famille d'ouvrier dans ses cadres d'or. — Qui dit ouvrier, dit honnête homme! Trouvez-moi une autre profession qui puisse aussi bien s'abriter sous ce titre.

VII

Un enfant qui n'a plus d'avenir.

A dix sept ans, au moment de commencer sa rhétorique, Sulpice fut brusquement arraché de l'institution Doubledent. Son père, subitement atteint d'une maladie sérieuse, ne pouvait plus payer sa pension. M. Doubledent attendit deux trimestres. Le premier jour du troisième, il renvoya Sulpice, et chargea un huissier de quelques

bouts de papiers à l'adresse de Calixte Jérusard.

Pantaléon était un gros et fort apprenti menuisier, Laure une ravissante et pâlotte modiste quand Sulpice revint sous le toit paternel. Il faillit étouffer sous la nerveuse accolade de Pantaléon.

Triste et souffrant, le brave Jérusard regardait le retour de son fils comme un grand malheur. Comment terminerait-il ses classes maintenant? Un maître cordonnier conseilla à Calixte de ne pas pousser plus avant un projet qui avorterait tôt ou tard. Il s'en fallut de peu que Calixte cherchât querelle à cet homme. On peut étudier admirablement en suivant les cours d'un collége de Paris. Mais il faut payer encore une somme assez forte à l'Université. Jérusard n'avait pas d'argent, il dit à son fils : Etudie seul en attendant. — Sulpice

n'étudia pas. A mesure que sa raison mûrissait, de vagues inquiétudes d'avenir jetaient d'inexprimables angoisses dans ce cervau malade. En regardant autour de lui, Sulpice voyait les privations que s'imposait sa famille et les terribles difficultés amassées sur toutes les voies vers lesquelles son père avait dirigé son ambition. Il ne se sentait au cœur ni la force de combattre les obstacles ni celle de renoncer au but.

L'horizon était beau, magnifique, mais les chemins qui y conduisaient avaient des pierres aiguës sur lesquelles il fallait marcher pieds-nus. Pendant un an, Sulpice se laissa ainsi balancer par le découragement. Un beau jour il dit à son père : « Je ne veux plus étudier. Vous êtes ouvrier, je serai ouvrier comme vous ! » Calixte pleura de colère ; son fils reprit ses livres, mais au bout de quelques mois il les rejeta

de nouveau, aux grands applaudissements de Pantaléon et de Laure, qui ne comprenaient pas pourquoi leur père tenait tant à avoir un *épateur* dans sa famille.

Sulpice devint apprenti mouleur en horlogerie, métier difficile, susceptible d'occuper entièrement une imagination artistique. Il s'y voua avec tant d'ardeur dès les premiers mois, que Calixte Jérusard ne regretta pas trop ses rêves d'avenir mondain, en les voyant remplacés par une chance de célébrité aussi honorable.

Combien cette famille eût été heureuse unissant ainsi ses efforts basés sur le travail. Mais il lui manquait la source de tout courage. Le monument de sa force était bâti sur le sable, il s'écroula.

En avançant dans la vie, le caractère de Sulpice se développait. Il avait à la fois de l'amour et de la haine pour le luxe, pour

les plaisirs bruyants et splendides. Une fois, voyant entrer la foule au bal de l'Opéra, il vendit sa redingotte à un fripier, s'acheta une blouse, un faux-nez et une carte d'entrée. Au sortir de ce bal où on l'avait hué, il échappa avec peine à la tentation de se précipiter sous la roue d'une charrette.—Les riches formaient le groupe social que sa lorgnette philosophique tourmentait sans cesse. « Les monstres, disait-il, ils achètent tout : la vertu, le courage, la gloire. Ils paient tout avec de l'or ! » Sa haine pour les riches ne l'empêchait pas néanmoins de rêver la fortune.

— Si j'étais riche, pensait-il, je voudrais qu'autour de moi s'élevassent les bénédictions des pauvres. Au lieu de leur voler leurs filles, ainsi que le font ces pâles débauchés aux ongles longs comme ceux d'un tigre, je m'asseoirais à leur table en

leur disant : Nous sommes frères. — Au lieu de porter aux dentelles de mon jabot un diamant dont la valeur paierait une maison, je donnerais un lit et un toit à ceux qui dorment en plein air. — Mes valets seraient mes égaux ; car enfin, quel crime ont commis ces malheureux pour rester comme des chiens toujours couchés aux pieds de leurs maîtres ? — Je dépenserais de ma fortune ce qui me serait utile, mais le reste appartiendrait à ceux qui n'ont rien.

Tel était le magnifique programme de Sulpice Jérusard.

Il en vint à rêver si fort, que son travail perdait en réalité tout ce qu'il accordait à ses chimères.

Au bout d'un an d'apprentissage, il s'éveilla un beau matin avec une idée bizarre. Il voulait aller en Italie. Rien ne put l'ar-

rêter. Son père en était encore à se demander si c'était possible! que l'inconstant jeune homme partait avec dix francs et sa bonne volonté pour fortune. — Pantaléon et Laure pleurèrent. Calixte Jérusard ne put manger pendant deux jours; ses cheveux blanchirent.

— Malheureux enfant! avait-il dit.

Et s'il eût su la vérité; si Sulpice lui eût dit: j'ai honte de vous; ma famille me fait rougir; c'est pour cela que je pars! — Singulier mélange d'orgueil et d'honnêteté, d'énergie et de paresse, de bons et de mauvais sentiments; Sulpice s'arrêtait parfois effrayé de lui-même en sondant les ténèbres de son cœur. Il avait dix-neuf ans alors; il était beau de visage, brun et maigre comme un poète poitrinaire. Ses yeux noirs avaient un regard toujours incertain et amer.

Il voyagea à peu près comme Rousseau. Non pas en montrant une fontaine portative, mais en acceptant toutes sortes de travaux pour ne pas mourir de faim. Ce vagabondage artistique lui plaisait, et dans les premiers temps, quand le souvenir de son père venait le troubler, il jetait quelques mots à la poste. Voilà tout.

Arrêté à Lyon par la misère, il se prit corps à corps avec ce monstre et lutta pendant un an. Enfin, il était parvenu à posséder cinquante francs, juste la somme indispensable pour se hasarder en pays étranger.

Il visita Turin, Gênes, Parme et Milan. Aux curieux qui demanderaient comment ce chrétien-errant se défrayait de son voyage, nous demanderions quelles étaient les ressources de ces vieux soldats échappés du fond de la Sibérie et revenus

en France. Il y a dans le vouloir l'élément du pouvoir. Si Sulpice ne se dirigea pas vers Rome, c'est que tout à coup la tête ridée de son père lui apparut. Il éprouva subitement des remords inconnus. Il lui sembla entendre la voix qui lui avait appris à lire. Et cette voix le rappelait.

Tandis que Sulpice courait sur la terre classique du macaroni; Pantaléon, ouvrier ébéniste, travaillait tous les jours, le dimanche et le lundi exceptés. Laure était devenue si belle, que Calixte Jérusard demeurait pensif en la regardant. Un jour, il lui dit: « Sois sage, ma fille, et n'écoute pas les paroles des freluquets, car je tuerais celui que tu écouterais. » Etrange façon de conseiller la vertu à une jeune fille! Laure répondit en embrassant son père.

A peu près vers cette époque, les enfants de Jérusard se trouvèrent liés avec ceux de

Perillon. Les deux pères s'étaient connus on ne savait où. — Chevrotte prétendait qu'ils avaient noué connaissance dans une société secrète d'ouvriers, mystérieusement associés pour protéger l'honneur de leurs filles. — Elle ne se trompait pas peut-être.

Trois ans s'étaient écoulés depuis le départ de Sulpice ; Pantaléon et Laure parlaient de lui souvent, mais pas devant leur père, car au nom seul de Sulpice il avait de grosses larmes dans les yeux. Laure aimait bien Sulpice ; néanmoins elle préférait Pantaléon. Elle lui confiait jusqu'à ses inquiétudes de jeune fille. En revanche, l'ébéniste lui parlait de Chevrotte. Mais il advint que pour imiter son frère, sans doute, Laure voulut avoir un nom à donner à ses rêves. Elle avoua à Pantaléon qu'un *monsieur* lui avait écrit. L'ébéniste se char-

gea de répondre. Elle lui dit qu'elle aimait ce monsieur. Pantaléon la supplia de ne plus le voir. — La pauvre enfant revint, un soir, le front brûlant, la joue pâle, et, se trouvant seule avec son frère, elle éclata en sanglots. — Calixte Jérusard écoutait à la porte, et, avec ses ongles, il se déchirait la poitrine. Il ne rentra pas de la nuit. Le lendemain matin, le séducteur de Laure, mortellement frappé, tombait sous l'un des arbres du bois de Vincennes. C'était un duel; la justice n'eut presque rien à y voir. Mais quand Laure apprit la mort de son amant, elle eut un désespoir affreux; elle abandonna la maison paternelle.

Trois jours après cet évènement, au lever du soleil, un jeune homme à barbe noire et inculte, qui avait des souliers poudreux, des vêtements râpés et un bâton à

la main, se présenta à la demeure de Calixte Jérusard. Le concierge lui dit :

— Il n'y a personne, monsieur.

— Où travaille mademoiselle Jérusard ? demanda le jeune homme.

— Hélas! monsieur, depuis trois jours mademoiselle Laure s'est enfuie de la maison de son père.

Celui à qui cette réponse était faite s'appuya sur son bâton pour ne pas tomber, car les dernières paroles du concierge l'avaient frappé comme un coup de foudre.

— Où demeure-t-elle donc? balbutia-t-il.

— On ne sait pas.

Le jeune homme s'éloigna. Au milieu de la rue il dit ces mots :

— Ce n'était donc pas assez de la honte

de la médiocrité, il a fallu que nous ayons l'infamie du déshonneur !

Le jeune homme qui parlait ainsi se nommait Sulpice Jérusard.

VIII

Voulez-vous être millionnaire?

Assis dans un pauvre restaurant d'ouvriers, non loin de la maison qu'habitait son père, Sulpice se demandait si maintenant la honte n'avait pas mis une insurmontable barrière entre sa famille et lui.

Il vit entrer deux jeunes gens en blouse, un rabot sous le bras, une scie à la main.

L'un de ces jeunes gens était Pantaléon. Sulpice le reconnut, il se leva pour aller se jeter dans ses bras ; mais à deux pas de lui il entendit cet échange de médisances :

— Voici le frère de la jeunesse à qui on a tué son amant.

— Elle était jolie, pas vrai ? Ça lui a rudement porté malheur.

— Le premier jour qu'elle a levé le pied, son frère s'a pochardé avec de l'eau-de-vie. Il roulait sur les pavés.

— Le père seul vaut un homme dans cette famille, et l'on croit que c'est lui qui a tué le souleveur de sa fille.

Ce dialogue cloua Sulpice sur son banc. Il continua d'observer son frère qui buvait. Pantaléon paraissait triste ; mais sa tristesse semblait un brasier que le vin seul pouvait éteindre. Il tourna les yeux vers

Sulpice, le regarda un instant, puis détourna la tête.

— Je suis donc bien méconnaissable, pensa ce dernier.

Pour Sulpice, il n'y avait plus de famille en ce moment, il y avait une fille séduite, un père sourdement accusé d'un meurtre excusable, mais terrible. Son orgueil se révolta à l'idée qu'il fallait prendre sa part de ce déshonneur, s'il voulait continuer à porter le nom de son père ; et alors quel sort lui était offert ! Toujours ramper devant le monde, toujours être humilié par lui !

Pantaléon vint payer au comptoir ; il passa devant la table de son frère et sortit du cabaret. Sulpice eut un dernier mouvement de cœur : il se leva de nouveau ; mais comme si Satan en personne se fût mêlé

de l'affaire, les deux bavards reprirent derrière lui :

— C'est une bande de pas grand'choses, allez. Ils étaient deux fils et une fille. L'aîné des garçons est parti le premier comme un vagabond. La jeune fille a suivi cet exemple. Il ne reste plus que le grand que vous venez de voir.

Ces paroles glacèrent Sulpice. Une sueur froide ruisselait de son front.

— Quel mépris ! se dit-il. Jamais je n'aurai la force de le supporter. Non! plutôt recommencer ma vie errante. Au moins j'y suis spectateur de l'éternelle comédie humaine et non l'un de ses comparses ridicules.

Le pauvre garçon en était arrivé à regarder l'opinion publique comme la seule corde sur laquelle tout homme devait marcher. Incertain s'il reparaîtrait sous le

toit paternel, il commença par changer de nom, et il reprit dans Paris l'existence précaire qu'il menait en Italie. Son écriture assez belle, perfectionnée pendant ses longues heures de solitude, son intelligence apte à tout, ne tardèrent pas à lui procurer de faibles ressources. Seulement il eut occasion de s'apercevoir qu'à Paris les moindres travaux étaient disputés avec encore plus d'acharnement que partout ailleurs.

Les voyages peuvent être une magnifique leçon de philosophie, mais la vie parisienne sera toujours une grande école d'ambition et d'égoïsme. A peine Sulpice eut-il revu l'éternel fracas de la Babylone moderne, que ses idées d'autrefois lui revinrent plus impétueuses. Il se sentit encore la soif de luxe.

Oh ! quelle soif horrible, celle-là ; quelle

torture! l'enfer païen n'en a pas inventé de plus cruelle.

Sulpice, en travaillant chez les entrepreneurs de calligraphie, gagnait cinq francs par jour. Il faisait des économies pour se vêtir, mais au moment où son épargne atteignait la somme nécessaire à ses moindres projets, il se trouvait sans ouvrage pendant une semaine; et toutes les fois qu'il recommençait sa tentative de thésaurisation, un chômage inopiné venait la détruire. C'était le rocher de Sisyphe éternellement roulé sur la montagne.

Et ce supplice affreux tourmenta ce jeune homme pendant longtemps. Un soir, accablé sous le poids de ses efforts toujours impuissants, il se dirigeait vers un hôtel du faubourg du Roule, où une chambre plus que modeste lui coûtait six

francs par mois; il pensait à son père, à Pantaléon et à Laure.

— Je ne peux plus vivre ainsi, disait-il; je m'étais condamné à la solitude pour m'élever au-dessus de la sphère où je suis né; cela ne m'a servi à rien. Je vais retourner vers ce pauvre vieillard qui, depuis si longtemps, ignore si j'existe. Il m'a maudit, peut-être; en me voyant, il me pardonnera.

Et en parlant ainsi, Sulpice s'était arrêté. Déjà il se retournait vers la rue Geoffroy-Lasnier; mais une sorte de fascination le retenait. Il fit un pas, puis deux. Au troisième, il s'appuya contre la muraille. Des larmes brûlantes coulaient sur ses joues; car d'un côté, l'orgueil l'enchaînait; de l'autre les souvenirs les plus doux l'attiraient.

La vue d'un homme qui, à travers l'obs-

curité, semblait épier jusqu'à ses moindres mouvements, vint l'arracher au vertige qui s'emparait de lui.

Il marcha vers cet homme. Celui-ci le salua presque avec respect.

— Monsieur, lui dit Sulpice, je ne vous connais pas, et cependant, si je ne me trompe, votre salut s'adresse à moi?

— Oui, monsieur, mon salut s'adresse à vous, répondit l'homme; et j'ai à vous parler.

— Vous vous méprenez sans doute. Je me nomme Jules Fey, dit Sulpice.

Tel était le nom d'adoption sur lequel son incognito reposait dans Paris.

— Je vous demande pardon de vous contredire, reprit l'interlocuteur de Sulpice à voix basse et en fixant sur le jeune homme deux yeux brillants comme des

boutons de verre, mais vous ne vous nommez pas ainsi.

Ces derniers mots jetèrent Sulpice dans une stupéfaction profonde. Si sa conscience n'eût pas été pure de toute faute reprochable par la loi, il aurait cru se trouver en présence d'un sphinx de la police.

— Je ne me nomme pas Jules Fey! voulut hasarder Sulpice.

— Non, monsieur, Vous vous faites appeler Jules Fey, mais moi je parle à Sulpice Jérusard.

— Qui donc êtes-vous?

— Vous ne me connaissez pas et je vous connais, voilà tout. Maintenant, je vous le répète, nous avons à parler d'affaires sérieuses.

— Est-ce de la part de mon père, demanda Sulpice.

— Non.

— Est-ce au nom de mon frère ou de ma sœur ?

— Non. Je connais M. Calixte, votre père ; M. Pantaléon, votre frère ; mademoiselle Laure, votre sœur ; mais ces personnes ne me connaissent pas.

— C'est étrange !

— Je n'en disconviens pas.

Ce bizarre interlocuteur, protégé par l'obscurité, et en outre par un chapeau à bords assez larges, baissés, échappait aux investigations que les yeux de Sulpice s'efforçaient d'exercer sur sa figure. Néanmoins, à l'accent flasque, au maintien déluré de cet homme, et à la coupe de ses vêtements, il était impossible de le prendre pour un haut personnage.

— Je vous écoute, lui dit Sulpice.

— Pas ici, monsieur, si vous voulez bien le permettre.

— Où donc ?

— Dans ma voiture, celle que vous voyez là au coin de cette rue.

— Ah ! vous m'impatientez, fit Sulpice.

— Je vous comble de joie, au contraire, car je n'y suis pas seul. Une dame vous y attend.

— C'est donc une histoire de cœur ?

— C'est une affaire grave, répéta imperturbablement l'homme au large chapeau.

— Allons, dit Sulpice. Vous savez trop bien mes secrets pour que je refuse d'apprendre les vôtres.

A un signe que le cocher paraissait entendre. Une voiture, dont les deux lanternes d'argent brillaient comme deux soleils, s'avança. C'était une des plus

belles œuvres de Keller, également attelée à deux superbes bêtes, mais veuve de ce bel ornement emplumé qu'on appelle un chasseur. Dans l'intérieur de cette voiture, une lueur bleuâtre laissait à peine distinguer les objets. Les glaces étaient levées et les stores de satin baissés. L'homme qui avait accosté Sulpice ouvrit la portière et baissa le marche-pied. Sulpice, ne voyait qu'un trou noir; il monta. Seulement, alors, il aperçut une forme vague dans un coin. A un frôlement d'étoffes, il reconnut qu'il était réellement en présence d'une dame.

— Martin, tu iras un peu vite, dit une voix.

— Oui, monsieur Bertrand, répondit le cocher.

Celui qu'on venait de nommer M. Ber-

trand, monta à son tour et s'assit du côté où était la dame.

La voiture partit ; Sulpice attendit qu'on lui adressât la parole. Son cœur battait un peu plus fort que d'ordinaire. Les mystérieuses circonstances dont il cherchait vainement l'explication commençaient à le troubler. La voiture roulait avec vitesse. On ne disait pas un mot à Sulpice. — Il toussa. — Rien, toujours rien.

— Mais enfin, où me conduisez-vous ? demanda-t-il, impatienté.

M. Bertrand se disposait à répondre, mais la dame le tira par la manche, et, après un nouveau silence, elle toussa à son tour et parla.

— Monsieur, dit-elle, nous serons avant dix minutes au milieu de la plaine Saint-Ouen. Je descendrai de voiture ; vous me suivrez. Seuls, vous et moi, sûrs que per-

sonne au monde ne nous entendra, nous causerons de l'affaire la plus importante qui ait jamais préoccupé votre vie.

— J'attendrai, murmura Sulpice.

En ce moment, il se mordait la lèvre afin de s'assurer que tout cela n'était pas un rêve.

— C'est étonnant, pensait-il, mais je ne dors pas.

Le cocher arrêta les chevaux. Le prétendu M. Bertrand descendit le premier pour offrir la main à la dame. Sulpice sauta à terre, et, malgré qu'il fît une nuit sans lune et sans étoiles, il reconnut à la brume lumineuse qui s'élevait au loin, qu'il était à un quart de lieue de Paris, au milieu d'une plaine. La dame presque entièrement enveloppée dans une pelisse en soie noire, et voilée de manière à ce que son visage demeurât caché, prit le bras de

Sulpice et s'éloigna avec lui. Dès qu'elle eut fait cent pas, M. Bertrand tutoyait le cocher, et le cocher tutoyait M. Bertrand.

— Dis donc, si le comte voulait sortir à présent? dit le cocher.

— C'te bêtise, pourquoi veux-tu qu'il sorte maintenant?

— Dam ! pour se promener, le pauvre cher homme.

— Ah ! oui, est-ce qu'il se promène, lui !

— C'est cependant vrai. — Pourquoi donc a-t-il un cocher?

— Pour nous, répondit le sieur Bertrand.

— T'as raison. — Mais enfin je suppose que ce soir il sonne ces gens.

— Marianne n'entendrait pas la sonnette.

— Elle n'est pas sourde !

— Quand je lui dis : Tu es sourde, elle est sourde.

— Bien, je suppose qu'elle ne bouge pas; mais si M. le comte vient lui-même jusque dans la loge.

— Elle éteint la lumière au moindre bruit de son approche.

— S'il crie, s'il casse, s'il jure.

— Elle le laisse faire.

— S'il lui demande les clefs.

— Elle répond que je les ai emportées.

— Tu as donc pensé à tout?

— Il y a longtemps que je connais le tour. Et il n'y a pas de danger que M. le comte s'y frotte.

— Du reste, tout ça c'est des suppositions, reprit le cocher ; M. le comte est malade, il ne veut voir personne. Ce n'est pas justement aujourd'hui qu'il renoncerait à ses habitudes de réclusion. Est-ce

drôle, être riche à millions, et s'imposer volontairement une vie de prisonnier.

— Il aime ça.

— Grand bien lui fasse. Mais si j'étais M. le comte, je ne vivrais pas ainsi.

— Si tu étais M. le comte, tu ferais ce que nous voudrions et rien de plus.

— Oh!... ce serait bien possible, fit le cocher.

A une portée de fusil de l'endroit où avait lieu cette conversation, Sulpice, de plus en plus stupéfié, méditait la proposition suivante que la dame à pelisse noire venait de lui adresser :

— Voulez-vous être millionnaire ?

IX

Reine Machu.

Paris, le soir, quand la nuit est close, est beau à voir à quelque distanee. Des innombrables lumières éparses dans cette ville, s'élève une vapeur enflammée qui forme dans les airs un immense nimbe d'or. On dirait la réverbération d'un océan de feu, surtout si on écoute le sourd mu-

gissement sans cesse râlé par lui. C'est un spectacle grandiose.

Du milieu de la plaine de Saint-Ouen, Sulpice voyait les lueurs de cette grande fournaise aux voluptés, et on venait lui dire : « Voulez-vous être millionnaire ? »

— Madame, dit-il, expliquez-moi l'étrange aventure qui me met à cette heure en votre présence, et ne me demandez pas ce que je veux être, car ce serait trop long à dire...

La bizarre interlocutrice ne sembla pas avoir entendu ces mots ; elle reprit d'une voix calme :

— S'il vous était possible de vous transformer subitement en homme du monde, puissant et honoré ?

Je n'hésiterais pas, madame, soyez-en convaincue, mais je sais que c'est impossible...

Sulpice, quoique dans un état voisin de l'hallucination, ne pouvait s'empêcher de chercher à voir les traits de la personne qui lui parlait. Mais un voile épais arrêtait ses regards. Il fut forcé de se contenter des quelques observations suivantes : cette dame était maigre, sa voix ferme et incisive, sa main nerveuse et dure. A coup sûr, un connaisseur eût déclaré sur ces indices qu'elle ne pouvait être belle.

— Je vous offre, reprit-elle, une fortune immense, dont vous pourrez faire usage sans honte et sans remords. — Ces derniers mots avaient été prononcés d'un ton moins calme. — Sulpice crut comprendre : il était aimé à son insu.

— Mais à quelles conditions tout cela ? dit-il.

— C'est juste. Vous cesserez d'être Sulpice Jérusard. Votre famille sera pour

vous un mot oublié, et vous prendrez le nom qui vous sera donné.

— Quoi ! je n'aurais même plus le droit de voir mon père ?

— Pas plus que s'il était mort.

— Oh ! c'est trop cruel. Quel crime ai-je commis pour qu'on me suppose capable d'oublier l'homme qui s'est sacrifié pour moi ?

— Depuis un an, vous êtes de retour d'Italie. Eh bien ! votre père a-t-il existé pour vous ?

— Mais comment donc, madame, répliqua vivement Sulpice, savez-vous jusqu'à mes secrets les plus cachés ?

— Je sais tout ce qu'il m'importe de savoir. J'avais besoin de vous connaître ; j'ai pris votre vie jour par jour, et je l'ai feuilletée comme on fait d'un roman.

— Mais comment avez-vous su mon vé-

ritable nom, je ne l'avais dit à personne?

— Vous sortiez parfois le soir et vous alliez dans la rue Geoffroy-Lasnier. Vous demeuriez des heures entières indécis devant une porte. Les renseignements que j'ai fait prendre m'ont appris pourquoi de cette maison un jeune homme était parti depuis trois ans. Ainsi, j'ai su votre nom, votre âge, votre passé. Je suis, du reste, seule à savoir cela, et mes ordres ont été exécutés avec assez d'intelligence pour qu'il n'en résultât rien de fâcheux pour vous. — Votre amour-propre, plus fort que vous ne le croyez vous-même, la modeste condition de votre famille, sont entre elle et vous un abîme ; vous êtes né pauvre et obscur, vous voulez l'opulence, la vie fastueuse ; je vous l'offre. Et pour première condition, je vous le répète, votre famille aura cessé d'exister pour vous.

Sulpice resta muet un instant. Il respirait avec peine.

— Après? murmura-t-il.

—Vous épouserez, en Angleterre, une femme qui vous aime.

— Je la verrai avant de l'épouser, sans doute?

Ici la voix de la dame devint tout à fait tremblante.

— Elle n'est pas très-laide, continua-t-elle, et vous pourrez l'aimer. Mais au moment où vous la verrez, il ne vous sera plus permis de reculer. Vous aurez accepté ou refusé les propositions qu'elle vous fait faire par moi.

— Est-ce tout? demanda Sulpice.

— Non. En changeant de nom, vous accepterez le titre de noblesse qu'elle vous dira, et vous le porterez en gentilhomme.

— J'accepte.

— Pour vous enchaîner à jamais à votre femme, vous écrirez trois lignes qui vous seront dictées par moi, et vous les signerez.

— Je voudrais savoir ce que doivent contenir ces trois lignes.

— Elles seront simples et explicites.

— Alors, je suis prêt.

— Demain, à pareille heure, vous vous trouverez à l'endroit où vous êtes monté dans ma voiture. Vous aurez mûrement réfléchi aux offres que je vous fais. Je ne vous recommande pas de garder secret l'entretien que nous venons d'avoir, car je vous connais assez pour être certaine que vous n'en divulguerez pas un mot.

— Vous me connaissez si bien, madame, que vous m'effraieriez si j'étais superstitieux.

— Venez, monsieur, ma voiture va vous reconduire.

Un quart d'heure après, Sulpice se trouvait seul à quelques pas de son hôtel garni.

L'hôtel garni, pour peu qu'il soit médiocre, à Paris, et situé dans une vilaine rue, exerce une singulière influence sur les imaginations. On ne saurait compter le nombre de gens devenus poètes par amour ; Eh bien ! le nombre de ceux qui se sont faits romanciers parce qu'ils avaient demeuré en hôtel garni est peut-être plus incalculable encore. C'est en effet le foyer des aventures et l'asile des existences mystérieuses ; c'est dans ces chambres à petites fenêtres mal fermées, mal vitrées, aux quatre murs nus et écailleux, ou recouverts d'un papier disjoint et humide, c'est sur ces chaises éclopées, craquantes, sur ces tables grandes comme

une lettre de faire part, dans cette atmosphère douteuse, aigre et susceptible de vous faire éternuer comme une prise de poudre d'Espagne, c'est à côté de ces lits habillés de laine jaune et de toile rapiécée, c'est à la lueur de ces chandelles de suif toujours vomissant dans leur bobèche de cuivre que les poètes écrivent leurs plus belles pages, que les Delacroix de l'avenir barbouillent leur première idée, que les futurs hommes politiques délaient un modèle de constitution.

Oh! si l'on savait toutes les illusions empanachées dont le cortège a passé sur ce plancher sale, si l'on pouvait voir les brillantes chimères qui sont venues secouer leurs grelots d'or auprès de ces têtes hâves et ridées avant l'âge. — Et si l'on comptait les cordes attachées aux espagnolettes, ou à un gros clou planté là par

hasard, et les petites bouteilles de poison, les rasoirs ensanglantés jusqu'au manche, les réchauds allumés quand tout était soigneusement fermé dans la chambre !

Sulpice ne dormit pas un instant. Il se promena jusqu'au jour dans sa cellule meublée, songeant à sa jeunesse malheureuse, méprisée, à ses jours de misère, d'humiliation, et puis à l'avenir qu'on lui offrait, cet avenir inexplicablement assis sur un milion.

Il se regarda dans une glace fendue, détamée ; son habit était luisant comme une anguille et légèrement crevassé aux coudes. Son gilet avait des boutonnières de trop et des boutons de moins. Sa cravate, comme son chapeau, changeait son noir primitif contre une nuance rougeâtre. Son pantalon godait horriblement, ses bottes avaient des contorsions de hareng brûlé.

— Je suis vêtu comme un mendiant, dit-il. Aussi on me méprise dans la rue. On rit en me regardant.

Il faut remarquer que telle est l'erreur de tous les gens mal vêtus. Ils s'imaginent captiver l'attention publique par leur dénûment. Singulier effet de l'orgueil humain ; l'homme richement enveloppé a absolument la même prétention que le gueux moitié nu !

— Mais je ne veux plus de cette misère, disait Sulpice ; la fortune me tend les bras, je vais vers elle. N'importe à quelles conditions ; je les aurais acceptées toutes. — Mais cependant, si la femme que je dois épouser est d'une laideur repoussante ; si c'est une vieille hideuse, altérée de mon sang parce qu'il est jeune. — N'importe ! je veux être riche. Je me vendais morceau par morceau à la misère et à

la honte, il vaut mieux me vendre en bloc par contrat de mariage.

Les mots de gentilhommerie prononcés par la dame voilée avaient empêché Sulpice de supposer une machination criminelle ou seulement déloyale dans les offres qui lui étaient faites ; néanmoins, se rappelant le faux nom et le titre de noblesse dont il devait se revêtir, puis les trois lignes mystérieuses à écrire et à signer, il eut un frémissement involontaire.

Quant aux conditions implacables qui lui interdisaient tout sentiment filial et fraternel, il croyait pouvoir accepter sans hésitation, car dès que bon lui semblerait il desserrerait ou briserait un engagement aussi inhumain.

Enfin la nuit s'écoula et le jour aussi ; ce furent deux siècles pour lui. Il aurait avancé d'un an l'horloge de sa vie, à la

condition que cette nuit et ce jour n'eussent duré qu'une heure.

Au moment convenu, la voiture parut. Sulpice devint pâle quand elle s'arrêta devant lui. Il monta vacillant.

La dame n'avait pas, comme la veille, M. Bertrand à sa droite. Sulpice s'aperçut qu'il était seul avec elle. La voiture allait très-vite. Pendant un quart d'heure, le silence le plus parfait ne cessa de règner entre ces deux personnages.

Une petite sueur froide perlait sur le front de Sulpice. Il avait lu les contes de Muséus, et quoiqu'il ne se l'avouât pas à lui-même, il n'aurait pas aimé , à minuit, voir danser un chat noir avec un manche à balai.

La voiture roulait sur la marge d'une route, évidemment, car le bruit des roues ne s'entendait pas.

Dehors, le vent soufflait avec rage et glissait des sifflements aigus au travers des cadres dans lesquels les glaces sautillaient.

Sulpice se souvenait malgré lui de ces enlèvements nocturnes exercés par les spectres d'Allemagne, sur d'innocentes jeunes filles ou de naïfs chevaliers. Il essayait de rire de ces petits souvenirs littéraires ; mais quand ses lèvres voulaient rire, elles s'amincissaient en tremblottant.

— Regardez au travers de cette glace, dit la dame ; voyez-vous là-bas ce point lumineux sur cette hauteur ? c'est là que nous allons.

A force de s'écarquiller les yeux, Sulpice reconnut le point lumineux ; mais il crut remarquer que c'était une étoile à l'horizon.

— C'est bien loin, ce me semble, se

contenta-t-il d'observer à demi-voix.

La dame ne répondit pas.

Ce voyage, quelque peu fantastique, dura une heure. La voiture ne roulait plus. Quelqu'un vint ouvrir la portière.

— Descendez, mes petits anges, dit une voix facile à reconnaître pour celle de M. Bertrand.

Sulpice vit devant lui une maisonnette à deux étages, isolée sur le bord d'un chemin. Ce pouvait être à Pantin ou à Vincennes, il l'ignorait.

Les maisons ont leur physionomie comme les êtres vivants. Il est une certaine couleur de murailles, un genre particulier de lézardes, une nuance de volets fermés ou de porte entrebâillée qui inspirent une inquiétude superstitieuse à l'observateur. L'imagination se plaît à asseoir des rêves cruels entre ces murailles à mine

sombre, vulgairement qualifiées du nom de maisons à crime.

Or la maison qui s'offrait aux yeux de Sulpice n'était pas d'un aspect à dissiper les nuages qui montaient à son cerveau.

Figurez-vous 'quatre murs jetés sur le bord d'un chemin, au milieu d'un champ ; des auvents fermés, une petite porte sur le devant de laquelle M. Bertrand montrait sa silhouette immobile, et tout cela vu à la clarté des lanternes de la voiture.

Sulpice était une de ces natures susceptibles d'actes de courage, mais impressionnables au suprême degré. Ce qui eût échappé à l'œil froid d'un rustre lui causait de vives émotions ; la vue d'une épée nue dirigée contre sa poitrine, le trou noir d'un canon de pistolet braqué sur son front, ne l'auraient pas effrayé et n'auraient pas fait affluer le sang à son cerveau,

ainsi qu'il advenait de toutes les circonstances bizarres au milieu desquelles il s'efforçait de paraître calme en ce moment.

La dame entra la première. Sulpice suivit. M. Bertrand resta dehors à tutoyer le cocher selon son habitude.

— Asseyez-vous, dit la dame.

Sulpice se trouvait dans une salle divisée en deux par un vitrage dépoli. La lumière, placée d'un côté, n'éclairait l'autre que très-faiblement. Impatient de voir la personne avec qui il allait avoir un entretien solennel, il attendait qu'elle levât son voile. Elle se laissa tomber sur un siége, parut réfléchir, puis commença :

— Vous avez eu le temps de songer à mes propositions, monsieur. Etes-vous disposé à les accepter?

Une dernière hésitation rendit Sulpice

muet pendant une minute, il fit un effort comme s'il eût levé la pierre d'une tombe, et il répondit :

— Oui, madame.

— Je n'ai nul besoin, alors, de vous demander si vous êtes prêt à faire tout ce dont nous sommes convenus.

— Je suis prêt.

— Passez dans la pièce voisine où est cette lumière et écrivez sous ma dictée.

Il eût bien voulu jeter un seul regard sur le visage de cette femme, mais il ne sut en quels termes lui communiquer son désir.

— Elle ne veut pas se laisser voir, pensa-t-il, elle doit être horrible.

Il se rendit à l'invitation qui lui était faite. Il trouva une plume disposée à dessein.

— Je suis à vos ordres, dit-il.

La dame restée dans la première pièce, dicta :

— « Chère Reine. » Ce dernier mot est un nom propre, ajouta-t-elle.

Sulpice écrivait. La dame reprit, en appuyant longuement sur chaque syllabe :

— « Faites. — Je suis votre complice. Je veux être riche et heureux à mon tour. »

— Madame, s'écria Sulpice en se redressant comme si un serpent l'eût mordu ; arrêtez. Je comprends maintenant. Il s'agit d'un crime. Vous m'avez mal jugé.

— Je vous ai jugé tel que vous êtes : un pauvre qui a soif de fortune, qui boira avec ardeur la coupe d'or que j'approche de ses lèvres, et qui, s'il la repoussait par vertu, se tuerait par désespoir !

— Mais c'est peut-être mon arrêt de mort que vous voulez que j'écrive ainsi !

— Il n'est que les coupables qui puissent avoir peur des preuves de leur crime.

— Madame, je vous en supplie, expliquez-moi pourquoi vous me torturez ainsi.

— Vous avez des scrupules d'enfant, dit froidement celle qui dictait. Ecrivez la suite, et vous signerez si vous voulez.

— J'écris, mnrmura Sulpice.

— « Je veux être riche et heureux à mon tour. Aussitôt l'obstacle levé, je me rendrai à Londres, en Écosse, si vous préférez, et je deviendrai votre époux devant Dieu et devant les hommes. » Ajoutez la date et votre nom, ou déchirez ce papier ; il en est temps encore.

Le ton glacial et indifférent qui colorait traîtreusement ces dernières paroles détruisit à l'instant les incertitudes de Sulpice. Il relut l'écrit en entier.

La femme voilée attendait, et il faut

croire que, malgré son air d'indifférence, son anxiété était grande en ce moment, car elle tordait ses doigts comme si la douleur seule eût pu faire diversion à son impatience. Au sifflement de la plume courant de nouveau sur le papier, elle bondit sur son siége. Sulpice avait signé. — Son innocence réelle lui parut un sûr garant de l'avenir.

— Voici, dit-il; mais maintenant, expliquez-moi tous ces mystères, et, avant tout, où est la femme que je dois épouser?

Il tendait le papier ployé. La dame voilée le saisit.

— Eh bien, Reine? lui dit une voix dans l'entrebâillement de la porte.

— C'est fait, répondit Reine en apportant le papier à Bertrand; lisez et partez. Souvenez-vous que j'attends une lettre de vous, demain.

— Tu l'auras, ma fille. Adieu.

La voiture roula. Reine revint vers Sulpice, et rejetant son voile en arrière :

— La femme que vous devez épouser, dit-elle, c'est moi. Je me nomme Reine Machu.

En voyant à nu le visage de cette créature, Sulpice eut froid dans le dos.

Reine était laide, mais, de plus, sa physionomie exprimait une énergie sauvage à intimider un gendarme. Ses cheveux crépus formaient une couronne de laine noire autour de son front étroit et plat, sous lequel s'allumaient deux yeux cuivrés. Son nez petit et mal fait, sa bouche tourmentée à chaque coin par deux virgules de malice passionnée, les tons jaunâtres répandus à flots sur tous ses traits, sa maigreur prodigieuse, sa haute taille composaient un type sans âge et sans sexe.

La chevalière d'Eon, sous le casque, pouvait seule avoir eu la physionomie de Reine Machu.

— Monsieur le comte, dit-elle à Sulpice, veuillez monter par cet escalier; vous trouverez dans la chambre, au-dessus, le costume que vous devez revêtir à l'instant.

— Je suis comte, demanda Sulpice atterré; mais expliquez-moi...

— Vous êtes le comte Marcus-Henri de Prémouran. Vos titres, vos papiers de famille sont dans l'une de vos malles de voyage. Le temps presse. Montez.

Dans la chambre désignée par Reine, Sulpice trouva du linge de toile étincelant de blancheur, puis des vêtements magnifiques, faits à sa taille comme si un tailleur lui eût pris mesure. Il y avait de tout : des bottes, un chapeau, des gants, une montre, des odeurs, des cigarres et un porte-

feuille ventru. Sulpice ouvrit le portefeuille : — c'étaient des billets de banque qui le gonflaient.

Le malheureux, au milieu de ces trésors, chancelait de bonheur et d'effroi en même temps. Il touchait les objets lentement et du bout des doigts. Il se disait encore : « Je rêve. »

— Monsieur le comte est-il prêt ? cria Reine.

Cette voix, montant vers Sulpice comme un glapissement sinistre, l'arracha au vertige qui s'emparait de lui.

— Bientôt, répondit-il.

Ses nouvelles bottes luttaient entre elles à qui accaparerait toute la lumière des bougies. Son chapeau neuf était si noir, son linge si blanc, que ça lui faisait mal aux yeux.

— Monsieur le comte est-il prêt? répéta Reine.

— Oui, dit-il.

— Reine monta.

— Vous oubliez vos gants, monsieur le comte, et l'épingle de votre cravate, et cette bague en diamants. Tenez. Si vous n'avez pas de valet de chambre aujourd'hui, ce n'est pas ma faute, croyez-le bien. Mais bientôt vous en aurez un choisi par moi.

Sulpice laissait compléter sa transformation par Reine. Quand elle eut terminé, elle lui prit le menton comme à un enfant :

— Regardez-moi, dit-elle.

Il tressaillit.

— C'est à s'y méprendre, prononça Reine en fixant sur lui un regard qui aurait cuit un œuf d'autruche.

— Mais expliquez-moi donc...

— À notre retour vous saurez tout.

Sulpice et Reine sortirent à pied de la maisonnette ; ils marchèrent pendant quelques minutes. Au tournant d'un chemin stationnait une chaisse de poste. Le postillon, depuis une heure, jurait comme un moulin caquette.

— Nous voici, dit Reine.

Ils montèrent. A la lueur d'une lanterne, Sulpice lut sur un poteau : — *Route de Calais.*

X

L'Hôtel de Prémouran.

Un peu avant la barrière de l'Étoile, dans l'une de ces petites rues qui partent des Champs-Élysées pour aller vers Chaillot, est situé l'hôtel de Prémouran, vaste édifice dont l'un des côtés s'appuie sur une ruelle sans nom. Sa façade extérieure offre un mur de vingt pieds de haut, servant de cadre à une grande porte cintrée,

ornée de quatre colonnes rentrantes. Cette porte, à panneaux découpés, est remarquable par son épaisseur, ses ferrures et surtout son énorme marteau de bronze scrupuleusement conservé à la forme ancienne. L'hôtel se compose d'une cour, de deux ailes assez étroites, d'un corps de logis principal, peu élevé, et d'un vaste jardin entouré de charmilles à fleur de murailles. Ce genre de demeure rappelle la rue de Varennes ou de Grenelle Saint-Germain, l'un des rares quartiers de Paris où les maisons soient disposées pour un seul locataire. L'hôtel de Prémouran, à l'époque où nous y introduisons le lecteur, était triste, silencieux, presque toujours fermé. A de longs intervalles une voiture, à stores baissés, en sortait au coucher du soleil pour rentrer une heure après ; particularité fort peu observée, car cette rue

est pure de boutiquiers assis sur leur porte, de tailleurs placés en éternelles vedettes derrière les vitres, et de concierges balayant le pavé du matin au soir.

M. le comte Victor Césaire de Prémouran en 1839 avait acheté cette propriété au marquis de Boutouzel qui la tenait du duc de Villeroy, son cousin.

Six ans après cette acquisition, le comte Césaire de Prémouran mourut laissant une immense fortune à son fils, son unique parent, M. le comte Marcus-Henri de Prémouran, à peine majeur.

Cette fortune était le fruit d'un travail aride et continuel. Ruinée par la révolution qui fit tomber la tête de Louis XVI, la famille de Prémouran n'avait légué qu'un titre honorifique à son héritier. Celui-ci mit le titre au fond d'une cassette, et chercha fortune dans l'industrie. Il jau-

nit, vieillit à la peine comme un joueur au tapis vert. Il épousa la femme d'un fabricant d'indiennes ; il en eut un fils et resta veuf.

Chaque fois qu'il avait gagné un billet de banque, il le glissait dans la cassette où était son titre de noblesse, de façon qu'un beau jour la cassette étant pleine il la renversa sens dessus dessous. Le titre lui parut beau sur une pile de billets de banque; il le reprit. Et trouvant sept chiffres à l'addition de sa fortune. Il vendit ses usines et rentra dans Paris, mais non dans le monde ; car quand il était pauvre on l'en avait repoussé. C'est pourquoi il acheta l'hôtel du marquis de Boutouzel, sorte de retraite isolée où il mourut.

Le comte Césaire de Prémourant n'aimait pas le luxe. Le personnel de sa maison se réduisait à deux serviteurs : un an-

cien contre-maître et sa femme, ouvriers laborieux liés à son sort depuis dix ans. Ce contre-maître se nommait Bertrand Machu, sa femme Marianne. Ils avaient une fille nommée Reine. Le comte la faisait élever à ses frais.

Ces gens aimaient leur maître, mais ils se demandaient souvent si à sa mort il laisserait un testament surtout pour leur fille qu'ils adoraient et aux moindres caprices de laquelle ils obéissaient.

Le comte Césaire de Prémouran, avant de rendre son âme à Dieu, recommanda la famille Machu à son fils, mais il ne fit pas le moindre legs en leur faveur. Cet oubli planta un clou de haine dans le cœur de Bertrand, de Marianne et de Reine ; ils résolurent de se venger sur le fils de la lésinerie du père.

Jusque-là il n'y avait que de l'égarement

chez les père et mère Machu. Reine, élevée comme une grande dame et subitement redescendue au niveau de ses parents, revint chez eux.

Ils avaient souri, — même à ses défauts. — Enfant, ils lui attribuaient une haute sagesse, et n'écoutaient ses puérilités que pour les qualifier de preuves d'esprit ; jeune fille, ils la trouvaient jolie, ils lui disaient que son regard était doux et fin. On riait quand, de colère, elle brisait un objet de prix, et si après elle battait sa mère, Bertrand Machu s'écriait : « C'est bien fait ! »

Aussi Reine avait dans le cœur un ferment d'orgueil, de cupidité, d'hypocrisie, de cruauté, en un mot tout ce qu'il faut pour gonfler ces ballons de dépravation humaine qui viennent tôt ou tard se crever sur un échafaud.

Son caractère horrible était en partie l'œuvre de ses parents. Elle leur rendit ce qu'elle avait reçu d'eux ; instruite et subtile, elle les accoutuma peu à peu à ses sophismes qui devaient les mener loin sur le chemin du mal.

— Pourquoi, disait-elle, M. Henri, qui ne s'est donné que la peine de naître, a-t-il hérité de la fortune de son père?

— Tiens, ma femme, écoute ce que dit Reine, c'est très intéressant.

Bertrand et Marianne se prêtaient gravement à la discussion.

— Vous, continuait Reine, en travaillant sur ses métiers et en surveillant ses ouvriers, vous avez contribué à la fortune de feu M. le comte ; vous auriez dû en avoir une part.

— Eh! hasardait Machu, un imbécille répondrait : Le père nous faisait travailler

et nous payait. Nous n'avions rien à perdre dans ses entreprises. Nous y trouvions un salaire assuré. Mais lui, une fois, quand il a acheté sa dernière scierie de planches, il a failli boire un fameux bouillon. Il en a tenu à rien qu'il soit ruiné complètement! C'est peut-être pour cela qu'en nous payant nos journées, il se croyait quitte envers nous.

— Oui, disait Reine, il eût été quitte s'il se fût ruiné; mais il s'est enrichi.

— Tu as raison, ma fille!

— Et enfin qu'a fait M. Henri pour avoir le droit de dormir si paisiblement sur les trésors de la succession?

— Je ne sais pas, répondait Bertrand Machu; feu M. le comte disait : j'ai travaillé comme quatre hommes, mon fils se reposera comme deux. Il considérait son

fils comme une partie de lui-même, ce vieux-là.

— C'est une injustice révoltante, concluait Reine.

— Oui, c'est vrai, prononçaient en chœur les époux Machu.

— A quoi encore emploie-t-il sa fortune, notre nouveau maître?

— Il est misanthrope, ainsi que dit Reine.

— Au lieu de donner aux pauvres, de s'acheter quelques amitiés chez les malheureux, il thésaurise comme un avare, et il dort ou il reste dans son trou comme une marmotte.

Dans les paroles les plus acerbes de Reine contre le comte, il y avait un sentiment indéfinissable de sollicitude cachée.

— Ça le tuera, s'il continue, disait Bertrand.

Tel était le genre des conversations intimes de cette famille. A force de philosopher de cette façon, M. et madame Machu arrivèrent à considérer la fortune du jeune comte comme la leur, et ce dernier devint à leurs yeux un simple locataire qui leur payait assez bien son terme.

Bertrand Machu, homme de quarante ans, trapu, fort, rouge de peau, avait des yeux gris, un nez épaté et des lèvres lippues. On eût dit un boucher de campagne vêtu à la propriétaire. Reine exigeait qu'il eût de la toilette. Il croyait avoir compris la volonté de sa fille en s'habillant comme un concierge du faubourg Saint-Denis.

Marianne était le pendant de son mari. A eux deux ils allaient ensemble comme Paul et Virginie, Estelle et Némorin, ou Atala et Chactas. Vêtue de laine quadrillée, été comme hiver, la tête couverte

des ondulations d'un bonnet à tuyaux, les mains toujours campées dans les poches de son tablier, bleu, madame Machu se posait admirablement dans la loge de l'hôtel de Prémourant. Elle remplissait les fonctions de concierge de la maison, véritable sinécure cotée néanmoins huit cents francs au budget annuel du comte. Bertrand Machu, en sa qualité d'administrateur-gérant-comptable, recevait seize cents francs.

Reine n'avait pas voulu d'appointements, cela ressemblait trop à des gages. Ses habitudes, comme ses vêtements, tendaient à s'affranchir de tout stygmate de livrée. Ordinairement ses robes auraient pu presque lutter de richesse avec celles d'une danseuse retirée de l'entrechat et de la pirouette: mais sa position exigeait qu'elle conservât un attribut quelconque de la do-

mesticité qu'elle avait adroitement changée pour elle en surintendance. De là, ses coiffures médiocres, bonnets tronqués en chapeaux, moitié l'un, moitié l'autre; ses mitaines en soie brodée, souvent substituées aux gants satinés, cachées dans un manchon ou une ombrelle, suivant la saison. Reine ne pouvait pas avouer son luxe. Elle souffrait horriblement de cette contrainte incessante, et elle en attendait la fin, fin prochaine, très mystérieuse aux yeux de M. et madame Machu.

Depuis un an, Reine, qui avait eu une enfance sombre et taciturne, souriait quelquefois en montrant à son père et à sa mère les magnifiques étoffes qu'elle achetait pour les enfouir dans ses armoires.

— Tu porteras ces robes-là, ma fille? disait Marianne ébahie.

— Bientôt.

— Grand Dieu! que tu seras belle là-dessous! mais... il me semblait que les grandes dames seules possédaient des toilettes aussi éclatantes.

— Qui vous dit que je ne serai pas bientôt grande dame! répondait Reine.

Marianne se frappait le front, cherchant à comprendre ces paroles.

Henri de Prémouran, sans jamais avoir eu la vie énergique de son père, avait hérité de son indifférence pour tout ce qui était faste mondain. Il aimait la solitude, non comme un philosophe, mais comme un fou. Cependant il jouissait de toutes ses facultés mentales.

L'homme qui veut essayer de vivre seul doit être assez poète pour se créer un monde imaginaire, sinon, bientôt son isolement le tue. Henry de Prémouran n'avait de poésie que juste ce qu'il faut pour

aimer l'ennuyeux Zimmermann et son *Traité de la Solitude*. Quand il entendait chanter un rossignol dans le jardin de l'hôtel, ses yeux cherchaient un fusil. Il sortait trois ou quatre fois par an ; Reine ou Bertrand Machu le suivaient secrètement, qu'il allât à pied ou en voiture ; ils observaient tout.

Le comte ne voulait recevoir personne et ne voyait que les Machu, très rarement encore. Toutes ses affaires sans exception étaient gérées par Reine et son père. Ce dernier donnait les signatures aux fermiers de M. de Prémouran, qui avait des terres jusqu'en Tourraine. Il touchait les sommes et en tenait compte sous l'inspection de sa fille, qui avait usurpé la domination suprême en tout. Elle administrait la maison à sa guise au point de vue de son bien-être. Elle n'avait admis à cette

existence entrelardée que son père, sa mère et un de ses oncles, frère de son père, cocher-palefrenier, nommé Martin, celui à qui Bertrand prodiguait un tutoiement qui nous paraissait suspect.

C'était presque toujours Reine qui parlait au comte de Prémouran quand il permettait qu'on lui parlât. Elle ne se demandait plus la cause de sa misanthropie de sa tristesse éternelle, elle croyait la connaître. Il advint qu'elle vit le comte se promener dans son jardin. Il parlait à voix haute comme un clubiste qui étudie. Elle entendit à peine ce qu'il disait. Une ineffable lueur de joie brilla dans ses yeux : elle aimait le comte. Elle venait d'acquérir la certitude qu'il était fou d'amour pour elle.

Il n'est pas de passions plus terribles que celles des femmes laides. Reine n'é-

tait pas belle, on le sait; mais elle ne le savait pas, elle.

Un jour, pâle, tremblante, la lèvre blême, elle se rendit dans le salon du comte. C'était une large pièce tendue de satin gris, meublée de velours blanc mat sur ébène, enrichie de peintures de maîtres, un Ribeyra, un Titien, un Teniers et un Ostade. Au milieu du parquet, sur une magnifique peau de léopard, quelques livres éparpillés, un chibouke, disaient la vie monotone d'Henri de Prémouran, maigre, brun, et débile jeune homme, miné par ce mal terrible que les Anglais appellent le spleen.

— Que voulez-vous? demanda-t-il à Reine.

Elle s'assit. Ses jambes faiblissaient.

— Monsieur le comte, dit-elle, je sais tout.

Henri de Prémouran leva ses yeux sur Reine.

— Expliquez-vous, s'il vous plaît.

— Je sais pourquoi vous vivez dans cet état de solitude si tristement suave pour vous.

— Je vis comme il me semble bon de vivre ! dit le comte.

— Vous luttez, reprit Reine, contre une passion qui s'est emparée de votre cœur. Vous combattez un amour que votre naissance, votre position dans le monde vous interdisent de légitimer !

— Ce que vous me dites est bizarre, dit Henri de Prémouran d'un ton glacial qui aurait dû désillusionner Reine.

Mais elle aimait ce jeune homme et son amour n'était pas de ceux qu'on éteint avec le froid d'un regard.

— Oh ! monsieur le comte, puisque vous

m'y contraignez, je ne craindrai pas de m'avilir à vos yeux. Je parlerai, moi, si vous n'osez le faire.

— Eh bien ! parlez ; je vous y autorise.

— Vous aimez une jeune fille... C'est cet amour qui vous tue...

— Qui vous a dit cela ?

— Elle, qui vous aime, qui vous adore.

— Où est donc cette jeune fille ?

Reine hésita, mais elle avait encore la foi et l'espérance.

— Quelle est cette jeune fille ? reprit le comte.

— C'est moi, murmura Reine.

Henri de Prémouran s'était levé, il se rejeta sur sa peau de léopard.

— Vous ! fit-il. Regardez-vous dans une glace, mademoiselle, et apprenez que jamais homme ne vous aimera.

Si un serpent se fût subitement enroulé

autour du cou de Reine, la malheureuse n'aurait pas éprouvé une sensation plus terrible.

Elle sortit en se traînant.

La désillusion de Reine fut horrible. Elle eut comme une attaque d'épilepsie en venant tomber dans la loge de sa mère. Quand à force de soins ses sens lui eurent été rendus, elle poussa des cris comme une tigresse blessée. Puis elle raconta la cause de son désespoir à Marianne et à Bertrand. Ce dernier sauta sur une hache qui lui avait servi à fendre du bois, et il se précipitait vers l'appartement du comte. Reine l'arrêta.

— Non, dit-elle, il ne souffrirait pas assez!

De ce jour, cette femme n'eut qu'une pensée : assassiner Henri de Prémouran. Mais elle craignait les lois, et, en outre, si

sa vengeance avait soif du sang de cet homme, un reste d'amour rentré au fond de son cœur comme une rage impuissante, l'intérêt de sa famille et des siens qui reposait sur une savante exploitation de la confiance du comte, l'empêchaient de briser une existence à laquelle la sienne était liée inextricablement.

Le comte dépérissait par suite de la réclusion volontaire dont il avait fait son unique passion. Attaqué depuis longtemps d'une insomnie persistante, il ne voulut pas voir de médecin ; seulement, aux sollicitations de Bertrand Machu, il écrivit à un célèbre docteur, qui signa une ordonnance et la lui envoya. Cette consultation rendit le sommeil au comte, grâce à deux petites pilules qu'il avalait chaque soir dans une potion préparée par les Machu.

Reine était maintenant absorbée par des préoccupations d'auteur dramatique. Chez elle ou dehors, un problème insoluble bouillait dans son cerveau. Elle cherchait un moyen de concilier à la fois sa vengeance, son amour et sa cupidité. Le hasard lui offrit ce moyen.

Traversant un jour la rue Tronchet avec son père, elle saisit le bras de ce dernier et s'appuya pour ne pas tomber.

— Mon père, dit-elle, voici le comte déguisé ; il vient à nous.

— Oh ! fit Bertrand Machu ; je l'aurais cru, moi aussi.

— Ce n'est pas lui, s'écria Reine.

Un jeune homme passait.

— Comme il lui ressemble ! dit Bertrand Machu.

— Mon père, reprit Reine, qui venait de concevoir subitement un projet de

crime gigantesque, suivez ce jeune homme, sachez où il demeure, ce qu'il fait; sachez tout cela, il y va de notre fortune, et peut-être de notre vie.

Sans comprendre en rien le sens de ces paroles, mais heureux d'avoir une occasion de plaire à sa fille et de lui prouver qu'il savait être adroit, Bertrand Machu s'élança à la poursuite du prodigieux ménechme d'Henri de Prémonran. — C'était Sulpice Jérusard.

Il ressemblait au comte, au point que Reine, dans les projets étranges qu'elle venait de concevoir, ne craignait plus qu'une chose, résultat de sa première impression, c'était que ce jeune homme ne fût le comte lui-même, déguisé. Elle se hâta de courir à l'hôtel, où elle vit Henri. Alors elle dit à Marianne : — Malgré tout,

malgré Dieu lui-même, je serai comtesse de Prémouran !

Vous comprenez, maintenant, lecteur, comment Sulpice Jérusard s'était trouvé en présence de Reine. Mais pendant que ces deux personnages roulent vers Londres, il est utile de vous ramener à l'hôtel de Prémouran.

Le comte quittait son salon vers dix heures du soir. Depuis qu'elle avait brûlé sa déclaration d'amour, Reine Machu ne servait plus M. de Prémouran. Marianne remplissait cet office. Tous les soirs elle apportait la potion.

Le jour du départ de Sulpice et de Reine, Marianne attendait impatiemment son mari ; il revint dans la voiture conduite par Martin, et, se penchant à l'oreille de la Machu :

— Va, lui dit-il, tout s'arrange.

Elle prépara la potion de M. le comte. Au lieu de deux pilules opiacées, elle en mit six.

Un sommeil léthargique s'empara de Henri de Prémouran. Bertrand Machu, aidé de sa femme, le transportèrent dans une lourde voiture de voyage, disposée à l'intérieur comme un lit. Le cocher Martin ne prêta à cette mystérieuse machination que le secours de son talent à conduire des chevaux ventre-à-terre. Lié à son frère Bertrand par intérêt, il agissait sous ses ordres sans chercher à comprendre. Ses instincts d'amitié ou de vertu s'arrêtaient à ses besoins matériels. On lui donnait une grosse nourriture, des bas de laine, de gros souliers, de bons vêtements ; il était heureux : ses yeux et ses oreilles se fermaient pour ne rien voir, rien enten-

dre qui dérangeât le cercle massif de son bien-être.

Bertrand lui dit de prendre son manteau et de monter sur le siége. Ils attendirent Marianne qui était allée jeter à la poste une lettre écrite par Machu à l'adresse de *Madame la comtesse de Prémouran, à Londres*. Dès qu'elle fut de retour, elle se glissa dans la voiture de manière à surveiller le sommeil du comte. Bertrand, resté le dernier, ferma soigneusement toutes les portes de l'hôtel, et vint s'asseoir sur le siége auprès de Martin. — La voiture partit se dirigeant vers le chemin de fer d'Orléans.

Huit jours après, Reine arrivait de Londres où elle s'était mariée. Les gazettes anglaises avaient à ce sujet publié la nouvelle suivante : « Les Français continuent à venir en Angleterre contracter les ma-

riages qui, dans leur pays, ne se célébreraient pas sans provoquer d'énormes charivaris : hier, M. le comte Marcus Henri de Prémouran a épousé presque clandestinement une personne sans naissance, sans fortune et sans beauté. »

Sulpice Jérusard était riche. Il avait des valets, un hôtel splendide, de l'or à pleines mains. Tous les jours, à la même heure, il fatiguait un magnifique cheval arabe sous les arbres rachitiques du bois de Boulogne. Le soir, il allait aux Bouffes, dans une petite loge charmante, mais un peu sombre ; il l'avait choisie ainsi, parce que la nouvelle comtesse de Prémouran était toujours auprès de lui quand il admirait les délicieux gazouillements de Julia Grisi ou les ronflements métalliques de Lablache. — Reine aimait Sulpice à cause de sa ressemblance avec le

comte ; mais peut-être aussi à cause de cette ressemblance qui lui rappelait une humiliation affreuse, cette femme mélangeait à son amour une haine indéfinissable. — Cela peut paraître paradoxal de mettre ainsi les sentiments les plus opposés dans une même âme ; nous ferons observer que chez les natures mauvaises, accessibles aux instincts criminels, cette bizarrerie morale n'est pas un phénomène ; elle existe fréquemment.

Jalouse, craintive, soupçonneuse, elle établit autour de Sulpice une police occulte choisie parmi une valetaille habile, rouée, âpre aux gains les plus iniques qui avait remplacé Bertrand Machu, Marianne et le cocher Martin. Le comte, disait-on, depuis son mariage, tenait ces derniers éloignés de lui à cause des droits de nouvelle parenté qu'ils n'auraient pas manqué

de faire peser sur sa fortune et sur certaines convenances.

Quand Sulpice Jérusard sortait de l'hôtel de Prémouran, il était suivi. Reine Machu savait le soir tous les pavés que son mari avait touchés du pied, toutes les fenêtres auxquelles il avait jeté un regard en passant. S'il montait à cheval, un invisible jockey courait derrière lui. S'il allait en voiture, des laquais le gardaient à vue. Le malheureux fut longtemps avant de s'apercevoir de l'espionnage auquel il était condamné. Une circonstance cruelle le lui révéla.

Un jour il était allé rue Geoffroy-Lasnier. Les yeux pleins de larmes il s'était arrêté un instant devant le nº 15.

Lorsque Reine apprit cela, elle devint furieuse. Elle dit à l'espion que probablement M. le comte avait eu quelque

aventure sentimentale dans cette rue.

Le lendemain, Reine, l'âme noircie d'une résolution implacable, partit seule, à pied, de l'hôtel de Prémouran. Sur le quai, auprès de la rue Geoffroy-Lasnier, elle monta dans un fiacre et pria le cocher d'aller chercher un brave homme, dont elle lui donna l'adresse. Le cocher amena Calixte Jérusard.

— Monsieur, lui dit Reine, j'ai à vous parler d'une affaire de famille, veuillez prendre place auprès de moi.

Sur un signe de Reine, le cocher dirigea ses chevaux vers le bois de Boulogne.

— Vous avez un fils qui se nomme Sulpice, reprit-elle.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de Calixte.

— Madame, vous le connaissez, vous

l'avez vu en Italie! s'écria-t-il. Oh! dites-moi s'il est heureux?

— Je suis désolée de n'avoir que de tristes nouvelles à vous apprendre, répondit Reine froidement. Préparez votre cœur de père au coup que je vais lui porter...

— Il est mort! interrompit Calixte en sanglottant.

— Il est mort pour vous, dit Reine, cessez de pleurer un fils qui n'a plus droit à votre pitié.

Calixte, atterré, fixa sur cette femme un regard navrant.

— Que voulez-vous dire!... Madame, épargnez-moi. Laissez-moi ignorer un malheur qui m'empêcherait d'aimer mon fils.

— Sulpice Jérusard a commis un crime que la justice humaine punit de mort,

poursuivit-elle impitoyablement ; il n'est plus en Italie, ainsi que vous le croyez, il est à Paris. Il n'est plus pauvre, mais l'immense fortune dont il jouit lui a coûté la vie d'un homme !

Le pauvre père écoutait haletant ; il serrait son crâne dans ses mains, comme pour retenir sa raison prête à s'enfuir.

— Ce n'est pas vrai... murmura-t-il, ce n'est pas vrai ! ô Sulpice, Sulpice, toi que j'ai tant aimé, tu serais devenu criminel ! Non, non, c'est un mensonge...

— Lisez cette lettre, dit Reine ; elle vous prouvera peut-être ce que je suis forcée de vous dévoiler.

— C'est bien son écriture.

Et Calixte lut les lignes écrites sous la dictée de Reine Machu.

— Misérable ! s'écria-t-il, c'est vous sa complice, qui l'avez entraîné. Mon fils

était un honnête homme, vous en avez fait un scélérat.

— Ne parlez donc pas si haut, monsieur, dit Reine, vous feriez tomber la tête de votre fils. — Je suis sa complice, cela est vrai. J'ignore lequel de nous deux a entraîné l'autre, mais je sais que le jour où Sulpice serait redevenu votre fils, notre crime eût été découvert ; c'est pourquoi il m'a fallu briser le dernier lien qui existait entre vous et lui. Il vit aujourd'hui sous un nom qui n'est pas le sien ; vous seul pouvez divulguer ce secret auquel est attachée ma sécurité et celle de Sulpice. Qu'il soit mort pour vous et la justice n'aura jamais à lui demander quel est son véritable nom.

— Ce sont d'horribles mensonges, répétait Calixte, mon fils est encore en Italie.

En ce moment le fiacre roulait sur l'une des allées du bois de Boulogne. Reine regardait au loin comme si elle eût cherché quelqu'un sous les arbres.

— Vous croyez votre fils en Italie, murmurait-elle ; — elle cherchait avec anxiété.

Tout-à-coup elle saisit la main de Calixte.

— Reconnaissez-vous ce cavalier? dit-elle.

Le nouveau comte de Prémouran caracolait sur son cheval arabe.

— Mon fils ! s'écria Calixte d'une voix déchirante.

Cette exclamation frappa Sulpice comme un coup de foudre, il avait reconnu la voix de son père. Il arrêta son cheval à la portière du fiacre. Mais à la vue de Reine, qui était à côté du vieillard, il devint livide.

Alors le malheureux père détourna la tête.

— Qu'il soit maudit ! prononça-t-il.

Il retourna chez lui, se rappela toute la vie de Sulpice en sanglottant. Puis, le soir, quand Pantaléon arriva, il se jeta dans les bras du seul enfant qui lui restait.

— Ton frère est mort, lui dit-il, mort coupable d'un crime !

Rien ne pourrait rendre le désespoir de Pantaléon. Il ne demanda aucune explication, lui, il pleura.

Dans l'hôtel de Prémouran, il y eut ce jour-là une scène terrible entre Reine et Sulpice.

— Qu'avez-vous fait, madame, qu'avez-vous dit à mon père ? demanda ce dernier dès qu'il pût se trouver en présence de sa femme.

— J'ai dissipé les inquiétudes que vous m'aviez inspirées en allant vous promener hier dans la rue Geoffroy-Lasnier. Vous n'avez pas craint d'enfreindre vos engagements, vous pensiez encore à une famille qui n'est plus rien pour vous. J'ai montré à votre père un écrit qui vous sépare à jamais de lui.

— Misérable ! s'écria Sulpice, c'est le plus cruel des crimes que vous ayez commis, et vous n'avez pas eu peur que je vous tue !

— Je n'ai pas peur d'être tuée, monsieur ; les femmes qui ont peur ne sont pas celles qui ont assassiné un homme.

— Vous avez assassiné !...

— Ah ! ne fermez donc pas plus longtemps les yeux, monsieur le comte ; il y a du sang à la place où vous êtes, vous le savez bien. Et si je ne pouvais prouver

à tout le monde, comme je l'ai prouvé à votre père, que vous êtes mon complice, vous me dénonceriez!

— Oh ! malheur ! malheur ! dit Sulpice, je comprends tout maintenant.

Reine Machu, par tous les moyens imaginables, comme on vient de le voir, affermissait la sécurité dont elle avait besoin pour vivre au sein de ses criminelles splendeurs, et jusque dans un atelier du faubourg Saint-Antoine, nous allons reconnaître les menées ténébreuses rendues nécessaires par la disparition du véritable comte de Prémouran.

XI

Une association qui a des coups de poing pour capital.

Une partie du faubourg Saint-Antoine appartient à l'ébénisterie. Dans une seule maison de la rue de Charenton ou de Charonne, il y a jusqu'à trois et quatre ateliers où l'on fabrique des meubles. Ordinairement ces ateliers sont au rez-de-chaussée et dans d'arrière-corps de bâtiments qui ressemblent à des hangars vi-

trés. Les grands entrepreneurs exceptés, il y a peu de différence entre la vie de l'ouvrier menuisier et celle du maître ; ils font les mêmes travaux, ils ont les mêmes habitudes ; si leurs bénéfices sont plus grands, leurs charges sont plus fortes. Néanmoins, il est des maîtres voués à une haine systématique : il suffit souvent qu'ils soient présumés réaliser les moindres économies pour être accusés de boire le sang des ouvriers. Les maîtres croient se venger de ces animosités implacables en les transmettant à leurs gros fournisseurs, marchands de planches ou de bois des îles, lesquels le plus souvent les passent à l'ordre de leurs banquiers ou capitalistes. C'est un éternel ricochet de malédictions dont la cause se perd dans les replis de l'égoïsme universel.

Au bas de la rue de Charonne était l'a-

telier de François Durousseau, homme de cinquante ans, établi depuis peu d'années à Paris. Son passé inconnu, sa vie laborieuse, incompréhensible pour ses ouvriers, l'avaient d'abord rendu suspect.

François Durousseau était-il veuf, divorcé ou célibataire? Était-il seul de sa famille ou avait-il une nombreuse postérité? Nul ne pouvait résoudre ces questions irritantes. Une fois seulement, on avait vu, un dimanche matin, le maître menuisier pleurer dans les bras d'un maréchal-des-logis du 5e hussards. Le lendemain, Durousseau travailla comme à l'ordinaire, et il ne répondit pas aux questions curieuses qu'on lui fit au sujet du soldat.

L'ouvrier est naturellement expansif dans l'atelier; ainsi il traite de sournois tout homme qui tient close la porte de

sa vie privée. Entre un sournois et un traître il n'y a pas une énorme différence ; or, un traître est tout ce qu'on voudra. François Durousseau, à cause de son silence obstiné, de sa tristesse et de ses allures mystérieuses, n'était pas aimé des ouvriers. Un beau jour, un compagnon, nommé Libournais-la-Prudence, déclara que ce maître était un exploiteur « qui arrondissait son sac aux dépens des camarades. »

Cette accusation fut commentée pendant une semaine, les longues excursions que François Durousseau faisait en ville permettaient la discussion libre sur ce point. Dans cet atelier, le nombre d'ouvriers était, comme partout, subordonné à plus ou moins de travail. Habituellement, il y avait six ou sept établis.

Or, François Durousseau était sorti dès

le matin avec son apprenti Pleurniche. Quatre compagnons travaillaient dans son atelier, quatre compagnons du devoir :

Libournais-la-Prudence,

Tourangeau-Fleur-d'Amour,

Vivarais-la-Candeur,

Albigeois-l'Intelligence.

C'étaient quatre lurons de vingt-cinq à trente ans, aux bras nus et forts. Les ouvriers menuisiers semblent avoir adopté pour costume d'atelier un large pantalon en toile verte ou bleue qu'ils appellent une cotte. Quelques-uns portent un tablier de même étoffe. Ce tablier, très court, commence à la ceinture et s'arrête au genou ; il est toujours luisant de colle.

Ces quatre compagnons travaillaient sur des établis rangés sur deux rangs dans l'atelier de François Durousseau, hangard vitré, isolé au fond d'une arrière-cour, et

surmonté seulement d'un grenier, logement du maître, auquel conduisait un escalier d'une raideur dangereuse.

— Ousqu'il est donc le Parisien ? il n'a pas encore paru d'aujourd'hui à l'atelier, disait Vivarais-la-Candeur, blond, rougeaud à favoris de braise.

— Il ne s'échine pas, celui-là, ajoutait Tourangeau-Fleur-d'Amour.

— Je sais que hier il devait dîner avec sa *pogniffe* (1), la fille à Périllon, dit Albigeois-l'Intelligence.

— Tout seul avec elle? demanda Libournais-la-Prudence d'un ton de vivacité qu'il s'efforça de réprimer aussitôt.

— Je pense que oui, répondit Albigeois en jetant sur Libournais un regard sournoisement scrutateur.

— Après tout, ça m'est bien égal !

(1) Fiancée.

— Et à moi donc!

— Et à moi!

— Ça nous est égal, ça c'est connu.

Chacun presque en même temps avait articulé cette sorte de protestation contre toute idée de jalousie.

— Eh bien! tout de même, reprit Albigeois, il y a ici quelqu'un qui n'est pas franc. Je veux de la franchise, moi. Et quand les amis peuvent donner un coup de main, je ne vois pas pourquoi on se tairait devant eux. Voyons, plus de mystère! il y a un de nous qui aime la deuxième fille à Périllon, mamselle Henriette.

A ces mots, les trois autres ouvriers levèrent la tête pour fixer les yeux sur Albigeois. La pensée de chacun de ces hommes était la même en ce moment. Tous quatre aimaient Henriette Périllon. Ils l'avaient vue chez son père, où Pantaléon, sous un

prétexte futile les avait conduits par vanité, pour leur montrer Chevrotte, sa promise. Périllon, affable et prompt dans ses amitiés, s'était empressé de les inviter à revenir chez lui. Chacun d'eux y était revenu seul plusieurs fois. Car Henriette, quoique toujours silencieuse et triste, les avait fasciné sans s'en douter. — Maintenant l'idée fixe de ces quatre amoureux se réduisait à ceci : épouser Mademoiselle Henriette.

— Eh bien ! dit Albigeois-l'Intelligence, cette femme doit appartenir à celui d'entre nous qui l'aime.

Chacun d'eux eut dans le fond du cœur ce mot si sec que la philosophie voudrait extraire de la nature.

— Moi !

— Nous formons à nous quatre, continua Albigeois, une véritable puissance.

Aidons-nous pour parvenir à notre but. Jurons que Mademoiselle Henriette Périllon n'épousera que l'un de nous.

Aucun des quatre compagnons n'osa articuler l'objection qui lui piquait les lèvres. Ils redoutaient à un tel point de perdre leur espérance de bonheur, qu'ils ne voulaient pas la glisser sur le tapis comme un joueur sa dernière pièce d'or. Aussi, sans approfondir davantage cette question scabreuse, ils comprirent qu'avant tout il était prudent de former, à eux quatre, une sorte de grille de fer autour de la personnification de leur amour.

— Mademoiselle Henriette Périllon, reprit Albigeois en se résumant, n'appartiendra qu'à l'un de nous. Malheur à quiconque voudrait passer sur nous pour arriver à elle. Nous jurons d'assommer celui-là à coup de poings !

— Nous le jurons, dirent-ils.

Et quatre poings fermés, menaçants et hirsutés comme des masses d'armes, demeurèrent un instant levés vers Dieu.

Le poing est l'argument de l'ouvrier méchant, quand il est à bout de logique. Si vous le serrez un peu dans les filets du raisonnement, vous voyez ses yeux s'allumer par degré, puis son poing surgir tout à coup, comme le fantoche d'une boîte à ressort. — La force est la loi de la matière, comme la justice est la loi de l'intelligence. L'ouvrier est matériel ; la mesure de sa force est la mesure de sa loi.

Une voix aigre qui chantait en approchant de l'atelier vint rappeler les quatre compagnons à leur état normal. Ils regardèrent au vitrage d'une fenêtre. Pleurniche arrivait, marchant vite et chantant à pleine voix une chanson de compagnon du

devoir, dont nous ne voulons pas, au profit de la forme poétique, altérer la véritable couleur :

Gavot, tu vantes Salomon.
Il trahit notre Dieu son maître
Il fut puni comme un vrai traître.
Oses-tu prononcer ce nom !
A ta fausse divinité
Consacre la fin de ta vie,
Compagnon de la liberté,
C'est pourquoi tu nous portes envie,
Tu nous portes envie,
En trinquant, répétons sans cesse :
Le Devoir ne périra pas.

Et Pleurniche entra. Mais au moment où sa chanson mourait sur ses lèvres, il rencontra le regard courroucé de Vivarais-la-Candeur.

— Approche, *Moufflet,* lui dit-il.

Pleurniche reculait au contraire ; car la physionomie et la pose du compagnon lui inspiraient une méfiance que l'évènement ne tarda pas à justifier. Vivarais-la-Candeur courut vers l'apprenti, le prit par les

épaules et lui imprima, d'un coup de pied, une commotion si traîtreuse que l'enfant se trouva subitement assis sur le dos.

— Je t'ai défendu de profaner les chansons du devoir, dit-il en revenant à son établi.

Grâce au lit de copeaux qui avait amorti sa chute, Pleurniche ne s'était pas brisé l'épine dorsale en tombant ainsi. Il éprouva une douleur cuisante, néanmoins il sourit, blasé qu'il était sur les traitements de ce genre. — Cet apprenti dont le nom, dit l'histoire, avait eu une époque de sensibilité qui lui avait coûté toutes ses larmes. Les coups de pieds et autres gratifications non moins brutales des ouvriers offensaient son amour-propre autant que ses membres, pendant les premiers jours. Mais on l'avait guéri de sa sensibilité par le système homéopathique. Il en était

arrivé à rire de tout. Seulement, son rire grimaçait entre ses lèvres minces, tant de mépris et de haine pour ses persécuteurs, qu'ils auraient dû en être frappés comme d'une menace s'ils avaient su y lire la vérité

— Si jamais nous te reprenons à chanter des choses sacrées pour toi, disait Vivarais-la-Candeur, nous te condamnerons aux douceurs de la savate.

Afin de comprendre la haute importance que cet ouvrier attribuait à la prétendue profanation de Pleurniche, il faut être initié tant soit peu à la vénération profonde des compagnons pour tout ce qui concerne, de près ou de loin, les différentes sociétés enrubannées auxquelles ils appartiennent.

Les sociétés d'ouvriers sont au nombre de trois en France : le *Devoir*, le *Devoir de liberté* et l'*Union*. — Les deux dernières

seules confèrent le titre de compagnon. Le Devoir fournit les Devoirants ; le Devoir de liberté, les Devoirants de liberté, ou Gavots. Ces deux institutions ont toutes deux des prétentions de généalogie qui rappellent celles des ducs de Levis, cousins-germains de la vierge Marie. Le Devoir se dit institué par maître Jacques ; le Devoir de liberté par Salomon. L'un vaut l'autre, et si Salomon a été roi des juifs, maître Jacques, son contemporain, fut roi des architectes.

Chaque profession a ses devoirants et ses gavots. De là ces batailles éternelles qui traînent tant de déchireurs de figures, tant de casseurs de membres devant la police correctionnelle. La société de l'Union n'a ni devoirants, ni gavots ; elle n'est constituée que par des sociétaires. Ces trois nuances différentes se retrouvent

dans tous les corps d'état, et donnent lieu aux qualifications les plus étranges.

Les devoirants charpentiers sont des *bondrilles*, les gavots du même état des *renards*, et les sociétaires de l'Union, des *lapins*.

Un tailleur de pierres du Devoir est un *chien*, le gavot un *loup*.

Chaque profession a ainsi ses différentes castes, baptisées de noms désopilants.

A Paris, le compagnonnage n'a pas l'influence qu'il a si longtemps et si lourdement fait peser sur la province. Les Devoirants, les Devoirants de liberté ou Gavots et les sociétaires de l'Union, ne se livrent pas dans nos rues, par trop peuplées de baïonnettes, ces combats acharnés qui ont si souvent ensanglanté les pavés de Nantes, d'Avignon, de Moulin

ou d'Auxerre. — Paris est la seule ville de France peut-être où des ouvriers de différents compagnonnages travaillent dans le même atelier sans se quereller et sans regarder autour d'eux s'il n'y a pas des *Indépendants*, des *Espontons*, des *Armagnols*, et des *Agrichons*, c'est-à-dire des ouvriers qui n'appartiennent plus, ou ne font plus partie des sociétés.

— Mais cependant les Devoirans, comme les Gavots, ont des mères à Paris, et nous venons de le voir, dans l'atelier de François Durousseau, ils savent faire respecter leur canne et leurs rubans. Certaines corporations, même, se donnent rendez-vous hors barrière, et vont s'assommer entre elles à l'ombre des forêts nationales de Meudon, ou sur les bords souriants de la Marne. Les boulangers, — que les

autres compagnons appellent les *soi-disan de la Raclette*, — sont les plus grands guerroyeurs des ouvriers de Paris.

XII

Scènes d'atelier.

C'est surtout parce que nous aimons la classe ouvrière que nous lui devons toute la vérité et que nous regardons comme un devoir de l'éclairer sur les défauts de sa nature ou sur les vices inhérents à son éducation. Notre sympathie pour elle ne saurait être contestée, et nous croyons l'avoir prouvé suffisamment dans ce récit.

Tout cœur d'or ramassé au seuil de l'échoppe ou même du cabaret a été enchassé par nous avec respect et mis en vive lumière. Mais de la même façon que nous avons toujours prétendu garder notre indépendance de discussion vis-à-vis la bourgeoisie, nous voulons également parler en face à la classe ouvrière, rechercher les causes de ses souffrances, et, quand nous les aurons trouvées peut-être en elle-même, ne pas hésiter devant la leçon grave et tendre enseignée par le Christ dans les pages du livre divin. Si nous faisons une place aux torts du maître, nous en devons une aux torts de l'ouvrier. Pourquoi la logique n'irait-elle pas à l'un aussi bien qu'à l'autre. Entre les deux rôles de flatteur et de juge, il y a celui d'ami dont nous avons fait choix.

Le compagnonnage institué dans un

but excellent, après avoir subi ses hérésies et ses dissensions, produit peut-être autant de mal que de bien. On éprouve, à vouloir le juger, cette incertitude paradoxale qu'inspirent aux historiens consciencieux les grands sauveurs de principes qui ont eu à leurs pieds des bûchers et des échafauds. Dans le compagnonnage, l'ouvrier trouve la force d'association, force immense dont il abuse, si ses instincts sont mauvais, parce que nous l'avons dit déjà, la force est la première loi de l'ouvrier injuste. C'est pour centupler son individualité qu'il devient compagnon. Un chaînon n'est rien ; uni à d'autres, il acquiert une puissance réelle.

Chez certains ouvriers, il existe un sentiment de superbe tout aussi développé qu'il a pu l'être chez les gens qui déchiraient le nez de Molière sur les boutons

de leur habit. L'abus d'autorité et la soif de domination se retrouvent dans les moindres actes du compagnonnage. Des ouvriers, par exemple, interdiront un atelier, c'est-à-dire ils empêcheront, par tous les moyens, qu'un maître ait les travailleurs dont il a besoin. — Il nous a été affirmé qu'aujourd'hui même, après la révolution de février, un boulanger de Paris ne pouvait occuper à pétrir sa farine un homme qui n'appartiendrait pas aux *soi-disant de la Raclette.* Il s'exposerait à une guerre terrible et serait forcé de faire amende honorable aux Devoirans et aux Gavots du pétrin, tout cela sous peine de servir d'enclume à ce long marteau qu'on appelle une canne de compagnon.

Et malheur au curieux qui surprendrait les mystères d'une *guillebrette* (1). Il courrait

(1) La plus compliquée et la plus mystique des cérémonies

grand risque de payer de l'un de ses membres, et peut-être de sa vie, son indiscrétion même involontaire.

Maintenant, et pour clore cette petite digression où nous avons blâmé l'abus de la force, disons-le : selon nous, il n'y a pas la moindre différence entre la tyrannie que l'ouvrier exerce avec son poing et celle que le riche exerce avec son or. — L'homme, dans la limite de sa puissance, abuse de ce qu'il possède, parce que la nature humaine, isolée de principes religieux, est plus mauvaise que bonne, et qu'aujourd'hui les prin-

du compagnonnage. Sur deux cannes placées en croix deux compagnons se donnent l'accolade Puis se tournant le dos, ils s'éloignent de quelques pas, s'arrêtent, gesticulent d'une façon particulière en poussant des cris, comme la race féline en prodigue à ses amours Après quoi ils reviennent l'un sur l'autre et recommencent ce manége trois fois Les détails de cette cérémonie ne sont pas les même pour tous les corps d'état.

cipes religieux sont relégués dans les bouquins : — la société essaie de se passer d'âme.

Pleurniche était resté à l'écart. Il mettait chauffer la colle. Un apprenti menuisier se livre à cette occupation comme un clerc de notaire taille sa plume.

— Approche, lui cria d'un ton impérieux Libournais-la-Prudence, fais-moi passer ce dont j'ai besoin.

— Mais quoi? dit Pleurniche.

— Moufflet, si tu ne devines pas, tu vas te voir arriver du cuir quelque part!

Le compagnon, les bras croisés, le regard éclairé de malice, jouissait de l'embarras de l'enfant.

— C'est cette *plaque de satou* (1) que vous voulez?

— Oui.

(1) Planche.

— Et à présent, reprit Libournais, raconte-nous ce que tu as fait hier soir et ce matin.

— Ça ne vous regarde pas, dit Pleurniche encore sous l'impression des brutalités de ces hommes.

Mais, malgré tout, il se sentit un grand désir de réciter toutes ses joies de la veille, car c'était pour lui un nouveau bonheur que rappeler ce cortége de confortables folies et le faire lentement repasser dans son souvenir. Aussi, après s'être mordu les lèvres un instant, il se hâta de commencer.

— Nous avons baffré au Petit-Charonne, dit-il en se dandinant sur un seul pied. Nous étions seize : M. Jérusard, M. Périllon et ses deux filles, puis...

Quatre voix interrompirent Pleurniche.

— Mademoiselle Henriette y était?

— Oui. Vous avez parlé tous quatre à la fois, dit l'apprenti en clignant de l'œil pour accentuer son observation.

— Continue, lui dit-on brusquement.

— Chacun avait *risqué sa tunique* (1), reprit Pleurniche; le camarade Culotte s'était lâché du faux-col sur une *lisette* (2) blanche. M'sieur Périllon emboitait son coffre dans un *croisant* (3) dont les boutons brillaient comme du vrai *jonc*. Mamselle Henriette avait une *lucarne* (4) de velours bleu quand elle est arrivée, on aurait dit un ange avec un morceau du ciel sur la tête. Moi seul j'avais l'air d'un *gonce en perte* (5) avec ma blouse et ma *viscope* (6).

(1) Mettre son habit.
(2) Une cravate.
(3) Un gilet.
(4) Un chapeau.
(5) Un pauvre.
(6) Une casquette.

— Vous avez mangé des *Vestiges* (1)? demanda Vivarais la-Candeur.

— Et vot' sœur? fit Pleurniche.

Cette exclamation négative, sans équivalent dans le langage ordinaire est d'un burlesque très équivoque, mais elle est si vraie, si en usage dans le vocabulaire de l'ouvrier parisien, que nous n'avons pu nous empêcher de l'exposer ici, en en demandant toutefois pardon au lecteur.

— Nous avons dîné, reprit l'apprenti, avec des choses que personne n'en sait le nom. On nous a donné des vitelottes noires enfermées dans un chapon rôti, et puis toutes sortes de *bidoches*, si bien que m'sieur Jérusard a cru qu'on voulait nous *raboter*, surtout quand on nous a servi du champagne.

— Du champagne!

(1) Des haricots.

— Oui.

— De l'eau de seltz, tu veux dire.

— C'te bonne charge! Je vous le répète, du champagne !

— Combien donc avez-vous payé ? demanda Libournais-la-Candeur.

— Deux francs par tête.

— Tiens, dit Vivarais-la-Candeur à ses trois camarades, il faudra que nous allions faire une petite noce chez ce *Mahoura* du Petit-Charonne.

— Nous irons lundi, répondirent les autres en reprenant le travail que le récit de Pleurniche avait interrompu.

— Et vlà, termina l'apprenti.

Libournais-la-Candeur se frappa sur le front.

— Mais ce n'est pas tout, dit-il à Pleurniche, où es-tu allé ce matin avec le despote ?

Il appuya sur ce dernier mot d'une façon qui exprimait son peu de sympathie pour François Durousseau.

— Je l'ai accompagné en portant une table à ouvrage ; je ne sais où il m'a mené, répondit l'apprenti.

Mais aussitôt une main lourde et dure tomba sur la tête de l'apprenti, et lui saisit l'oreille.

— Haïe ! haïe ! cria-t-il.

— Où es-tu allé ?

— M'sieur Durousseau ne veut pas que je vous rende compte.

Libournais tordit si fort l'oreille de Pleurniche, que cet enfant crut que c'était avec des tenailles qu'on le déchirait. Alors, suivant la singulière habitude qu'il s'était imposée, à force d'énergie et de volonté, Pleurniche se mit à rire.

Impatienté, l'ouvrier lâcha l'oreille que torturaient ses doigts.

— Maintenant, dit l'apprenti, puisque vous me laissez, je vais satisfaire votre curiosité : nous sommes allés près de la barrière de l'Étoile.

— Quelle rue ?

— Vous ne le saurez pas.

— Tu me fais grimper la moutarde au cerveau !

— Ça m'est égal.

Néanmoins, par prudence, il s'était éloigné de l'ouvrier. Celui-ci courait sur lui pour lui administrer une nouvelle correction.

Pantaléon entra. Il avait l'air triste et renfrogné. D'un coup-d'œil il devina la situation perplexe de son jeune ami.

— Vous alliez le battre encore une fois, n'est-ce pas ? dit-il à Libournais, qui s'était

arrêté tout-à-coup en l'apercevant.

— Dam! ce clampin-là ne veut pas me dire où il a accompagné le patron ce matin.

— M. Durousseau m'a défendu de répondre aux questions de ce genre.

— Pourquoi que vous le blâmez d'obéir au patron? dit Pantaléon avec toute la gravité d'un juge; c'est son devoir, à cet enfant.

Les quatre compagnons menuisiers avaient pour Pantaléon Jérusard une sorte de déférence qui n'était que de l'hypocrisie. Classé parmi les *indépendants*, c'est-à-dire parmi les ouvriers non liés aux sociétés, ce dernier ne devait sa prépondérance qu'à l'insigne amitié dont le comblait la famille Périllon. — Il parlait souvent à Henriette, et la voyait presque tous les jours en allant rendre visite à Chevrotte. Il pouvait dire du bien et du mal des qua-

tre compagnons; c'est pourquoi, depuis qu'il les avait introduits, — très innocemment, — chez Périllon, ils s'étaient efforcés de gagner son estime. D'abord ils l'avaient fait entrer dans l'atelier de François Durousseau, et si son rabot ou sa scie ne mordaient pas, il lui en était toujours offert quatre autres à la fois.

Pantaléon, peu perspicace de son naturel, n'avait pas compris la cause de ces prévenances un peu inusitées dans l'ébénisterie ; mais ce qu'il avait compris facilement, c'est l'espèce d'esclavage du pauvre Pleurniche, les duretés et les coups dont on l'accablait. Il lui avait offert sa protection, l'enfant s'était empressé de l'accepter. Grâce à cette protection, bientôt changée en amitié véritable, nous avons vu Pleurniche suivre Pantaléon jusque dans les fastes du pique-nique à 2 francs.

— Il faut qu'il nous respecte, disait l'un des compagnons.

— Et qu'il nous obéisse, disait l'autre, à nous d'abord, et au patron après, s'il veut.

Pantaléon haussait les épaules.

— Vous êtes plus tyrans à vous quatre, que huit maîtres, leur dit-il.

— Tyrans !

— Vous qui parlez si souvent de l'abus de l'autorité, vous qui maudissez le riche parce qu'il se sert de ses écus pour exercer la domination, vous ne songez qu'à abuser de votre force, et à chaque minute du jour vous commettez les prétendus crimes que vous reprochez aux autres.

Surpris de sa propre éloquence, Pantaléon, quoique justement indigné, n'osa pas continuer un discours si bien commencé.

— Allez voir Nivose Bibeau, rue des Ursulines-Saint-Jacques, 8, dit-il pour conclure, il vous expliquera votre affaire à vous.

Les quatre compagnons n'auraient peut-être pas laissé passer si pacifiquement cette brusque leçon, si l'apparition d'un Auvergnat, vêtu de vert comme une olive, et décoré d'un crachat de cuivre numéroté, n'était venu faire diversion.

— Un mochieur veut vous parler tout de chuite, dit l'Auvergnat à Pantaléon.

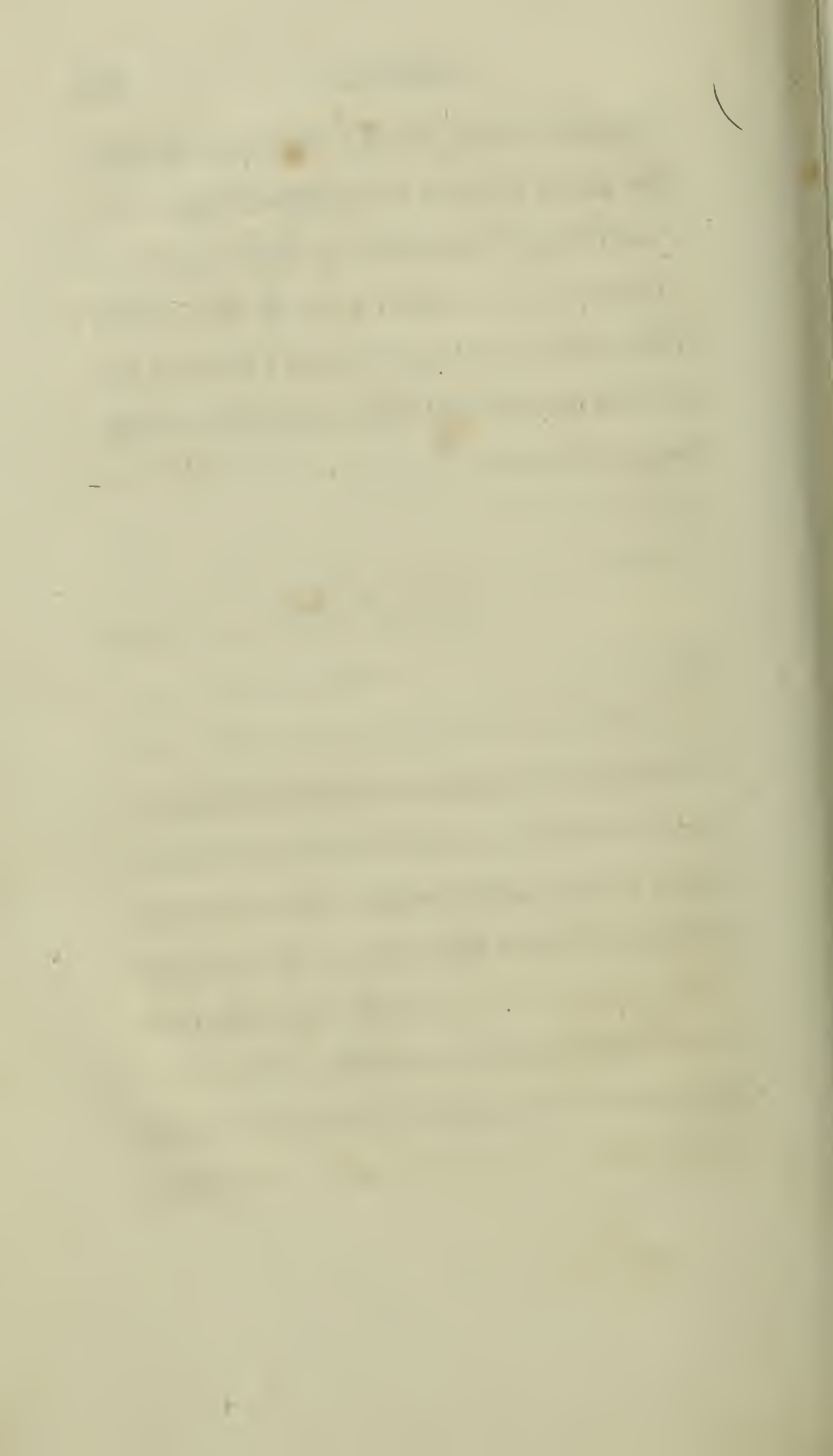
Après avoir demandé fort inutilement quelques explications, le jeune Jérusard suivit le commissionnaire, qui ne savait répondre à ses questions qu'en répétant ses premières paroles.

— Notre camarade l'*Esbrouffeur*, dit Libournais, ne travaille pas beaucoup aujourd'hui.

Quatre coups d'ongle frappés sur une vitre firent lever la tête à Libournais.

— Tiens, c'est vous! dit-il, j'y vais.

Quelqu'un lui faisait signe de sortir pour venir causer avec lui. C'était l'homme qui la veille écrivait ses espionnages sur le boulevard extérieur.



XIII

L'échelle de Jacob.

Pantaléon était accoutumé aux aventures. Dans son existence, il y avait des mystères qui l'eussent rendu réellement malheureux s'il eût été atteint de la maladie des penseurs : le pourquoi? — sa poche, singulier creuset d'alchimiste, changeait le cuivre en or. Mais, la première stupéfaction passée, il oubliait cette miraculeuse

métamorphose et en noyait l'étrangeté dans le vin. — Son intelligence, heureuse de son obscurité, n'était pas de celles qui font de la vie une échelle dont chaque degré est une pensée, une découverte, un point d'où l'on peut voir dans le domaine de Dieu.

De ses aventures à pièces d'or, qu'il n'avait jamais racontées à son père, parce que d'abord il aurait fallu dire ce qu'en étaient devenues les preuves monnayées, il commençait à ne rester à Pantaléon qu'une grande difficulté à s'étonner de quelque chose. On lui aurait posé une couronne sur la tête en lui disant : vous êtes roi ! qu'il se serait hâté de nommer Pas-de-Chance son premier ministre, et d'envoyer les trésors de l'État chez Chevrotte, voilà tout.

Aussi, quand l'Auvergnat à veste de ve-

lours olive, l'ayant conduit dans un restaurant de confortable apparence, lui dit en lui montrant un cabinet : « Entrez là. » Il entra sans hésiter.

Un domestique, qu'il n'avait jamais vu, le reçut, l'appela par son nom et l'invita à demander tout ce que bon lui semblerait.

— Je commencerai par vous demander en l'honneur de quel saint nous buvons ensemble, dit Pantaléon ; je ne vous connais pas.

— J'ai été ouvrier comme vous avant d'être en livrée, répliqua le valet ; je veux rentrer dans les ateliers, et comme je sais que vous êtes très obligeant, j'ai pensé que vous me donneriez volontiers les renseignements qui me sont utiles pour trouver de l'ouvrage. — Les journées rapportent-elles un peu ? — Garçon, deux douzaines d'huîtres ! — Les patrons sont-ils

bons enfants? — Du vin de Sauterne! — Y a-t-il moyen de nocer un peu quelquefois? — Vous nous donnerez aussi une salade de homard.

Pantaléon écoutait avec ébahissement.

— Du homard! dit-il.

Le garçon sortit.

— Eh bien! l'ami; répondez-moi, mais parlez un peu haut, j'ai l'oreille un peu dure. — Noce-t-on encore dans l'ébénisterie? Depuis quand avez-vous nocé?

— Depuis hier soir, répondit Pantaléon sans la moindre défiance.

— Ah! vous avez nocé hier soir.

Et avec une insidieuse adresse, le valet conduisit la conversation de manière à se faire raconter par l'ouvrier jusqu'aux moindres détails de l'étonnant pique-nique de la veille. Seulement, deux ou

trois fois il l'avait interrompu pour lui répéter :

— Parlez plus haut, je n'entends pas.

Évidemment, des cabinets voisins on pouvait ne pas perdre un mot du récit de Pantaléon ; quelques minutes après qu'il l'eût terminé, une dame magnifiquement enveloppée dans un mantelet de satin, sortit, seule, du restaurant.

C'était Reine Machu.

Tandis que Pantaléon continuait la série de voluptés gastronomiques qui semblait vouloir hérisser sa vie de bouteilles et de plats fumants, Libournais-la-Prudence causait avec le personnage que vous savez.

En venant reprendre son ouvrage, il parut livré à de profondes réflexions ; il garda le silence pendant une heure. On n'entendait dans l'atelier que le sifflement du

rabot et le relâchement de la scie. Pleurniche entretenait toujours le feu sous la colle.

— Va me chercher du bitors, lui dit Libournais.

L'apprenti saisit avec empressement l'occasion de se promener un instant.

— Je vous demande un peu où ce pingre de patron passe sa journée, dit Libournais dès qu'il fut seul avec ses trois camarades.

— Les affaires vont bien, répondit Tourangeau-Fleur-d'Amour d'un ton caustique.

— Tu es encore un des balourds qui croient que le patron est en dèche !

—Il a des souliers troués; et l'autre jour, quand nous lui avons demandé l'augmentation de ving-cinq centimes par journée, il s'est mis a larmoyer si bien que je lui aurais donné l'aumône.

— Eh bien, mes enfants, dit Libournais, j'ai de nouveaux renseignements. Je soupçonnais ce vieux cuistre de feindre la misère pour nous rogner nos journées et s'enrichir de nos sueurs. Je ne me trompais pas : il place de l'argent chez la Judée, et cette chambre là-haut, où il loge, où chacun de nous n'a jamais mis les pieds, est pleine d'or.

Un éclair d'indignation et de colère brilla sur la figure des trois autres compagnons.

— Tu crois cela, dit Vivarais-la-Candeur.

— J'en suis sûr, continua Libournais. Du reste, suivez un peu mon raisonnement : Pourquoi ce vieux gueux de Durousseau n'a-t-il jamais fait un repas devant nous ? Pourquoi paie-t-il quinze sous par jour à Pleurniche plutôt que de le

nourrir avec lui? parce qu'il va chaque jour se lester en cachette dans les meilleurs restaurants.

— Tiens ; ça doit être la vérité, dit Tourangeau-Fleur-d'Amour, en mettant ses poings sur ses hanches, ce qui lui donna immédiatement une parfaite ressemblance avec un cerf-volant.

— Et puis, reprit l'accusateur de François Durousseau, ces mystères dont il s'entoure. Sait-on seulement d'où il vient, en quel pays sa *trombine* a commencé à perdre ses crins? J'en mettrais ma main au feu, c'est un avare, un ladre, et dans sa chambre là-haut, il cache ce qu'il nous vole.

— Si nous montions la voir cette chambre, proposa Albigeois-l'Intelligence.

— Montons, dirent-ils.

Et l'escalier ou plutôt l'échelle qui con-

duisait vers le gîte de Durousseau craqua sous le poids des quatre compagnons.

C'était, comme nous l'avons dit, dans une manière de grenier que logeait le maître ébéniste. L'échelle aboutissait à une porte en bois blanc, mais cette porte était fermée. Libournais y arriva le premier, et, furieux de rencontrer un obstacle qu'il aurait dû prévoir, il leva le poing... Si une réflexion de police correctionnelle ne s'était dressée devant lui, il eût brisé le mince panneau qui s'opposait à sa curiosité.

— C'est fermé, grommela-t-il.

Les trois camarades, échelonnés sur les marches de l'escalier, poussèrent en chœur un juron à compartiments.

— Attendez, on peut voir par le trou de la serrure.

— A quoi ça nous servira ?

— J'aperçois une malle, une chaise, un matelas sur des copeaux, et des livres de comptabilité dans un coin.

— C'est tout.

— Oh! le vieux renard, est-il serré, mon Dieu! Il joue la misère avec talent. Ah! si nous pouvions ouvrir cette malle qui est là au milieu de la chambre. Nom de nom! je vois le truck, ce n'est pas dans celle-ci qu'il met son or. Il y a un petit coffre qui lui sert de traversin. Oh! si je pouvais entrer, mille tonnerres!

— Si nous avions ses livres de comptes, seulement, ajouta Vivarais.

— Ouich! est-ce qu'il écrit tout? dit Albigeois-l'intelligence.

Ils se disposaient à descendre et formaient à eux quatre un long rouleau de chair humaine sur l'escalier lorsque Pleurniche survint. En apercevant cette vilaine

contrefaçon de l'échelle de Jacob, l'apprenti demeura stupéfait.

— Nous voulions éprouver la solidité de la barraque, dit Libournais en s'efforçant de dissimuler son mécontentement d'avoir été surpris.

— Par intérêt pour le patron, ajouta lourdement Vivarais-la-Candeur.

— Ça ne me regarde pas, murmura Pleurniche.

Mais, malgré lui, son regard trahit son peu de crédulité au prétexte de Libournais la-Prudence. Aussi, il s'était à peine retourné qu'il reçut un coup de pied parfaitement semblable à celui qui lui avait été donné deux heures auparavant. Pantaléon, qu'un hasard inouï semblait avoir appelé juste en ce moment, arriva pour être témoin de cette nouvelle brutalité.

— Toujours, dit-il.

— C'est pour rire, hasarda Libournais, pas vrai Pleurniche, que c'est pour rire?

L'apprenti fit un signe afirmatif, mais en tournant la tête de façon à ce que l'on ne pût voir sa figure ; car la douleur avait été si vive cette fois, qu'il employait toute la force de son amour-propre à échanger en sourire un sanglot prêt à sortir de son cœur.

— A force de le battre, reprit Pantaléon, vous rendrez cet enfant plus méchant que vous.

— Eh! quand il sera fort et grand comme ce gaillard là-bas qui arrive, il battra les autres à son tour, dit Libournais.

Pantaléon regarda dans la cour, afin de voir de ses yeux l'objet de la comparaison de l'ouvrier, c'était Pas-de-Chance.

Si nous avions à nous venger sur nos

lecteurs de ce qu'on nous a un peu appris le latin, nous nous hâterions de citer ici un vers de Virgile, pour dire combien Pas-de-Chance d'aujourd'hui ressemblait peu à Pas-de-Chance d'hier. Il était beau. Il avait presque l'air fat. Les 15 francs de Pantaléon devaient s'être multipliés dans sa main pour payer tant d'élégance.

Est-il rien de plus touchant que le luxe du pauvre, ce luxe naïvement étriqué, brossé, tendu, comme s'il voulait en crevant laisser passer la misère qu'il cache ! Pas-de-Chance avait une redingote, la première peut-être qu'il ait porté ; le drap en était de différentes nuances ; les manches pouvaient avoir appartenu à un vieil habit d'huissier, car elles étaient luisantes d'usure sous les bras. Le collet étroit, collait si bien sur ses épaules qu'on l'eût pris de loin pour un ruban de lorgnon tant soi peu

exagéré; les boutons, petits et bombés, avaient des reflets fauves. Mais ces défauts de détail disparaissaient devant le grotesque de l'ensemble. Cette redingote torturait le buste de Pas-de-Chance, comme si elle eût voulu en détacher les bras. Elle le contraignait à une pose napoléonienne éternelle; s'il eût osé se moucher, c'en était fait de son vètement. Un gilet blanc à mine séculaire, imperceptiblement taché de rouille et raccommodé, laissait entrevoir une chemise à petits carreaux bleus, qui, dans ses bâillements, trahissait la peau grenue de Pas-de-Chance. Son pantalon à dessous-de-pied était simplement un réformé de l'armée, passé du garance au noir fumeux. Il avait en outre des bottes et un chapeau; mais quelles bottes et quel chapeau! Le foulard d'Henriette lui servait de cravate. Pas-de-

Chance, en hiver, s'était habillé de pied en cap moyennant quinze francs. Comment avait-il résolu ce problème?

XIV

Le Patron.

La blouse et le vêtement le moins dispendieux et le plus commode. C'est l'utile ramené à sa plus simple expression. Il serait facile de trouver une généalogie glorieuse à cette tunique de travailleur. A de rares exceptions près, tous les ouvriers adoptent ce surtout économique. Les uns, particulièrement ceux qui ont besoin de force autant que d'intelligence,

les maçons, les terrassiers, les menuisiers en font leur parure de semaine. Suivant la saison et la largeur de leur budget, ils ont, sous ce mince coton, une chemise, un gilet de laine, une veste ou rien. Les bijoutiers, les typographes, les mécaniciens et les autres corps d'état, éminemment supérieurs aux précédents, ne se servent de la blouse que comme d'une robe d'atelier. — Maintenant, où l'ouvrier achète-t-il ses vêtements?

Il faut être riche pour oser regarder en face un tailleur, l'apôtre de la mode, de la fantaisie, du luxe. Il faut être riche ou fripon : l'un peut payer convenablement ses goûts; l'autre ne veut pas payer, conséquemment il ne redoute pas un mémoire peuplé de chiffres. L'ouvrier n'est ni riche, ni fripon. Une chose remarquable et consolante pour les penseurs qui fouillent ces

détails de la vie parisienne, c'est la probité innée des salariés. Rarement ils ont des dettes. Il n'en auraient jamais, peut-être, si à chaque trimestre il ne leur fallait trouver une somme toujours trop forte pour payer leur terme. Ce n'est pas l'ouvrier qui use gratuitement le drap que l'infortuné tailleur ne se serait pas donné à lui-même. En cela, il faut le reconnaître, il y y plus de loyauté chez les enfants de l'atelier que chez tous les parasites gantés, exploiteurs de l'*expédient*.

La confection, industrie qui a pris des proportions colossales depuis 1830, a pour chalands la plupart des ouvriers de Paris. Ceux qui peuvent se bien vêtir vont échanger leur argent contre des objets dont ils discutent la valeur et la qualité. — Sauf à nous faire imposer une patente comme entrepreneur de réclames, nous

devons le dire : l'ouvrier affectionne la *Belle Jardinière,* cette tour de Babel de la confection.

Mais ces beaux habits neufs ne sont pas permis à ceux qui ont une nombreuse famille et un minime salaire. Le Temple est en vogue pour ceux-là. Au Temple, il y a de tout à tout prix : un gilet à cinquante centimes, une redingote à trois francs, un chapeau à trente sous.

Il y a encore un autre genre d'acquisition de vêtements, non pas aussi répandu, mais très parisien. C'est la criée sur les boulevards extérieurs. Ordinairement le dimanche et le lundi, depuis midi jusqu'à minuit, les ouvriers hantent les barrières. Le Dieu du commerce les poursuit jusque-là et se présente à eux sous les formes les plus séduisantes. Les marchands d'habits, montés sur des carrioles comme des arra-

cheurs de dents, font une manière d'encan de leur friperie. Ils essaient d'abord sur eux-mêmes l'objet *établi comme pas un tailleur de la rue Vivienne vous l'établirait*, et cela digne de figurer dans le plus beau salon et *de vous y faire honneur*. Combien? le marchand fixe un prix élevé et le débat toujours en diminuant jusqu'à ce qu'un amateur lève le bras. Ces scènes de mercantilisme judaïque se prolongent le soir, parfois bien après le coucher du soleil, et alors c'est à la lueur des torches portées par des enfants qu'elles sont réellement belles à voir.

Pas-de-Chance avait acheté au Temple sa défroque de lion et il lui restait une modique fraction de ses finances prodigieusement ménagées. A l'aspect de son dandysme étonnant, Pantaléon sourit avec bonheur.

— Oh ! fit-il.

Pleurniche, subitement revenu à son état normal, se prit à caracoller autour de Pas-de-Chance.

— Paix! disait gravement le superbe menuisier.

— Le patron va croire que tu es un faraud, murmurait Pantaléon en tirant son ami à part. Tu as l'air d'un orfèvre fraîchement marié.

Il y avait tant de générosité naturelle chez Pantaléon, que le plaisir de voir la luxueuse métamorphose de Pas-de-Chance l'emportait sur toute autre réflexion.

Il ne se demanda pas pourquoi son ami avait préféré une fausse apparence de toilette à de bons et solides vêtements. Son air radieux et satisfait lui remplissait le cœur. Il craignait seulement que M. Durousseau ne prît Pas-de-Chance pour un homme du monde.

— Ah ! disait ce dernier, si Ninette me voyait à présent.

Cette exclamation d'amour et de vanité nécessitait un geste quelconque ; mais en essayant de dégager une de ses mains, Pas-de-Chance entendit un craquement qui lui fit aussitôt reprendre sa pose napoléonienne.

— On croirait que tu es gêné, lui dit Pantaléon à l'oreille, tiens pas tes mains derrière le dos toujours.

— C'est la mode, répliqua imperturbablement Pas-de-Chance.

— Tu crois !

— Sur le boulevard *des Gands* on ne se tient pas autrement.

Le visage du beau menuisier était si gai, si éclairé en ce moment par le rayon de bien-être dans lequel il se croyait plongé, que vraiment ainsi qu'il vient de le dire, si

Ninette Soviche l'eût aperçu, elle n'eût pas souri piteusement comme elle faisait à Château-du-Loir. Cet instant de bonheur imaginaire effaçait toute la misère écrite sur le visage de Pas-de-Chance. On y retrouvait la jeunesse de ses vingt-trois ans, la vigueur de son intelligence prête à s'épanouir au moindre souffle du bon vent.

— Ousqu'il est le patron ? demandait-il.

— Y est pas, répondit Libournais-la-Prudence qui avait entendu la question.

— Ah ! fit Pas-de-Chance.

— Êtes-vous compagnon, l'ami ! ajouta Libournais.

— Non.

— Quel pays ?

— De Caen.

— Où avez-vous été en apprentissage ?

— A Château-du-Loir.

— C'est un Agrichon, dit Vivarais-la-Candeur.

Pas-de-Chance rougit et se mordit la lèvre en écarquillant les yeux.

— Je crois qu'il m'insulte, dit-il à Pantaléon.

— Mais non.

— Je vas leur donner une leçon de politesse.

— C'est-à-dire que tu vas m'empêcher de te trouver de l'ouvrage ici.

Le susceptible Pas-de-Chance se disposait déjà à cogner, suivant son expression, et il commençait à quitter sa redingote. Les dernières paroles de Pantaléon produisirent sur lui l'effet d'une douche ; il immola sa colère à la sage réflexion de son ami. Mon Dieu ! il suffisait d'un bon conseil à ce brave garçon.

Il attendit vainement François Durous-

seau. Les compagnons, voyant approcher la fin de la journée sans que le patron fût de retour, ne tarissaient pas de sarcasmes et d'insultes contre lui. Pleurniche, inutilement interrogé plusieurs fois, se bornait à répondre qu'il avait accompagné son maître du côté de la barrière de l'Etoile.

Enfin, au moment où les ouvriers remettaient leurs outils en place, François Durousseau arriva. Pantaléon, Pas-de-Chance et Pleurniche seuls le saluèrent.

Cet homme avait un peu le visage que Léonard de Vinci prête à saint Pierre. Ses cheveux gris tombant, rares, mais longs, formaient un cadre de vieillesse à cette physionomie absorbée par quelque chagrin secret. Son corps, de hauteur ordinaire, était légèrement voûté. Ses mains calleuses attestaient une laborieuse participation aux travaux de son atelier. Il

avait une veste mal taillée en gros drap bleu, un pantalon et un gilet de même étoffe, mais beaucoup plus usés, car la veste se reposait souvent quand le gilet et le pantalon travaillaient. Son chapeau, bas de forme et large de bords, devait avoir été fabriqué en province et pouvait bien avoir vu quatre à cinq hivers.

En entrant dans l'atelier, François Durousseau se découvrit humblement. Il se dirigea vers l'escalier qui conduisait à son logement.

Les quatre compagnons étaient sortis et dans la cour ils se parlaient à voix basse.

— Patron, dit le jeune Jérusard en s'adressant à Durousseau qui avait déjà monté quelques marches, voici un de mes camarades, un bon ouvrier. Il travaillerait dur si vous aviez de l'ouvrage à lui donner.

— De l'ouvrage, répéta amèrement Durousseau.

— J'en dépêche crânement, allez! crut devoir ajouter Pas-de-Chance.

— Revenez, mon ami, peut-être vous occuperai-je dans quelques jours.

Pas-de-Chance et Pantaléon se retirèrent pour arroser cette espérance d'embauchage. Durousseau dit à Pleurniche de l'attendre, et monta vers son réduit.

A la lueur d'une lampe allumée par le maître menuisier, nous pouvons examiner son domicile. A quoi sert donc à François Durousseau de savoir sculpter le palissandre et le citronnier, l'ébène et l'acajou? Son mobilier est d'une simplicité plus que monastique. L'inventaire que nous a fait Libournais à travers le trou de la serrure, eût été une description entière s'il eût ajouté: tout cela se trouve entre quatre

murailles nues sans fenêtres sous un toit percé d'une lucarne.

Le vieillard jeta les yeux sur son grabat. En apercevant le coffre qui lui avait servi de traversin, comme l'avait dit Libournais, il vint étendre une couverture de manière à cacher ce mystérieux objet, — puis il écrivit. Sa main tremblait; il s'arrêtait par moment et semblait chercher péniblement ses expressions. — Ingratitude! disait-il, veilleras-tu incessamment à la porte du seul homme à qui j'aie le droit de m'adresser? Réserves-tu à cet écrit l'accueil honteux dont tu ne crains pas de m'accabler?

François Durousseau descendit vers Pleurniche.

— Voici tes quinze sous, lui dit-il, va-t-en sagement chez ta mère. En passant au coin de la rue, tu jetteras cette lettre à

la boîte. Puis-je compter sur toi, mon enfant? Je souffre d'avoir marché tout le jour dans les Champs-Élysées, sans quoi j'irais moi-même à la poste.

— Je vous réponds d'exécuter vos ordres, m'sieur Durousseau, dit Pleurniche ; c'est absolument comme si vous y alliez vous-même.

— Adieu, mon enfant.

Dès qu'il fut dans la rue, l'apprenti lut l'adresse de la lettre :

« A Monsieur le comte Henri de Prémouran. »

— C'est là où nous sommes allés ce matin, dit-il.

Resté seul, François Durousseau ferma les volets de l'atelier, disposa une chandelle sur un bout de bois, et se mit à travailler.

— Si mes pieds sont fatigués, murmura-t-il, mes bras ne le sont pas encore.

XV

Laure Jérusard.

Antoine Périllon, armurier de son état, demeurait quai de Gèvres, au quatrième sur le devant. Son logement se composait de trois pièces contiguës; la porte d'entrée ouvrait sur celle du milieu; à gauche, était la chambre d'Henriette, de Chevrotte; à droite, celle de Périllon. Le strict nécessaire seul meublait ces deux dernières par-

ties de l'appartement. Chez Henriette et Chevrotte il y avait quatre gravures de dévotion encadrées dans une imitation d'ébène; c'était l'ex-pensionnaire qui avait opéré cet embellissement. La propreté du carreau, la blancheur du lit et des rideaux, les reflets du jour se mirant dans le chêne ciré de deux chaises et d'une commode donnaient à cette chaste retraite un air de simplicité charmante.

Le luxe de la maison était entassé dans la pièce du milieu. Henriette y avait accompli des prodiges pour la transformer en manière de salon. Car elle ne croyait plus qu'on pût vivre sans salon, depuis son retour du pensionnat. A force de tracasser le propriétaire, elle était d'abord parvenue à obtenir une tapisserie sur les quatre faces, précédemment blanchies à la chaux. Deux fauteuils bons à brûler,

achetés quatre francs, s'étaient transformés en meubles de bonne mine sous la housse de coton bleu qu'elle leur avait faite. Une vieille commode à ventre renflé, picotée de vermoulures, avait si bien été tourmentée par son travail acharné qu'on eût dit un précieux souvenir historique, digne d'un numéro à l'hôtel Cluny. Sur cette commode, on voyait un monde de fanfreluches. Ici des coquillages à valves tigrées ou dorées ; là des bagatelles en sucre et en chocolat, comme on en donne aux enfants le premier janvier ; puis un moineau empaillé, un morceau de lave du Vésuve, une parcelle du saule pleureur sous lequel fut enterré Napoléon à Sainte-Hélène, et au milieu de tout cela, sur socle et sous verre, un coussinet de velours noir artistement brodé aux lettres L. P.., supportant un dé à coudre, un étui et des ci-

seaux. C'était le souvenir de Luce Périllon, la mère des deux jeunes filles, la femme de l'armurier.

Ce microscopique monument funèbre était adossé à la tapisserie, et, par respect, un peu isolé de tous les autres objets. Néanmoins, il ne prenait pas grande place. Il était humble comme la femme qui l'avait inspiré. — La majeure portion de la surface du meuble appartenait à un plateau orné de peintures chinoises, rempli de tasses en porcelaines. Tout cela était réuni en un même endroit, serré, pressé, empilé, pour cacher que la commode n'avait pas de dessus de marbre. Invention d'Henriette! — Là, comme dans la chambre de cette pensionnaire devenue coloriste, des gravures enrichissaient les murs; mais au lieu d'être des sujets de dévotion, c'étaient ici les types les plus flamboyants

des grandes passions, Jehan de Saintré et la dame des Belles-Cousines, Louis XIV et La Vallière, Ninon et La Châtre, Manon et Desgrieux.

Il y en avait là pour tous les cœurs, c'étaient quatre petits brasiers où on pouvait se chauffer l'âme. — Les rideaux de la fenêtre, en calicot blanc relevés par des embrasses, montraient une jolie bordure bleue, travail d'Henriette. Dans les moindres détails de ce mobilier se trouvaient l'esprit et le caractère de cette jeune fille. Partout on voyait que son intelligence avait laissé tomber un petit rayon d'amour-propre. Elle se levait de grand matin bien avant le jour, et tandis que Chevrotte et son père dormaient, elle entretenait ce faux air d'aisance qu'elle aimait tant. Mais alors quand la brunisseuse en s'éveillant ne voyait pas sa sœur auprès d'elle, et qu'elle

l'entendait épousseter et frotter les meubles ou le carreau, elle sautait à terre comme une lionne, allait la saisir par le bras et la ramenait dans la chambre, crainte de troubler le sommeil de Périllon. Là, vraiment en colère, Chevrotte se fâchait.

— Tu veux donc te tuer! disait-elle. Depuis quelle heure es-tu à travailler ainsi?

— Je t'assure qu'il n'y a pas longtemps. J'ai entendu sonner l'Angelus à quelque église voisine. Je ne pouvais me rendormir, je me suis levée.

— Henriette, ma petite sœur, je t'en supplie ne te massacre pas ainsi. Vois, tu t'es couchée à minuit, car tu as voulu lire hier soir. Et tu interromps ton sommeil bien avant le jour, — aussi vous êtes très pâle, méchante!

Elles étaient belles à voir ainsi, ces deux sœurs, luttant de générosité et de tendresse. Après avoir embrassé Henriette, pour se réconcilier avec elle, Chevrotte sh'abillait à la hâte et se mettait aux ordres de sa sœur, afin de continuer l'œuvre commencée ; mais à elle seule elle voulait tout faire, et c'étaient de nouvelles querelles toujours terminées par un nouveau baiser. Chevrotte avait une façon expéditive de nettoyer les meubles ; elle ne les frottait pas, — c'eût été les user, disait-elle. — Henriette, au contraire, ne trouvait jamais assez d'éclat aux moindres choses. Du reste, son amour de la symétrie et du bon goût l'aurait entraînée loin ; si on le lui avait permis, elle aurait démoli certaines parties de la maison pour les rebâtir ensuite. Par exemple, un placard disgracieu-
e alé dans un coin du prétendu sa-

lon ; Chevrotte le proclamait très utile, parce qu'elle y enfouissait pêle-mêle tout ce qu'elle n'avait pas le temps d'arranger à la fantaisie d'Henriette.

Or, midi sonnait. Il n'y avait qu'une jeune fille chez Périllon ; c'était Chevrotte. Placée dans l'embrasure de la fenêtre, elle travaillait. Figurez-vous une jeune fille d'Ostade ou de Mieris, une figure candide, facile à la joie, des yeux bleus, grands et vifs. Un teint frais, coloré, des tons de grenade et de pêche. Elle cousait de la peluche grise. Au moindre bruit venant de l'escalier, elle prêtait l'oreille et se disposait à cacher sa couture au fond d'une corbeille préparée à dessein.

Sans qu'elle eût préalablement entendu monter l'escalier, Chevrotte tressaillit aux vibrations de la sonnette ; elle fit disparaître sa peluche et alla ouvrir la porte ;

Elle ne vit d'abord qu'un flot de satin noir et vert; mais quand ce flot gracieux eut relevé son voile et montré une pâle et belle figure, Chevrotte bondit de joie :

— Laure ! s'écria-t-elle.

C'était Laure, la fille de Jérusard.

Je ne sais pas, lecteur, si vous aimez ces poétiques pâleurs qui ont été en si grande mode après l'apparition de ce qu'on appela l'école romantique, époque où les jeunes filles buvaient un petit verre de vinaigre le matin, afin de combattre les honteuses tendances de vermillon qui s'avisaient de roser leurs joues. Une apparence de phthysie était un charme dangereux. Plus par sa beauté morbide la créature approchait de la mort, plus elle entrainait de cœurs prêts à s'envoler avec elle.

Ainsi, blanche enveloppe à travers laquelle on voit une âme qui souffre, Laure

Jérusard est pâle, plus pâle qu'Henriette Pèrillon qui ne peut guère lui être comparée, car Laure est blonde et Henriette est brune. Ses traits sont empreints de douceur, ses yeux versent une mélancolie voluptueuse, ses lèvres merveilleusement dessinées, fascineraient l'homme qui observerait leur continuelle et imperceptible agitation. La physionomie de Laure ne dit pas son âge. Elle présente à la fois des empreintes de jeunesse et de décrépitude. Les cheveux couleur d'ambre, divisés au sommet de son front blanc, légèrement marbrés de fils bleus, retombent en bandeaux lissés et arrondis sur ses tempes. Une robe de satin vert foncé emprisonne son corps maigre et fluet. Sa taille svelte disparaît sous une mantille de velours noir doublée de soie jaune. Son chapeau de feutre gris-cendre n'est guère plus or-

né que celui d'un homme. Laure ressemble ainsi à un premier prix du Conservatoire, à une pupille millionnaire échappée de la maison de son Bartholo, ou, si vous préférez, à une Eve moderne sortie d'un paradis du faubourg Saint-Germain après y avoir mangé la pomme à elle seule.

— On t'a donc appris que j'avais été chez toi ce matin, lui dit Chevrotte en lui présentant une chaise à côté de la sienne.

— On m'a dit qu'une jeune fille était venue me demander sans vouloir laisser son nom; au portrait qu'on m'a fait, je t'ai devinée.

— Je voulais te prier de me rendre un grand service. Tu vas comprendre.

Chevrotte montra à Laure les compartiments d'un chapeau en peluche grise.

—Je comprends, dit l'ancienne modiste, mais, avant, Chevrotte, donne-moi des

nouvelles d'*eux*. Tu sais, ceux que je n'ai plus le droit de voir ni de nommer!

La voix de Laure tremblottait. Une larme tomba sur le satin de sa robe.

— Bonne fille, dit Chevrotte aussi émue que son amie, tu pourrais les voir si... Mais elle changea subitement le cours de ses idées; ton père se porte bien, reprit-elle, nous avons dîné ensemble, il y a quinze jours, au Petit-Charonne. Quant à Pantaléon... je le vois presque tous les jours.

— Ont-ils de l'ouvrage? Oh! et puis, réponds-moi vîte. Cette nouvelle de la mort de mon autre frère, celui que tu n'as pas connu, s'est-elle confirmée ?

— Hélas! oui.

— J'avais espéré que ce serait une fausse nouvelle, dit Laure en donnant libre cours à ses larmes.— Mort! lui le seul qui aurait pu... Oh! Sulpice! Sulpice! Pour-

quoi nous as-tu abandonnés ? — Cela fait du bien de pleurer un peu, vois-tu, ma Chevrotte ; je suis sûre que ce soir je ne tousserai pas.

— Tu es donc bien enrhumée ?

— Ce n'est pas du rhume, va !

Le sourire navrant qui accompagna ces mots fit frissonner Chevrotte.

Dans le transport de son désespoir, le père Jérusard avait flétri sa fille du nom de prostituée. — Nous qui pardonnons beaucoup à ceux qui ont beaucoup aimé, nous devons nous hâter de relever un peu cette femme. Laure n'appartenait pas au premier venu ; elle était à la solde d'un amant. Or, s'il y a des degrés dans le gouffre de la débauche, celui-ci n'est pas le plus hideux. Ses pieds n'étaient pas tout à fait au milieu de l'égoût mais sur le bord. — En désertant le toit paternel, elle avait

été demander asile à l'une de ses camarades d'atelier ; trois jours après, elle foulait de beaux tapis, elle pouvait se mirer dans l'acajou de ses meubles ; mais quand, vers minuit, la soubrette annonçait quelqu'un, elle devenait blême, et s'efforçait de sourire néanmoins.

— Tiens Laure, reprit Chevrotte, j'ai une pensée sur le cœur, il faut que je te la communique : je sais les malheurs qui te séparent de ton père, mais il est bon ! Il te pardonnerait si tu allais te jeter à ses genoux.

— Il détournerait la tête en me maudissant. Il a défendu à Pantaléon de me saluer, de venir me voir même.

— Et il n'y est pas allé ?

— Je ne l'ai pas vu depuis plus d'un an.

— Ça me regarde, fit Chevrotte, je l'en punirai...

— Oh ! c'est la faute de mon père qui lui défend... — Du reste, moi, je ne pourrais peut-être pas oublier que mon père a tué le seul homme que j'aie aimé.

— Quoi tu crois !

Les traits de Laure s'étaient subitement contractés.

— Si ce n'est pas mon père qui a porté le coup lui-même, c'est à son instigation que l'on a provoqué mon amant pour l'assassiner en duel. J'en suis sûre maintenant : mon père appartient à une espèce de tribunal secret qui s'est arrogé le droit de juger et de tuer les amants des malheureuses filles.

— Pauvre Laure ! dit Chevrotte en prenant la main de son amie, afin de calmer l'agitation nerveuse qui s'emparait de tous ses membres.

Ce mot de compassion rappela la sensi-

bilité dans le cœur de la fille égarée. Après un moment de silence, de nouvelles larmes remplirent ses yeux.

— Ils l'ont assassiné, dit-elle, et avec sa vie ils ont pris mon amour. Ce n'était pas mon séducteur, c'était mon époux! Vois, Chevrotte, vois la lettre qu'il m'a écrite en mourant.

Laure ouvrit une cassolette en or qu'on eût prise pour une montre, elle en retira un papier jauni sur lequel des caractères tremblés s'alignaient à peine.

—La mort l'aveuglait, reprit-elle, quand il a écrit cela. Je vais lire, moi, tu ne pourrais pas.

Elle colla le papier sur ses lèvres, puis elle lut:

— « Laure, mon premier et mon dernier amour, — j'ai du fer dans la poitrine; je mourrai dès qu'on essaiera de le retirer.

L'homme avec lequel je me suis battu, m'a dit qu'il vengeait ton honneur et celui de ta famille. Malgré ses loyales intentions il a commis un crime en me privant de la vie ; car j'en atteste Dieu, devant qui je vais paraître, je devais te donner mon nom et ce que je possède, comme je t'ai donné mon amour et mon sang. »

Cette lecture avait ému Chevrotte autant que Laure. La naïve brunisseuse ne voyait qu'une conclusion à tout cela : son amie était bien malheureuse.

— Allons, dit Laure, oublions les histoires de cœur. Où est ce chapeau, que je voie si tu t'es souvenue des quelques leçons que je t'ai données autrefois.

Au moment ou Chevrotte montrait son ouvrage à Laure, un bruit de pas assez lourds se fit entendre dans l'escalier.

— Qui monte ainsi? demanda la brunisseuse.

Pantaléon parut. Laure s'élança vers lui. Il la reconnut et lui tendit les bras en poussant un cri de surprise et de joie.

XVI

Grands préparatifs d'une petite fête.

Le jeune menuisier regardait sa sœur comme un enfant regarde une gravure. Fascinés par l'éclat de sa toilette, ses yeux voyaient, son cœur ne pensait pas. Laure était belle dans ce tourbillon de satin ; elle avait l'air riche, conséquemment elle devait être heureuse. L'intelligence du bonheur, étroite chez la plupart des hommes,

n'était pas large chez Pantaléon. A force de matérialiser l'humanité, les sophistes lui ont fait un idéal de bonheur qui se mesure à l'aune. Pour composer cet idéal il y a une recette. Le jeune menuisier accoutumé à tout apprécier par les yeux, eut besoin de se rappeler un peu la position de sa sœur pour comprendre la tristesse répandue sur son visage.

— On croirait que tu as pleuré, Laure, lui dit-il.

— Bah! fit celle-ci.

— Tu as les paupières toutes rouges.— N'est-ce pas, Chevrotte?

— Elle aura peut-être pelé des oignons avant de venir, dit ingénument la brunisseuse.

Pour elle, rien n'était plus naturel que supposer cette nécessité domestique à la-

quelle elle croyait toutes les femmes plus ou moins astreintes.

— Je suis heureuse, mon frère, de te rencontrer par hasard, dit Laure ; j'aurais préféré qu'il en fut autrement ; mais...

Cette dernière syllabe, jetée avec un intraductible mouvement de tête, signifiait tout ce que Laure n'osait dire.

— Il y a longtemps que je pensais à t'aller voir, reprit Pantaléon.

—Oh ! que tu m'aurais fait plaisir ! murmura la fille de Jérusard. Viens quelquefois le matin vers onze heures, ou le soir de sept à dix. Tu sais, rue de Navarin, numéro 40 ; tu verras comme je suis bien logée. Apporte-moi quelque chose qui ait appartenu à mon père, ce que tu voudras. Mais viens ! je t'en supplie. Figure-toi que quand je pense à vous, je tousse comme si je devais cracher mon cœur.

— Compte sur moi, dit Pantaléon, je te surprendrai prochainement.— Faut-il que je t'amène Pas-de-Chance ?

— Qui est-ce pas de Chance ?

— Mon meilleur ami. Un fameux, va !

— Non. Viens seul plutôt.

— Ah ! dam, il t'aurait fait rire. Je parie qu'il a la force de jongler avec un lit et une commode.

Les grosses émotions pouvaient toucher Pantaléon ; mais les délicates perplexités sentimentales ne l'atteignaient pas. Depuis un instant il considérait attentivement la peluche que Chevrotte et Laure tourmentaient à coups d'aiguilles.

— Mais, dit-il, que faites-vous donc là ?

— Un chapeau, répondit Chevrotte.

— Ah ! pour qui donc? Je gage que ce n'est pas pour vous.

— C'est pour Henriette, dit la brunisseuse.

— Je ne savais pas, murmura Laure.

L'accueil froid qu'elle fit au nom d'Henriette laissait deviner que celle-ci n'avait pas, comme Chevrotte, toute sa sympathie.

— Vous voulez qu'elle soit donc bien requinquée ? dit Pantaléon.

— Elle a un chapeau très laid et très vieux.

— Bon, et vous?

— Je n'ai pas été dans un pensionnat, moi, monsieur ; on ne m'a pas habituée à ces brinborions. Du reste, c'est moi qui veux qu'Henriette porte chapeau. Ça me fait plaisir, quand, à mon côté, on la regarde dans la rue en disant : « Voilà une charmante demoiselle ! » Si on m'adressait des éloges de ce genre à moi ; j'en se-

rais vexée ; mais, adressés à Henriette, ils me rendent joyeuse. Il faut la voir me serrant le bras, alors, n'osant pas lever les yeux, et m'affirmant, lorsque nous sommes arrivées, que c'est de moi et non pas d'elle qu'on parlait. Elle est si modeste, si vertueuse !

— Je la connais à peine, observa Laure, elle était en pension à l'époque où nous avons lié connaissance. Je l'ai vue trois fois tout au plus, et elle m'a semblé un peu fière.

— Quelle erreur ! Henriette est la plus douce, la plus humble, la plus aimable de toutes les coloristes de Paris.

— Cela n'empêche. Il y a deux mois environ, j'étais ici comme aujourd'hui. Henriette arriva. Elle me salua comme une duchesse me saluait autrefois quand j'allais lui essayer une parure de bal.

— Tu as pris sa timidité pour de l'orgueil. Elle rougit, la pauvre, dès qu'elle se trouve en présence d'une personne qu'elle ne connaît pas intimement.

— Et elle devient muette, ajouta Laure, car elle ne me dit pas un mot.

Ces petites accusations dirigées contre Henriette faisaient monter le sang aux joues de Chevrotte.

— Mon Dieu, dit-elle. Tu veux absolument que je reconnaisse à ma sœur des défauts qu'elle n'a jamais eus. Répondez-moi, Pantaléon, et aidez-moi à convaincre Laure.— Henriette a-t-elle parfois été fière devant vous ?

Assis comme un sage, Pantaléon frottait lentement ses mains sur ses cuisses, attendant la fin de la discussion. S'entendant interpeller, il demeura immobile comme un magot et sembla réfléchir avant de ren-

dre le jugement qu'on attendait de lui.

— Non, dit-il gravement, mademoiselle Henriette n'est pas une *muselée* comme il y en a. Elle est très timide, voilà tout. Quant à ses vertus dont parle Chevrotte, je mettrais mes deux mains au feu pour prouver qu'elle les possède réellement.

Un regard jeté à Chevrotte parut chercher la récompense de ces éloges. Ils étaient sincères sur les lèvres de Pantaléon, mais néanmoins il eût trouvé agréable de se les faire payer d'un sourire, ou au moins d'une œillade.

L'observation de Laure était fondée. — Henriette l'avait accueillie avec froideur ; mais on ne pouvait accuser ni l'orgueil ni la timidité de la coloriste. Plus instruite qu'aucun membre de sa famille, elle voyait clairement la source du bien et celle du mal. Quelques années d'éducation lui don-

naient le jugement que la religion peut donner à tous les êtres, avec cette différence que l'éducation ordinaire apprend à discerner le mal et à le couvrir de voiles honnêtes, tandis que la religion le réprime et ne tolère pas ses dissimulations. — Telle est notre croyance : la Religion doit être le premier flambeau de la vie. C'est le seul qui soit indispensable à l'homme. L'instruction est le télescope de l'humanité, la religion est son œil. — Élevée dans la science du monde plus que dans la science de Dieu, Henriette à l'aspect de Laure, pauvre ange déchu, comprit le peu d'honneur que cette amitié apportait dans la maison de son père, et le danger que la licence présumable de cette jeune fille créait pour sa sœur. — C'était plus une question de convenance que de principes. Les convenances disaient froidement : cette fille per-

due n'appartient plus au monde honnête. Les principes auraient dit : essayez de la ramener à la vertu si vous vous en sentez la force ; mais prenez garde, car il est écrit celui qui aime le danger périra.

Henriette avait pris au pensionnat, ce qu'on nomme une teinte de religion ; mais en même temps elle avait pris un bain d'idées mondaines. La présence de Laure chez son père fut, à ses yeux, une humiliation. Elle n'osa, néanmoins, communiquer ses impressions à personne. — Un motif secret la rendit muette.

Franchement, quelle qu'en soit la cause, Henriette n'avait pas tort de craindre le contact de Laure : les amitiés qui ne peuvent produire du bien engendrent du mal. — Hélas ! combien peu les chefs de famille songent à cette vérité !

— Eh bien ! disait Laure, je me rends à

votre bonne opinion. J'aime autant, du reste : ça me pesait sur le cœur d'être méprisée par une personne qui sera peut-être ma parente un jour.

Laure souriait à Chevrotte et à Pantaléon en prononçant ces derniers mots.

— Je crois bien que oui, répondit Chevrotte.

Pantaléon bondit sur sa chaise et faillit la briser de joie.

— A quand donc ces noces ? demanda Laure. Il me tarde de les voir.

— Mon père, répondit le jeune menuisier, me dit toujours qu'il m'avertira quand il sera temps. C'est lui, maintenant, qui a la clef de mon bonheur dans sa poche.

— Si vous tardez trop, prononça Laure, je ne serai peut-être plus ici,

— Où seras-tu donc ! dit Chevrotte

— Je ne sais pas, murmura la jeune fille en haussant les épaules.

Absorbé dans une ardente contemplation de sa fiancée, Pantaléon ne comprit pas ou n'entendit pas les paroles de sa sœur.

— Mais enfin, reprit-il, où est donc mam'selle Henriette. Elle ne travaille pas aujourd'hui?

—Elle flâne comme vous, dit Chevrotte.

— Parbleur, moi je suis sorti de l'atelier à dix heures, parce que les compagnons y faisaient un *mic-mac* d'enfer. — Ici je vois pourquoi mademoiselle Henriette n'y est pas; elle sera sortie afin de vous donner le temps de lui confectionner son chapeau.

— Henriette est allée passer la journée chez son ancienne maîtresse de pension, parce qu'elle n'avait pas d'ouvrage aujourd'hui et que je l'ai vivement engagée à profiter de ce jour de repos pour se distraire

auprès de ses anciennes amies. — Mais tout cela n'est qu'une petite machination inventée par moi et par mon père.

— Une machination, Chevrotte, dit le menuisier abasourdi de ce mot, dont il ne comprenait pas le sens ; vous avez inventé une machination !

— C'est aujourd'hui la sainte-Luce.

— Eh bien ?

— Vous ne savez pas qu'Henriette a été baptisée sous ce nom qui était celui de notre chère mère.

— C'est sa fête ! dit Pantaléon comme un homme qui découvre un grand secret.

— Enfin, vous y voilà ! Ce soir, quand elle reviendra, nous lui causerons une surprise. Comprenez-vous maintenant pourquoi j'ai hâte de finir ce chapeau.

— Si je pouvais... fit Laure, mais je ne peux pas...

— M'sieur Jérusard viendra, dit Chevrotte; mon père doit l'avoir invité ce matin.

— Quel malheur que Laure...

Pantaléon n'acheva pas sa phrase : il en commença une autre :

— Je vais acheter quelques bibelots pour Henriette, et puis j'enverrai le môme de ma portière prévenir Pleurniche et Pas-de-Chance. N'est-ce pas, Chevrotte, il faut qu'il y ait beaucoup de monde?

Il embrassa Laure, lui promit de nouveau d'aller la voir bientôt, et laissa les deux jeunes filles à leur gracieux travail.

Lorsque Pantaléon avait une idée, petite ou grande, il employait à sa réalisation tout ce qu'il possédait d'énergie. Cette fois il voulait faire un cadeau à Henriette, et ses ressources, dont il n'osait vérifier le total, ne s'élevaient pas au-dessus de trente ou quarante centimes. Pas-de-Chance n'était pas

entièrement étranger aux causes de la pénurie habituelle de Pantaléon. Mais ce dernier éprouvait à aider son camarade une telle satisfaction, qu'il se regardait plutôt comme son débiteur que comme son créancier.

Les fleurs, même en hiver, ne sont pas à un prix exorbitant, si l'on veut arrêter son ambition aux vulgaires produits de l'horticulture. Cette réflexion avait conduit le jeune Jérusard au marché aux fleurs.

Il y avait foule devant les massifs de rosiers et de camélias tristement plantés dans des pots et emprisonnés dans un papier blanc, comme si on craignait qu'ils n'attrapassent un coup d'air. Arrêté devant une des plus belles collections de pétunias, de fuchsias et de dahlias, Pantaléon rêvait des largesses de Nabab ; il aurait voulu acheter tout ce qu'il avait sous les yeux, en

charger deux ou trois charrettes. Tandis qu'il s'abandonnait à ces rêves de prodigalités, il lui semblait qu'un personnage entièrement enveloppé dans un magnifique paletot noir, la figure avalée jusqu'aux yeux par un cache-nez splendide, l'observait attentivement. Pantaléon trouvait dans ce regard une mystérieuse fascination. Le personnage en paletot noir s'éloigna. — Le menuisier se demandait où il avait vu deux yeux ainsi faits, arrêtés sur lui comme ils venaient de l'être à l'instant. Las de chercher dans ses vieux souvenirs, il en revint à ses idées d'acquisition.

— Combien ce pot de petites folies bleues? ça ne doit pas être cher?

— Trois francs pour vous, m'n'ami, répondait une jardinière qui avait des arpents d'appas, comme dit un poète d'Écosse.

Pantaléon alla plus loin adresser à peu près la même question, et recevoir à peu près la même réponse.

— Je n'ai pas plus de huit sous, s'écria-t-il ; tenez, les voulez-vous?

En vidant ses poches, il étala quatre gros sous et deux pièces d'or.

— Je vous donnerai de la monnaie, lui dit-on en souriant.

—Mille tonnerres!... s'écria Pantaléon, c'est trop fort! — Oh! je n'y tiens plus ; je veux enfin consulter Nivose Bibeau sur cela....

Il s'élança vers la rue Saint-Jacques.

TABLE

—

Chap. I. A la Pensée du Papillon volant. 1
II. Pas-de-Chance. 49
III. La Poche aux Miracles. 69
IV. Le Camp de la Loupe. 83
V. Il en est deux qui manquent 103
VI. Un enfant qui a de l'avenir. 121
VII. Un enfant qui n'a plus d'avenir. . . . 135
VIII. Voulez-vous être millionnaire? 149
IX. Reine Machu. 167
X. L'hôtel de Prémouran. 193
XI. Une Association qui a des coups de poing pour capital. 229
XII. Scène d'atelier 217
XIII. L'échelle de Jacob. 263
XIV. Le Patron. 281
XV. Laure Jérusard 295
XVI. Grands préparatifs d'une petite fête. . . 313

Sceaux. — Imprimerie de E. Dépée.

